MAY 26 1930

Année N° 9. 1er Mai 1930.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
tesse de Noailles.	*Querelle d'un titre*	5
te Sforza	*L'Archiduc François-Ferdinand*	12
l Claudel	*Le Drame et la Musique*	23
nçois Mauriac	*Ce qui était perdu.* — II	36
A. Legendre	*La Chine contre les Puissances*	65
rges Duhamel	*Scènes de la Vie future.* — III	99
lippe Soupault	*Un Évadé*	133
Colonel Vauthier	*Le Danger aérien.* — I	173
ille Latreille	*Lamartine en 1848*	196
l-Gérard West	*La Banque des Règlements internationaux*	209
Albert-Petit	*Les Livres d'histoire*	225

Correspondance : Lettre de Madame la Générale Percin.
Chronique bibliographique : J. Poirier.

Copyright 1930 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1930

La **REVUE DE PARIS** *publiera prochainement :*

Sénilité

par ITALO SVEVO

Terre de France : Rameau

par MARTHE DE FELS

Autre disparition de Jérôme Bardini

par JEAN GIRAUDOUX

La situation actuelle des Religions dans le Monde :

Le Protestantisme

par le pasteur JOHN VIÉNOT

Noire et Grise

par ARMAND LUNEL

Ibn Sa'oud, Roi du Hedjaz et du Nedjd

par BERTHE-G. GAULIS

General
Terq
8

QUERELLE D'UN TITRE[1]

LETTRE A M. BERNARD GRASSET

« Mon cher ami,

» Vous désirez, dans un sentiment de vigilance peut-être tyrannique, que j'expose au lecteur notre querelle d'un titre et que je l'éclaire sur l'ordonnance d'un livre. N'y a-t-il pas beaucoup de vanité à croire que ceux en qui retentit un moment notre voix attendent de nous autre chose que cette parenté que nous souhaitons leur offrir, ou cette évasion que représente leur élan vers un site étranger? Se rassembler avec un certain nombre d'humains à la faveur des signaux que fait l'intelligence, appeler le public amical sur les lieux du rêve et de la musique où il nous a fait confiance, et, si nous en avons le pouvoir, l'entraîner vers ces ténèbres, évocatrices de la raison, que sont pour l'homme les brillantes constellations autant que l'infortune et la mort, c'est toute la mission de l'écrivain, et plus particulièrement du poète.

» Le titre que j'ai choisi, *Exactitudes*, donne une garantie. Il certifie que l'auteur n'a pu échapper à son déterminisme, — qu'il peut aussi nommer ses lois, son choix, ses préférences, — en ne relatant que ce qu'il a vu, en ne communiquant que ce qu'il a ressenti.

1. La Comtesse de Noailles qui doit faire paraître prochainement un nouvel ouvrage, a bien voulu réserver aux lecteurs de la *Revue de Paris* la primeur d'une préface et de trois textes encore inédits. (N. D. L. R.)

1er Mai 1930.

» Ce titre, cher ami, vous rendait soucieux. Sa longue concision vous semblait devoir gêner le lecteur dès la couverture du volume, où il repose bref et allongé, rendant le son d'une épigramme funéraire taillée dans la pierre blanche. C'est en effet un mot triste, défini, qui ne fait pas de concessions; où telle consonne a le net équilibre des rigoureuses clepsydres, telles autres l'élancement de l'if et du cyprès. J'ai pris la défense de ce vocable parce qu'il ressemble à la sérénité ou à la joie, — si l'on admet que, dans le désastre de la vie, l'essai de la vérité enivre. Il espère aussi contredire, en régnant sur des pages parfois tumultueuses, le rôle que l'on prête souvent à l'imagination. Qu'est-ce que l'imagination? Il n'y a pas, quelle que soit la part infinie que nous fassions à l'invérifiable, un au-delà du réel pour les esprits précis, lucides, que l'erreur aisément rendrait irritables. Mais la rapide acuité de l'intelligence visuelle, et de même la turbulence des passions dans les êtres, peuvent sembler des facultés inventives à qui dénombre lentement et faiblement les figures de l'espace et ne reçoit le destin que dans un corps anesthésié. Un voyageur peut s'être arrêté dans une petite ville de la Navarre, sur la Bidassoa, où la pointe du cœur espagnol est irriguée aussi fortement que l'amplitude de la contrée fameuse, sans avoir entendu :

« *Les soupirs de la sainte et les cris de la fée.* »

» Il peut visiter Rome un matin de printemps, quand elle laisse fuser une élégante verdure circonspecte, et se complaît dans cette onde pulvérisée que les inscriptions des fontaines nomment : eau virginale, eau heureuse, *aqua virgo, aqua felice,* sans qu'un hymne naisse en son cœur. Il peut aussi, cet homme privé non d'imagination mais du sens de l'évidence, n'être pas envahi par les grandes affabulations de la musique, ni intrigué par les énigmes invulnérables de l'univers, dures à l'orgueil des vivants, favorables, par leur superbe éternité, à la cendre misérable des morts.

» Il est alors à l'écart de l'exactitude. Le monde des images est toute la vie de l'esprit, il évoque le tangible et accompagne l'abstrait; il se répand dans la divagation; mais s'il se soumet à la logique, s'il adopte, même véhément

et surabondant, un ordre, et se prescrit un but, il met l'imagination à l'abri des reproches qu'elle encourt. C'est ce que je souhaitais indiquer. Une explication est-elle si nécessaire? Faut-il poser ici et là un fanal sur la route d'eau du langage, alors qu'il s'efforce de bannir l'obscurité et ne connaît pas la ruse?

» Ceux qui attendent quelque agrément de nos ouvrages goûtent peut-être aussi leur droit de pénétrer librement dans cette salle de concert sans être retenus au passage par la main qui glisse le programme, sans entendre ce bruissement de la préface que je ne puis comparer qu'aux grêles sonorités des instruments que les musiciens accordent. — « Je suis l'alto, je suis le hautbois », murmurent ces confidents sans faste suffisant, qui ne nous convaincront de leur importance que par l'épanouissement de l'orchestration.

» Je sais, cher ami, que le scrupule, dès qu'il s'est donné pour tâche de nous convaincre, n'abandonne pas volontiers le débat, il mériterait le nom « *d'abeille argumenteuse* », terme ingénieux, brillant, qui scintille et bourdonne au cœur d'une prière latine.

» Les morceaux réunis dans ce recueil ont été composés à des heures différentes de la vie, parfois très éloignées les unes des autres; un récit côtoie un récit puîné, et, souvent, les méditations inspirées par la mort précédèrent les déchirants départs qui emportent nos esprits hors du monde, et dont j'ai parlé ailleurs, dans le verbe plus secret de la poésie, où la créature définitivement blessée espère avoir pu inclure ce mot voilé : « *Silencieusement.* »

» Je n'ai donc pas tenté de situer dans le moment de leur éclosion ces poèmes en prose.

» L'unité d'une œuvre, sa valeur étale, sa stabilité sur le long parcours ont, il me semble, pour répondant, la fidélité de l'être à soi-même. Les feuillets qui devraient porter une date récente et ceux qui furent composés à des époques reculées et distantes les unes des autres, appartiennent à la même atmosphère, à la même coloration de l'individu, qui se réclame de sa constante. Il est des esprits hésitants qui, selon une plaisante formule, ne sont pas de leur avis. J'ignore ces chancellements.

» Espérant avoir prouvé ce que je communique, je ne crois pas utile de solliciter autrement l'attention de ceux qui nous lisent. D'ailleurs je n'ai pas su éviter l'insistance. La conviction et le lyrisme sont insistants, ils ne se lassent pas. Quel poète ne possède l'illusion d'ajouter par son chant à « l'immense et infinie affirmation des choses » dont parle Nietzsche? Mais répétition n'est pas toujours monotonie.

» La douleur plénière, au cours de l'existence, se renouvelle, terrassante, sous des formes diverses; l'expérience accumule l'image des catastrophes et les superpose à la première révélation que nous eûmes du malheur sans en déborder le sceau initial. L'homme s'use en profondeur dès que, par la puissance de l'émotion, il ne laisse au destin plus rien à prélever sur l'étendue. C'est que nous avons de la mémoire. « L'homme vaut en tant qu'il se souvient », a dit Anatole France. Avoir de la mémoire, c'est être habitué à soi si puissamment, être un possesseur si soigneux des visions recélées et de la foule humaine qui nous constitue, que tout heurt nous met en péril, attente à nos hôtes intimes, fait agir nos forces mystérieuses qui se précipitent pour nous défendre, nous conserver, ou nous modifier à notre bénéfice. Car l'être sensé peut souhaiter de mourir, il ne consent pas à déchoir; dans ses combats avec le sort tout-puissant on le voit panteler, mais s'il ne succombe il lui dérobe un gain.

» Cependant toutes les pages de ce livre ne me sont pas également familières; il en est qui m'offrent le reflet d'une attitude de l'âme que le temps et les événements ont engourdie, embaumée, ou une ébauche du futur, mais aucune d'entre les plus anciennes n'a manqué à bien servir ce commandement de Zarathoustra : « Deviens ce que tu es. »

» Le récit qui ouvre ce volume et celui qui le termine ont été composés récemment. Sans doute veulent-ils enserrer d'une vérité plus immédiate, d'un accent plus neuf, plus rapide, plus déçu, les saisons bouillonnantes que contient le recueil *Exactitudes*.

Cette déception, cette tristesse que la vie impose contredit-elle vraiment les chants de jadis, moins dénués d'espoir et de confiance? Je ne le pense pas. Le courage, le feu, la persévérance de la créature engendrent le divin. Je ne

cesserai de dire : l'homme possède une âme tant qu'il est vivant.

» En vous parlant par cette lettre, mon cher Bernard Grasset, je me suis mieux entendue moi-même, et pourtant, la sagesse n'est-elle pas de se rallier à cette assertion excellente de Jean Rostand : « Seul importe dans l'œuvre le peu qu'on est seul à pouvoir écrire »?

A. N.

STÈLE

Praxô a élevé un tombeau à sa cigale,
par qui elle connut qu'on mourait.
(Anthologie grecque.)

Le soir, au centre de la rue, un cheval mort. A côté de son compagnon vaincu, la voiture renversée, pantelante, a un air coupable et infidèle.

Quelques personnes sont rassemblées en silence devant ce cadavre si lourd, qu'il va falloir emporter. Dans la nuit, d'un noir cristal, scintille la frénésie de l'étoile polaire, diamant unique qu'entoure la vaine émulation de ses millions de sœurs jalouses.

Le silence, la curiosité, une sorte de méditation triste se pressent autour de ce corps animal, désormais sans souffle, dont les flancs sont durcis et qui pèse à terre nonchalamment, de toute sa force. Cette puissante bête, si soigneusement pourvue pour la vie, et qui gît chargée d'immobilité parmi les faibles vivants, n'est-ce pas l'image de ce mort universel, jeté en travers de toutes les routes, qui fit trébucher au sortir des festins et du bal le jeune Bouddha de l'Inde, le bel Ignace de Loyola?

— Raison, sagesse, divertissements, bornes établies pour comprimer l'angoisse de l'homme, combien subitement vous êtes ébranlés et abattus par le spectacle d'un cadavre affaissé, qui rend dérisoire l'interrogation qu'adressent les regards humains à l'altière géométrie des cieux!

ORGUEIL

Puisque l'orgueil est, chez tout humain, son direct et noble développement; que dans le court espace de temps qu'il est donné aux êtres de s'affirmer sous les cieux ils ne tendent qu'à accroître ce noble orgueil, qu'à l'établir de manière qu'il prenne le plus de place possible parmi les hommes et au détriment même des autres hommes, — je songe, ô mon compagnon, à ce coup de couteau donné dans notre orgueil! Je songe à tous ces instants où nous l'avons assassiné, ce tiers somptueux qui se tenait entre nous comme une clôture entre des voisins suceptibles, divisant ton bien et mon bien. Je songe à cet injurieux orgueil qui faisait de nous deux êtres qui sont encore prévoyants, qui veillent sur leurs réserves et leurs avantages, et qui, me protégeant, m'incitait à détourner de toi mes yeux, afin que je n'aperçusse pas ton regard, objet de mes combats et de ma confusion.

— Qu'il est doux de songer que nul autre que toi et moi ne pourrions avoir en commun tant de souvenirs humbles ou violents sans que la dignité de l'autre périt! Nous avons échangé tacitement ces paroles audacieuses qu'aucune lèvre ne proférerait, mais que l'âme perçoit, — paroles secrètes qui ont la profondeur de tout consentement, de la prêtrise, de l'abdication, de la mort : il n'est plus entre nous de déshonneur. Entre toi et moi, il n'y a plus nulle valeur humaine jugée à la mesure des autres hommes, nulle table de la loi poinçonnée par les hommes. Tout sur quoi s'édifie et repose la dignité de l'être, sa solitude soupçonneuse et royale, nous l'avons entre nous aboli. Quand, dès la plus naïve enfance, l'honneur est à toute heure de l'existence plus nécessaire que la vie, il n'est pas entre nous d'honneur. Quel miracle vaut celui-ci, ne plus connaître la honte?

— O mon ami, ô ma vérité, quoi de plus dépouillé que toi et moi, de plus nu, de plus livré l'un à l'autre, de plus semblable que toi et moi au meurtrier qui s'endort, dans la nuit du crime, sur l'épaule de la femme qui lui a prêté dans l'ombre un monstrueux secours?

PRIÈRE

Si un jour, aux derniers instants de ma vie, je dois expier les péchés de la magnifique jeunesse, son outrecuidance radieuse, ses rires ouverts, son ingénue malveillance, sa démarche de despote, ses décisions sans scrupule, ses obstinations et ses dédains, — et que ces puissants méfaits de l'irréflexion viennent plaider contre moi, veuillez, ô Destin, opposer à ces images d'un crime ravissant toutes les détresses de votre créature! Évoquez sa patience suffocante, sa constatation du malheur lente et sûre comme l'envahissement d'un insidieux venin, les tempêtes de l'esprit et du corps, comprimées par de faibles mains appuyées sur un cœur bondissant. Considérez dans son martyre spirituel cet être qui gît les yeux clos, disloqué comme la victime d'un accident brutal qui ne nécessite plus ni attention ni secours. Dénombrez les coups de couteau de la hideuse déception dans l'imagination humaine acharnée au plaisir, qui, comme vous, est divin, robuste et créateur. Auscultez ce désert songeur où alternent le râle et le silence. Apitoyez-vous sur la douleur qui appelle non seulement la mort, mais une mort disgraciée, et recevez, ô Monde, ce poids de rêve piétiné dans le paradis sans conscience de votre vaine éternité!

COMTESSE DE NOAILLES

L'HOMME QUI AURAIT PU SAUVER L'AUTRICHE :

L'ARCHIDUC FRANÇOIS-FERDINAND

S'il est probable que Rodolphe de Habsbourg était franc-maçon et certain qu'il était un anti-catholique du type voltairien, François-Ferdinand, le neveu de l'Empereur et qui devint son héritier en 1889, après la tragédie de Mayerling, apparut comme le champion de cette étroite bigoterie qui, en Autriche, se décorait du nom de religion.

Aucun de ceux qui ont tenté de tracer le portrait de ce personnage énigmatique n'a manqué d'indiquer le fait comme une vérité axiomatique et indiscutable.

Dans ce cas, comme toujours, les affirmations absolues ne sont que des affirmations qui dissimulent une partie de la vérité.

Ayant connu personnellement l'Archiduc, — (ce qui, je le crains, n'est pas le cas de beaucoup de ses biographes), — j'eus vite l'impression qu'il était d'une nature plus complexe qu'il ne paraissait. D'ailleurs, des cousins et amis du jeune homme, qu'eux, ses égaux, appelaient Franzi, m'avaient déjà entretenu d'un François-Ferdinand qui était tout à fait inconnu; un jeune homme d'esprit large et gai, avec toutes les lacunes, mais aussi tous les avantages de quelqu'un qui lit peu, et qui, lorsque l'on abordait les problèmes religieux, ne parlait des croyances que comme de nécessités sociales et politiques; dans l'ensemble, un esprit assez indifférent, sans rien de cet anticléricalisme morbide qui

caractérisait son cousin Rodolphe, et qui est aussi une forme de fureur cléricale.

Rodolphe se faisait ouvertement un point d'honneur de ne pas assister à la messe, s'il lui arrivait de se trouver dans une petite ville de l'Empire, un dimanche, et il éprouvait une joie quelque peu naïve au spectacle du scandale dont il était la cause. François-Ferdinand, moins « intellectuel », et, en tout cas à cette époque, moins morbide, évitait les longs services religieux, mais s'efforçait toujours de ne pas s'exposer sur ce point à des critiques.

Si, contrairement à son cousin, il lisait peu ou point du tout, son esprit naturellement sarcastique s'en prenait volontiers au clergé autrichien et à ses *distinguos* jésuitiques.

Les amis intimes de qui je tiens ces détails et qui ont connu en lui un Habsbourg d'un genre qui ne tombe pas entre les mains d'un confesseur, découvrirent en lui, à leur grand étonnement, un tout autre homme peu après son mariage. La personne royale qui fut la plus frappée de ce changement, crut un instant y voir un chef-d'œuvre de duplicité de la part d'un homme qui pouvait en toute justice se croire à la veille de devenir l'empereur de la catholique Autriche.

« Il me fallut bientôt comprendre, me déclara cette même personne, que je ne me trouvais pas en face du Tartuffe de Molière : il s'agissait là d'une transformation réelle, œuvre de sa femme; tout de même, tout de même... », ajoutait mon interlocutrice, comme si elle se demandait si quelque jour ne jailliraient pas de nouveau, du fond de l'esprit de François-Ferdinand, des éclairs de son ancien esprit de tolérance.

Son adoption délibérée du catholicisme le plus étroit fut dû à la comtesse Sophie Chotek qu'il épousa morganatiquement en 1900, alors qu'il avait déjà trente-six ans, après de longs débats avec l'Empereur qui, durant plusieurs mois, refusa son consentement, même à une union morganatique.

J'ai souvent entendu raconter, en Hongrie, par des témoins, l'histoire comique des premières espérances, puis de la fureur qui s'étaient emparées de l'Archiduc Frédéric et particulièrement de sa femme l'Archiduchesse Isabelle, en voyant

venir si fréquemment chez eux celui qui devait devenir Empereur un jour. Ils avaient été persuadés qu'il venait pour une de leurs filles, et avaient ensuite découvert, à leur grande indignation archiducale, qu'il n'était attiré là que par la petite Chotek, qu'ils avaient prise à leur cour comme dame d'honneur. « C'est ainsi que cette petite intrigante, avec sa fourberie slave, nous récompense de notre bonté », ne cessa de gémir pendant des mois la pompeuse Archiduchesse.

Sophie Chotek aima-t-elle François-Ferdinand au premier abord? Assurément, elle fut vite flattée de ses attentions. Et, par la suite, elle fit preuve d'un admirable dévouement pour lui; si elle est morte à son côté à Serajevo, après quatorze ans d'une heureuse existence conjugale, c'est parce qu'elle vit s'approcher l'heure d'un danger mortel et qu'elle refusa de l'abandonner un seul instant. Mais, soit manque d'amour véritable au début, soit orgueil blessé à la pensée d'un simple mariage morganatique, — (les Chotek ne figurent pas au nombre des familles qui pouvaient prétendre à des alliances royales, mais ils étaient d'une lignée trop ancienne pour admettre favorablement, si appauvris qu'ils pussent être, une de ces unions morganatiques qui, dans l'ancienne société germanique, ne servaient guère qu'à légitimer des liaisons royales avec des actrices), — le fait n'en demeure pas moins que Sophie Chotek, à l'époque où son mariage fut décidé, déclara à un ami, dont le témoignage authentique et secret est pour moi au-dessus de tout soupçon : « Si je l'épouse, c'est parce que je veux sauver son âme. »

Il n'y a pas non plus le moindre doute, — je parle ici de faits que je connais, — que les autorités ecclésiastiques, à commencer par le confesseur de la jeune fille, un Jésuite, exercèrent une vive pression sur elle alors qu'elle hésitait encore, en faisant appel à sa ferveur religieuse et en lui enjoignant de rendre ce grand service à l'Église.

Son piétisme étroit s'accrut encore avec ce qu'elle jugea être ses responsabilités, — envers Dieu, — en tant que femme de l'héritier du trône. Même de vieux serviteurs ou des gardechasses, dans des châteaux dont elle devint la maîtresse,

apprirent parfois au prix de leur brusque renvoi quel crime c'était d'être calviniste, — s'ils étaient Hongrois, — ou d'oublier parfois de se rendre à la messe. Mais, à la même époque, François-Ferdinand, après son mariage, lia des relations cordiales et même amicales (qui n'étaient pas nécessaires), avec des prélats orthodoxes de Transylvanie, ou avec des Slovaques influents qui appartenaient à l'Église luthérienne; ils étaient les ennemis de l'hégémonie magyare, que lui-même haïssait, et il y trouvait une raison suffisante pour leur témoigner de l'amitié. Quand il imposa — il n'y a pas d'autre mot — à l'Empereur, la nomination de Conrad von Hœtzendorf comme chef de l'État-Major général, il savait parfaitement que Conrad était un incroyant, mais il ne s'en soucia pas le moins du monde. Il est vrai que Conrad, dans ses Mémoires : *Aus meiner Dienstzeit*, raconte que François-Ferdinand, au cours des manœuvres, le prit violemment à partie un beau dimanche parce que tout le monde avait remarqué qu'il n'était pas allé à l'église : « Je sais ce que vous pensez de la religion, s'était écrié l'Archiduc, mais si je vais à l'église, vous devez y aller aussi. »

Cet éclat ne fut pas sans scandaliser à l'époque ceux qui n'avaient pas encore tout à fait oublié le doux scepticisme de la bourgeoisie libérale de jadis. J'avoue que, lorsque cet incident me fut rapporté, — et aussi quand je le lus dans le livre de Conrad, — il fit sur moi une tout autre impression : j'y discernai l'aveu d'une de ces nécessités politiques qui s'inclinent officiellement devant la religion, mais qui s'éloignent certainement de son essence.

En outre, dès que certaines mesures lui paraissaient devoir servir son plan de transformation de la monarchie en une sorte de gigantesque fédéralisme, François-Ferdinand n'hésitait pas une minute à patronner des réformes que Rome ne pouvait considérer qu'avec suspicion, entre autres les mesures prises en vue du suffrage universel en Hongrie. Il n'hésita même pas, au grand déplaisir du Vatican, à s'allier avec les socialistes pour surmonter certains obstacles qui en eussent rendu l'application impossible.

Il combattit, cela va sans dire, le *Los von Rom*, mais c'est l'évidence même que ce qu'il détestait dans ce mouvement,

— fort justement à son point de vue, — c'était une absence latente de loyalisme envers la Vienne impériale et le penchant qu'il montrait pour la protestante Berlin. Il détestait profondément les Juifs et le laissa voir plus même que ce n'était nécessaire dans sa situation (et une bonne part de la *mauvaise presse* qu'il a eue, même après sa mort, est probablement due à cela), mais il n'y avait dans son aversion aucune trace de la vieille intolérance catholique qui a donné naissance aux ghettos et aux autodafés; je ne crois pas me tromper en affirmant que ce qu'il haïssait chez les Juifs c'était l'incroyable aisance avec laquelle ils se *magyarisaient* et le pouvoir qu'ils assuraient à Budapest sous des noms magyars d'emprunt. S'il y avait eu des pogroms dans la capitale hongroise, il aurait vraisemblablement beaucoup moins détesté les Juifs.

Toutefois, il est hors de doute que ce qu'il y avait en lui de vie morale et spirituelle s'exprimait naturellement dans le cadre de ses principes religieux. C'était un vrai Habsbourg et non pas une sorte de charmant métis intellectuel comme l'avait été ce voltairien de Rodolphe. Après la tragédie de la guerre qui délia la langue même des courtisans, j'ai entendu des intimes du Belvédère (le palais de Vienne qui était devenu sa résidence comme héritier de la Couronne et qui parut souvent le rival de Schœnbrünn où habitait François-Joseph) émettre une hypothèse qui contenait indubitablement une parcelle de vérité. François-Ferdinand, — par point d'honneur et aussi par son héritage d'instincts religieux, — ressentait une profonde terreur à l'idée du terrible serment qu'il avait, à la veille de son mariage en juin 1900, prêté à l'Empereur, solennellement entouré de sa cour : serment par lequel il renonçait à tout jamais, pour tous les enfants qu'il pourrait avoir de sa femme, à tous droits d'accession au trône et même à toutes prérogatives attachées au rang de Habsbourg. Mais, du fait de ce mariage même, il s'était mis à part des autres archiducs; il en était arrivé à détester l'Empereur de plus en plus, et il disait de lui en 1913 qu'il était comme un usufruitier qui gaspille le bien dont il doit rendre compte au jeune héritier, témoin impuissant de la mauvaise administration de sa propriété. Sa vie se concentra de plus en plus exclusivement sur sa femme et ses enfants; il était absolument con-

vaincu que seule une transformation radicale de l'Autriche, — en y comprenant la suppression du Dualisme qui était la base de son gouvernement depuis 1867, — pouvait encore sauver l'État. Sa femme s'était montrée très sensible — comme les femmes peuvent l'être — aux mesquines égratignures que les archiduchesses et le Maréchal de la Cour, le prince Montenuovo, ne cessaient de lui infliger. Et François-Ferdinand partageait les ressentiments de sa femme sur ce point. Quoi donc de plus humain de sa part que d'avoir pensé parfois, que, entre autres changements qu'il se proposait d'opérer après son accession au trône, il demanderait au Pape de le relever de son serment, et qu'il pourrait ainsi assurer la succession impériale à son fils aîné, et rompre, de ce fait, non seulement avec la Constitution hongroise qu'il détestait, mais pendant qu'il y était, avec la Loi de Famille des Habsbourg?

Au Vatican, pourtant, en dépit du piétisme de la duchesse de Hohenberg (titre que Sophie Chotek avait réussi à obtenir de François-Joseph), on n'était pas très sûr, je ne dirai pas des manifestations religieuses de l'héritier du trône, mais de ses plans de réformes politiques. On y avait déjà fort appréhendé les plans de l'autre héritier, Rodolphe, qu'on avait vu disparaître avec un soupir de soulagement. Au Vatican la moindre réforme est toujours considérée d'un œil soupçonneux; les *statu quo* à la François-Joseph y semblent moins inquiétants.

Si Sophie Chotek, inconsciemment, tissa autour de son mari une réputation légendaire d'intolérance religieuse, — ce qui est probablement injuste, — le favori militaire de François-Ferdinand, Conrad, en fit autant dans le domaine de la paix et de la guerre.

Il est certain que bien des actes officiels et des paroles de François-Ferdinand peuvent être allégués à tout le moins comme des preuves d'une tendance aux solutions guerrières. Le 23 novembre 1912, ainsi que nous l'avons appris depuis la guerre par les documents diplomatiques allemands et autrichiens, l'Archiduc essaya de persuader Guillaume II de l'urgente nécessité d' « une action des plus énergiques contre les Serbes ».

En février 1914, le chef de l'État-Major général autrichien, considéré à bon droit comme un homme qui ne devait sa posi-

tion qu'à la volonté expresse du Prince héritier, écrit à son collègue allemand, le général de Moltke, qu'il croit à une catastrophe européenne imminente, et, insistant sur le fait que la France et la Russie « ne sont pas prêtes », il demande : « Pourquoi attendons-nous? »

On pourrait remplir des pages d'expressions de ce genre, écrites ou dites par Conrad. Il n'y a rien de surprenant à ce qu'elles aient toutes été considérées comme l'écho des pensées secrètes de son protecteur, l'Archiduc.

Et pourtant il semble de plus en plus évident que ce n'étaient là que les attitudes combinées d'un jeu diplomatique, — aussi dangereux qu'on voudra, — mais que les ultimes pensées de celui qui pouvait à juste titre se considérer comme le futur « seigneur de la guerre » de l'Autriche étaient tout autres. Dans l'autobiographie, assez ennuyeuse en général, qu'il a laissée, Conrad a écrit ces lignes qui valent d'être remarquées : « Au cours des nombreuses occasions où je discutai avec l'Archiduc la nécessité d'une action décisive contre la Serbie, il m'écouta avec une vive attention; mais je ne parvins jamais à sentir que lui, dans son cœur, désirait la guerre que, moi, je voulais. Il examinait avec moi tout ce que nécessitait la préparation de la guerre, il en discutait même des détails d'exécution; mais je sentais qu'il n'en aimait pas la perspective. »

Il ne pouvait l'aimer; car une guerre, même victorieuse, eût été, dans ses conséquences psychologiques, contraire au but essentiel de sa conception politique. Ce qu'il cherchait était de réconcilier les uns avec les autres, par un traitement d'une absolue justice, tous les peuples, avec leurs neuf langages, qui constituaient son empire, et d'en finir avec le compromis de 1867 qui avait établi deux peuples privilégiés, les Allemands en Autriche et les Magyars en Hongrie. Ce que François-Joseph, à quatre-vingts ans, était incapable d'envisager, — et ce dont il eût été probablement incapable toute sa vie, — François-Ferdinand était déterminé à l'accomplir dans les six mois de son accession au Trône : briser d'une part « la mégalomanie nationaliste des Magyars, et, de l'autre, l'incapacité de la bureaucratie autrichienne, pour transformer un État centralisé en une union de démocraties nationales où les

Allemands et les Slaves eussent été placés sur le même pied, » pour nous servir des termes de l'historien autrichien Redlich, critique équitable, mais charitable, des erreurs de l'Autriche.

Tel était son programme, son programme concret et immédiat; et ce n'est pas au hasard que je dis qu'il avait six mois pour l'exécuter. En fait, à moins de l'accomplir avant ce délai il eût été obligé six mois après son accession au trône, de se soumettre aux mystiques cérémonies du Couronnement hongrois et à ses serments solennels, et encore que bien des souverains se fassent un code moral spécial à l'endroit de tels serments, il préférait s'épargner cette épreuve et imposer librement un nouvel ordre aux Hongrois, dès les premiers jours.

En dépit du manque de mesure que trahissait son tempérament, — particulièrement les éclats d'une colère qu'il avait peine à maîtriser, — François-Ferdinand avait d'un homme d'État les deux traits essentiels : la faculté d'aller immédiatement au point central de tout problème, et de n'en pas considérer seulement les détails, comme le faisait son oncle; celle de voir clairement le but à atteindre, de le limiter à des possibilités pratiques, sans en exclure des conséquences ultérieures et plus vastes sur lesquelles un homme d'État s'en remet prudemment à l'avenir, tandis que l'utopiste pense pouvoir les réaliser sur-le-champ.

Une part éloignée, mais essentielle, du plan de François-Ferdinand éliminait inévitablement toute idée de guerre et les haines et les rancœurs qu'engendrent les guerres. Car, non seulement il envisageait l'unification des Yougoslaves de la monarchie, changeant ainsi le caractère dualiste de celle-ci en un caractère trialiste, mais il envisageait en outre la possibilité de céder la Transylvanie à la Roumanie tout en invitant une Roumanie agrandie à former une stricte union fédérale avec la Monarchie : presque ce que la Bavière était à l'Empire allemand de 1871. Et il a dit lui-même à plusieurs reprises que, dans cette Autriche transformée en une gigantesque union de nations libres, réunies par une commune allégeance au Habsbourg, chef suprême, on aurait pu même trouver de la place quelque jour pour une petite Serbie balkanique, dont les habitants envieraient la liberté et le bien-être de leurs frères d'au delà des frontières, — étant

admis naturellement que ceux-ci se trouveraient heureux et libres.

Que les idées de l'Archiduc allassent aussi loin que cela, je le tiens non pas d'un de ses amis, mais d'un témoignage venu du camp opposé, du vieux chef serbe, Pachitch. Durant son exil à Corfou, où nous partageâmes, au cours de la guerre, la diversion occasionnelle des bombardements autrichiens, il me répéta à plusieurs reprises qu'il ne trembla qu'une seule fois pour l'avenir de son pays, ce fut quand il parvint à saisir la pensée secrète de l'Archiduc.

Encore que la haine ne soit jamais une vertu d'homme d'État, on peut comprendre pourquoi François-Ferdinand, convaincu que son plan pourrait non seulement sauver l'Autriche, mais la rendre plus grande et plus souple que l'Allemagne des Hohenzollern qu'il détestait, ressentait une violente et constante antipathie pour les Magyars, qu'il considérait comme le principal obstacle à la réalisation de ses plans.

Il nourrissait une aversion semblable mais un peu moins vive contre les Italiens. On l'a attribuée à ses rancunes de famille et à ses préjugés cléricaux. N'étions-nous pas les mauvais catholiques qui avaient frustré le Pape de ses États? Tout bien considéré, j'incline à croire que son principal grief contre nous était sa conviction de la difficulté qu'il rencontrerait à englober les Italiens de Trieste, d'Istrie et du Trentin dans ce plan de loyalisme libre et satisfait qu'il rêvait pour tous ses futurs sujets. Les Magyars, il pourrait les soumettre, ils n'étaient pas si nombreux; les Slaves trouveraient dans son Empire fédéral tout ce qu'ils souhaitaient alors dans leurs rêves les plus ambitieux. Mais pourrait-il empêcher les Italiens de Trieste et d'Istrie de jeter des regards d'envie sur la démocratie libre et indépendante de quarante millions d'hommes qui existait près d'eux? Son aversion pour nous avait quelque chose de flatteur, en somme. C'est pourquoi je n'ai jamais pu me froisser de la manifeste expression d'antipathie qu'il condescendit à me montrer les deux fois qu'il me rencontra à des parties de chasse où il s'était rendu et où je figurais parmi les invités. Il fut poli, absolument poli; mais, à la grande terreur de notre hôte, qui savait que l'Archiduc parlait l'italien aussi couramment qu'un Italien, il affecta toujours

de m'adresser la parole en français. Les faveurs des cours m'ayant toujours laissé froid, je pus juger l'homme d'autant plus à mon aise; et dans cette atmosphère de fonctionnaires désuets en Autriche, et de joueurs passionnés en Hongrie, il me frappa comme étant le seul qui fût doué d'une volonté clairvoyante et qui eût les deux pieds sur la réalité.

Le seul point névralgique de cette volonté saine et claire était la croissante idée fixe que le temps qui lui était assigné pour mettre son plan en œuvre était mesuré. Quelques mois après ma seconde et dernière entrevue avec lui, il était, en 1913, à Blankenberghe, avec le roi et la reine des Belges, pour qui il avait une très vieille sympathie. Ils parlèrent de son avenir :

— Oh! mon règne sera court!...

Au cours de son dernier voyage sur la côte dalmate, où il est si facile à un bon tireur de se cacher le long d'un de ces nombreux passages étroits et escarpés, il fut effleuré par une balle. L'aide de camp le supplia de ne pas s'exposer comme une cible vivante en restant sur le parapet. « Kismet! répondit-il, à la turque. Ma balle a déjà été fondue... »

Pourtant, contrairement à tout ce que ses biographes ont dit de son obstination à se rendre en Bosnie en juin 1914 pour les grandes manœuvres malgré les nombreux avertissements qui lui étaient parvenus, je puis garantir l'absolue vérité de ce qui suit.

D'abord, les avertissements l'avaient laissé froid; il ne pouvait comprendre pourquoi les fonctionnaires autrichiens qu'il méprisait exagéraient à tel point le danger pour lui de se rendre à Serajevo le jour du Vidov-Dan, anniversaire sacré pour le patriotisme serbe, car il commémore la bataille de Kossovo livrée au quatorzième siècle. Pourquoi, pensait-il, puisque mon principal but est de mettre mes sujets slaves sur le même pied que leurs présents maîtres les Magyars?

Mais, à la fin, il jugea qu'il valait mieux être prudent. Il ne pouvait supporter la pensée de disparaître avant son oncle. Certain que son courage personnel ne pouvait être suspecté, il alla trouver celui-ci et, de la façon brusque qui était la sienne, lui déclara :

— Ça sent l'assassinat organisé, là-bas.

A quoi l'Empereur répondit :

— Maintenant c'est trop tard; il est difficile pour vous de n'y pas aller.

Il y alla; l'orgueil prit le pas sur la prudence devant ce vieillard qu'il détestait si profondément. Il ne voulut pas s'abaisser à discuter.

Au jour fixé, un dimanche, le 28 juin, il fit son entrée à Serajevo avec sa femme, pour sa visite officielle. Il se rendait à l'Hôtel de ville quand une bombe fut jetée sur sa voiture, blessant un officier et quelques spectateurs. Quand l'Archiduc descendit de voiture à la porte de l'Hôtel de ville et vit le bourgmestre s'incliner devant lui, tout prêt à commencer son discours, il lui lança ces mots furieux :

— Monsieur, je viens ici en visiteur et on me lance des bombes. C'est scandaleux. Maintenant vous pouvez parler.

Après la visite, il insista pour se rendre à l'hôpital militaire afin d'y voir l'officier blessé. Sa femme, qui ne l'avait pas quitté d'un instant, s'y rendit avec lui.

Dans le trajet, quelques minutes après le départ, un jeune homme sur le trottoir tira un coup de revolver sur l'Archiduc. François-Ferdinand était déjà mortellement blessé lorsque sa femme se leva pour lui faire un rempart de son corps. Un autre coup la frappa, et elle tomba morte devant l'Archiduc qui expira un quart d'heure plus tard.

Le meurtrier, le bosniaque Gavrilo Princip, était le fils d'un agent de la Sûreté autrichienne, ce qui explique pourquoi il n'avait pas été surveillé par la police.

Pour la première fois depuis son mariage, on avait rendu à Sophie des honneurs royaux en Bosnie. C'était le dernier don de l'Empereur après sa tragique conversation avec son neveu.

Il est vrai que la cour prit de nouveau sa revanche; sur l'ordre du Prince Montenuovo les deux cercueils, aux funérailles qui eurent lieu dans la chapelle de la Hofburg à Vienne, furent placés sur deux niveaux différents; et sur le cercueil de Sophie on déposa une paire de gants blancs et un éventail, — insignes de son ancien rang de dame d'honneur.

Les archiduchesses apprécièrent fort que, morte, Sophie fût de nouveau mise à sa place.

SFORZA

LE DRAME ET LA MUSIQUE[1]

Au cours de ma carrière d'auteur dramatique, souvent le problème de l'union du drame et da la musique, de la parole et de la note, s'est imposé à moi comme à bien d'autres de mes prédécesseurs des pays les plus divers et des époques les plus éloignées. Vous avez tous présent à l'esprit la formidable littérature que Richard Wagner a consacrée à cette question, et certes, si quelqu'un semblait apte à la résoudre, c'est ce grand homme qui avait un magnifique tempérament à la fois de dramaturge et de musicien. Il serait injuste d'ailleurs de dire que dans cette immense entreprise il ait complètement échoué. *Tannhäuser* reste un drame grandiose et admirablement composé, où la musique amplifie et colore d'une manière poignante les émotions des personnages. C'est à mon avis l'œuvre où l'âme de Wagner s'est exprimée de la manière la plus authentique et la plus complète. *Lohengrin* serait également un très beau succès, si on pouvait le rentoiler à la manière d'un vieux tableau et débarrasser la pièce de toute la friperie romantique qui la rend presque intolérable pour nous. Quant à *Tristan* je lui reproche le ton uniforme et monochrome qui est le défaut des dernières œuvres de Wagner, et aussi l'infériorité dramatique du livret. Quand un monsieur et une dame se sont dit pendant deux actes : Je t'aime — tu m'aimes, le spectateur trouve que c'est suffisant, et quand il s'aperçoit au troisième acte que ça va recommencer, il est saisi d'un véritable désespoir

1. Conférence faite récemment à l'Université de Yale.

et d'une envie de fuir que tous les solos de clarinette ne suffisent pas à apaiser. Et ici je m'aperçois qu'au lieu de faire une conférence sur le drame et la musique j'aurais dû vous en faire une sur les duos d'amour. J'aurais eu l'occasion de satisfaire de longues rancunes qui sommeillent sans doute dans votre cœur comme dans le mien. Mais je craindrais de me laisser emporter par mon sujet. Je voudrais cependant placer ici une observation. La réalisation sur la scène d'un duo d'amour chanté comporte de grandes difficultés pratiques. Vous avez tous été témoins pendant la guerre de l'embarras des artistes qui avaient à exécuter un hymne national quelconque et qui pour héroïser leur numéro croyaient bien faire de se munir d'un drapeau. Quelle imprudence! Il n'y a que deux choses à faire avec un drapeau : ou le brandir à bout de bras ou le serrer avec passion contre son cœur. Quand ce double geste qui n'a rien d'imprévu a été réalisé un certain nombre de fois, le public sent diminuer son émotion. Eh bien! la situation est la même au point de vue des duos d'amour. Le jeune premier n'a que deux choses à faire avec la *prima donna*, ou la tenir à bout de bras pour mieux contempler son bonheur, en agitant la tête avec force, ou la serrer avec passion contre son cœur. Le public a à peu près le même plaisir à considérer ce double geste au bout d'un certain nombre de répétitions que celui du drapeau. Il faut ajouter que les deux artistes, en même temps qu'ils se livrent à cette gymnastique accessoire, ont une tâche beaucoup plus difficile et plus sérieuse à remplir, qui est de s'acquitter d'une partition délicate et ardue. Cela nuit à la sincérité et à la conviction de leurs expansions plastiques, surtout quand l'Iseult que Tristan a à manipuler présente une certaine ampleur de formes comme c'est généralement le cas.

Je vous demande pardon de ce hors-d'œuvre et je reviens à mon sujet qui est, autant que je puis me le rappeler, l'union de la musique et du drame.

Comme vous avez déjà pu vous en apercevoir, je ne suis nullement musicien. Ce n'est donc pas par le côté de la musique et des possibilités de déploiement qu'une action scénique lui apporte que j'aborderai mon sujet. Je vais aussi peu que

possible à l'Opéra et les connaissances expérimentales me font de ce côté défaut. Autant que je puis m'en rendre compte, un opéra classique est fait d'un enchaînement de numéros, ayant pour prétexte une action quelconque, disons de cantilènes, chœurs, duos, ballets, ouvertures, trios, septuors, etc., qui permettent au musicien d'exercer ses talents. En somme c'est un concert en costumes dont l'orchestre remplit tant bien que mal les transitions et les intervalles avec un vague tapage. Seulement dans un concert les artistes ont le droit de rester immobiles, tandis que sur la scène ils se croient obligés de se livrer à une mimique conventionnelle et ridicule qui est absolument inutile à leur objet essentiel, c'est-à-dire l'élaboration longuement préparée de quelque *fa* vertigineux. Et je ne parle pas des costumes, des décors et de la mise en scène qui sont uniformément lamentables, et qui deviendront prochainement intolérables pour les auditoires les plus patients. J'assistais à un opéra appelé *Carmen*, il y a quelques jours, et j'avais le sentiment qu'il deviendra bientôt difficile de persuader au public que tous les Espagnols sont vêtus de boléros verts et de culottes collantes bleu ciel, même si on les agrémente d'une jolie bande jaune sur le côté.

Ou si vous aimez mieux une autre définition de l'opéra, je dirai que c'est une action dramatique offrant la chance d'un certain nombre de situations sur lesquelles l'orchestre et les acteurs se livrent à un commentaire lyrique. Car quoi qu'en fasse un chanteur, son métier n'est pas d'agir mais de chanter et d'exprimer les mouvements de son âme par la voix plutôt que par les quatre membres.

Bien entendu il n'y a pas de forme d'art, si médiocre et si absurde qu'elle soit, qui soit capable de résister au génie, ou même à cette force mystérieuse, souvent si bizarrement appliquée, qu'on appelle la *conviction*. C'est pourquoi même de l'opéra le génie et la conviction arrivent parfois à faire quelque chose. De cet étrange événement je pourrais citer cinq à six exemples, l'*Orphée* de Glück, le *Fidelio* de Beethoven, les *Troyens* de Berlioz, le *Tannhaüser* de Wagner, le *Rigoletto* de Verdi, — je ne me rappelle plus les autres. Pourtant j'ai eu dernièrement à ce sujet une expérience qui ne donne à penser. J'assistais, à l'Opéra de New-York,

à la représentation de *Don Giovanni*, et, après quelques instants consacrés à un sommeil réparateur, je m'aperçus, à ma profonde surprise, que je suivais la pièce avec une espèce d'intérêt. Et cependant il était difficile d'imaginer une forme d'art, et, je dois l'avouer franchement, de musique, plus contraire à mes goûts. Cette force mystérieuse qu'on appelle *la conviction* agissait sur moi et je regrettai franchement d'avoir à me lever avant que mon expérience fût arrivée à sa période décisive.

Wagner s'était rendu compte du côté artificiel et hybride de l'opéra et de cette espèce de souffrance qui résulte pour un auditoire du fait que ses facultés sont partagées et qu'il ne sait s'il a été invité à un drame ou à un concert. Il essaya d'augmenter l'importance du drame, d'y immerger plus profondément ses acteurs qu'il tâche d'obliger à ne plus se retourner vers le public, et d'entraîner toute l'histoire dans un débordement orchestral, dans un torrent continu de passion et de désir, tout nourri d'une espèce de souvenance et de remords nostalgique. En réalité le commentaire lyrique que l'ancien Opéra confiait bonnement à un ténor ou à un soprano, Wagner le réserve uniquement à l'orchestre. Supposons par exemple que l'auteur ait à exprimer cette idée : Quel beau temps aujourd'hui! Je crois que ce serait le moment de faire une petite promenade! — avec l'opéra italien le ténor s'avancera une main sur le cœur et, soutenu par quelques accords discrets, n'aura aucune peine à nous détailler ses sentiments — Wagner au contraire nous peindra avec l'orchestre toute la nature environnante, tout embrumée d'un rêve sonore dont le chanteur fait partie et dont sa voix ne se détache en quelque sorte qu'accidentellement. En réalité le drame de Wagner, c'est une immense symphonie dont les véritables personnages sont les *leitmotive* et où les acteurs humains n'interviennent, en général assez laborieusement, que pour expliquer où l'on en est, ce qui s'est passé, ce qui se passe et ce qui va se passer. La bouche humaine qui s'ouvre et se referme y a beaucoup moins d'importance que celles, en argent, de la flûte et, en or, de la trompette, et dans l'écoulement continuel des superpositions harmoniques où se complaît le grand artiste, elle disparaît complètement.

Il n'y a plus personne. Il n'y a plus qu'un simulacre submergé qui fait des gestes.

Je suis bien loin de vouloir dire que Wagner n'avait pas un tempérement dramatique, il en avait au contraire un très profond, sinon très sûr, mais toute situation provoque chez lui des soulèvements sonores qui engloutissent tout le reste et qui ne s'apaisent un peu que pour regonfler un peu plus loin de nouvelles ondes.

En somme je crois que ce ne serait pas une mauvaise définition de dire que le drame de Wagner est une symphonie à programme continu et moins une action que le souvenir sonore d'une action.

Je vous ai suffisamment parlé de la manière dont les musiciens ont utilisé le drame pour l'exercice de leur art. Mon propos réel est de voir l'usage que les dramaturges peuvent faire de la musique.

Il y en a un dont nous pouvons nous débarrasser tout de suite : c'est quand la musique intervient dans l'action en qualité de hors-d'œuvre ou de *numéro*, par exemple quand l'un des personnages a à exécuter une petite chanson ou qu'un concert d'instruments ou de voix a pour une raison ou pour une autre à prendre place. Il n'y a rien de plus dangereux. On ne fait jamais sa part au musicien qui en général se moque complètement de la pièce et n'a qu'une idée qui est de placer une petite partition. Il faut que toute l'action reste suspendue, un pied en l'air, si je peux dire, en attendant que Messieurs les exécutants aient fini leur agréable tapage. De plus il y a entre l'atmosphère de la parole pure et celle de la musique une différence presque douloureuse et le passage de l'une à l'autre a pour effet de détruire complètement l'enchantement ou, comme vous dites en anglais, le *spell*, où le pauvre poète s'est donné tant de mal pour plonger ses spectateurs.

D'où vient donc que non seulement le théâtre grec, mais tous les théâtres primitifs, jusqu'à et y compris le mélodrame des années quarante à quatre-vingt, aient fait usage de la musique?

Une première indication me fut fournie à ce sujet au moment d'une représentation de *l'Annonce faite à Marie* que

je donnais à la Comédie des Champs-Élysées, avec le concours de M. Gémier. Il y a une scène dans la pièce où le père de famille, près de partir pour un long voyage, rompt le pain pour la dernière fois à ses enfants et à ses serviteurs réunis autour d'une table. C'est là une de ces idées qui paraissent toutes simples sur le papier et qui réalisées sur la scène évitent difficilement le ridicule; et en effet dans les représentations précédentes je n'avais jamais contemplé cet émouvant tableau sans sentir le long de ma colonne vertébrale le frisson de la fausse note. Gémier avec son immense expérience théâtrale n'hésita pas une minute : *Il faut de la musique*! s'écria-t-il. On mit en mouvement un *Glockenspiel* quelconque et la scène passa triomphalement, la sonorité des timbres lui conférant l'atmosphère, l'enveloppe, la dignité et la distance, que la parole à elle toute seule, maigre et nue, était impuissante à fournir.

Votre expérience du cinéma vous fournirait, j'en suis sûr, maints exemples du même genre. Toute pantomine ou scène muette quelconque est simplement impossible sans un soutien musical.

J'avais emporté ce souvenir avec moi au Japon où j'eus à exercer, comme vous le savez, pendant plusieurs années, des fonctions diplomatiques et où j'étais le spectateur assidu de l'admirable théâtre national, dit *Kabou Ki*, malheureusement en voie de disparition, comme toutes les belles choses du monde, sous l'influence de notre civilisation grossière et matérialiste. Les longues heures que je passai au Théâtre Impérial à suivre avec émotion le déroulement des épopées héroïques de l'époque *Genrokou* furent pour moi une véritable école professionnelle du dramaturge. Elle arrivait malheureusement un peu tard à un moment où j'avais renoncé à mes ambitions dramatiques, puisque, aussi bien, la scène moderne, occupée par les ravissants débats de la psychologie amoureuse, s'écroulerait sous le lourd cothurne du héros ou du demi-dieu. Je compris alors ce qu'était la musique dramatique, c'est-à-dire employée par un dramaturge et non par un musicien, ayant en vue non pas la réalisation d'un tableau sonore, mais la secousse et le train à donner à notre émotion par un moyen purement rythmique ou timbré, plus direct et plus

brutal que la parole. Par exemple nous sommes au dénouement d'un drame. L'atmosphère est chargée d'orage. Quelqu'un vient. Quelque chose va arriver. C'est une de ces circonstances où en Europe tout un orchestre trouverait à s'employer. Au Japon il y a simplement un petit homme jaune juché sur une estrade, avec une minuscule tasse de thé à côté de lui et devant lui un formidable tambour sur lequel son rôle est de taper. Je l'appelle le préposé au tonnerre. Ce coup unique et caverneux répété d'abord à longs intervalles, puis plus fort et plus précipité, jusqu'au moment où l'apparition effroyable et attendue vient enfin nous tordre les nerfs, suffit sans orchestre et sans partitions à nous placer dans l'ambiance voulue. De même quand la colère monte et que deux coqs humains sont près d'en venir aux prises, ou que quelque intervention péremptoire vient à se produire, trois ou quatre claques violentes et sèches administrées avec un battoir sur le plancher de la scène, suffisent à imposer silence à la parole et à ouvrir passage à l'autorité. C'est comme un maître dans une classe qui tape avec une règle sur son pupitre pour se faire écouter. Pour employer un autre exemple, dans *Tristan et Yseult*, quand les deux amants, ayant avalé le fatal breuvage, tournent l'un vers l'autre des yeux égarés et sentent dans leur âme la passion dévorante tout à coup qui prend la place de la haine, le trémolo du violon, pareil à la vibration de l'âme prête à se rompre, est tout ce dont le dramaturge a besoin et le reste du commentaire orchestral lui paraît inutile. Le bruit, le rythme, le timbre d'une cymbale ou d'une cloche, n'ont pas avec la parole parlée un contraste aussi tranché que la musique qui appartient à une sphère différente. D'autre part le maintien d'un orchestre moderne dont le chemin est implacablement tracé par des petits signes noirs et par des barres de mesure sur la portée rigide n'a pas la vie et la souplesse nécessaire. Sur le théâtre japonais le musicien lui-même est un acteur. Il suit le drame de l'œil et le ponctue librement au moment voulu à l'aide de l'instrument, guitare quelconque ou lyre, si vous voulez, ou marteau, qu'on lui a mis dans la main, ou simplement de la voix, car c'est là un élément magnifique du Théâtre japonais dont je m'aperçois que j'ai oublié de vous parler.

A côté de la voix articulée il y a la voix inarticulée, le grognement, l'exclamation, le doute, la surprise, tous les sentiments humains exprimés par de simples intonations et confiés à ces témoins officiels là-bas, accroupis dans leur petite loge. Quand nous sommes empoignés par le drame, nous sommes reconnaissants à cet anonyme qui pousse des cris à notre place et qui veut bien se charger d'exprimer nos sentiments par quelque chose de moins conventionnel que des applaudissements ou des sifflets.

La musique dans le drame classique du Japon et de la Chine a encore un autre rôle qui est d'exprimer la continuité. Elle est le *fil* du récit, comme on dit, en français, le *fil* de l'eau. Elle est la revanche latente du récit contre l'action et de la durée contre la péripétie. Elle est chargée de donner le sentiment du temps qui s'écoule, de créer une ambiance et une atmosphère, car dans la vie nous ne parlons pas et nous n'agissons pas seulement, nous écoutons, nous sommes environnés de quelque chose de vague, de divers et de changeant à quoi nous avons à faire attention. Ainsi comprise, la musique n'a pas pour objet de soutenir et de souligner les paroles, mais souvent de les précéder et de les provoquer, d'inviter à l'expression par le sentiment, de dessiner la phrase en nous laissant le soin de l'achever. Elle suit un chemin parallèle au nôtre. Elle vaque à ses propres affaires tandis que, l'oreille à son murmure chargé de souvenirs, de présages et de conseils, nous déchiffrons notre propre partition. Elle crée quand il le faut derrière le drame une espèce de tapisserie sonore dont les couleurs amusent et soulagent le spectateur et baignent de leurs reflets agréables l'aridité d'une description ou d'une explication. Elle est pour l'oreille ce que la toile de fond est pour le regard. C'est ainsi que le bruit d'un jet d'eau ou de cages remplies d'oiseaux se mêle plaisamment à la conversation et entraîne sur un courant de rêverie la prose de nos affaires quotidiennes.

Et puisque les méandres de la conversation m'ont amené à vous parler de la Chine, laissez-moi vous parler d'un grand acteur qui donne en ce moment des représentations à New-York et que j'ai eu un vif plaisir à revoir ces jours derniers : il s'agit du fameux Mei Lan Fan. Mei Lan Fan ne joue que

des rôles de femme ou de jeune fille, mais il les joue avec une grâce si aérienne qu'il les débarrasse, à la manière d'un miroir transcendant, non seulement des suggestions sexuelles, mais, si je puis dire, de leur temporalité. Ce n'est pas un homme et ce n'est pas une femme, c'est un sylphe. Tous les sentiments et toutes les émotions sont non pas exprimés mais transposés par lui, grâce au flux délicieux des attitudes, dans le domaine de la musique. C'est la musique, une longue mélopée de violon accentuée par le tambour, qui prend tout ce corps élégant depuis le ressort nerveux des jambes jusqu'à l'extrême détail articulé des deux mains et des doigts multiplicateurs avec leurs ongles acérés et qui conduit tout le dessin de la phrase mimique. Les pieds donnent l'impulsion, les bras tracent la ligne générale sur laquelle les phalanges agiles dessinent de délicates appogiatures. Le chant lui-même de cet être charmant, pareil au bourdonnement d'un insecte qui vole, n'est là que pour associer plus intimement la personne à l'invitation mélodique et l'âme au déploiement de son corps. C'est un spectacle enchanteur auquel je ne saurais trop vous engager à aller assister.

Les théories pour un écrivain ne sont que les échafaudages souvent provisoires qui servent les réalisations. Il m'a donc paru qu'au lieu de rester dans le domaine du rêve et de la doctrine il pourrait être plus intéressant pour vous de vous présenter l'œuvre à laquelle les différentes idées que je viens de vous exposer ont servi d'accompagnement et de support. Il s'agit d'une commande qui m'avait été faite et dont le bénéficiaire, après des manifestations d'enthousiasme intempérant, s'est refusé d'ailleurs à prendre livraison. La chose n'a au reste eu que des avantages, puisque mon drame de *Christophe Colomb* ainsi abandonné par M. Max Reinhardt, va prochainement être exécuté avec la musique de Darius Milhaud, au Staatsoper de Berlin. C'est de ce drame, dont la première édition vient de paraître, avec les dessins de Jean Charlot, ici même, à la Yale University Press, que je voudrais vous entretenir pour terminer cette petite conférence.

Le cahier des charges, si je peux dire, de la *commande* sur mon bureau déposée par ces Puissances invisibles dont

M. Max Reinhardt s'était fait l'intermédiaire aussi impérieux que virtuel, comportait des possibilités intéressantes. Il s'agissait d'un drame historique, et je n'ai jamais écrit que des œuvres de pure imagination. La musique, et, l'on spécifiait, les chœurs, devaient y jouer un rôle important. Je devais donc tout au long du drame m'accommoder d'un collaborateur sous-entendu, ce collaborateur ne pouvant être d'ailleurs que mon ami Darius Milhaud avec qui je suis depuis de longues années dans une intimité étroite d'idées et de sentiments. Mon rôle était donc de regarder Christophe Colomb, de feuilleter les pages de son histoire et de sa légende, d'en ressusciter les scènes essentielles une par une, et d'attendre les interrogations, les objections et les commentaires que le musicien par l'organe collectif de l'orchestre et des chœurs aurait à me présenter au nom du public, de cette assistance autour d'un grand homme et d'un grand événement qui est faite de tous les peuples et de toutes les générations.

Une vie, une vocation, une destinée, la plus sublime qui soit, celle de l'inventeur d'un nouveau monde et du réunisseur de la Terre de Dieu, se déploie sur la scène, et les réactions et les sentiments dont ce spectacle nous remplit, ne restent pas muets. Du murmure à l'acclamation, de l'interpellation à la controverse, le public suit toutes les péripéties du drame; il est cette puissance anonyme qu'on appelle l'Opinion, cette Opinion dont la presse s'est faite l'organe, l'Opinion de la postérité qui vient soutenir, épouser, combattre ou renforcer celle des contemporains.

La musique joue donc, dans le drame dont il s'agit, un rôle entièrement différent de celui qu'elle a eu jusqu'à présent au-devant de la scène. Ce n'est plus un simple résonateur, elle ne sert plus simplement de support à un chant, c'est un acteur véritable, une personne collective aux voix diverses mais réunies par l'accord, dont la fonction est de se faire apporter le reste et d'en dégager peu à peu sous le souffle d'un enthousiasme croissant la matière de l'hymne final.

Pascal a dit un mot bien juste : *L'éloquence continue ennuie.* Je serais tenté de le modifier en disant : *La musique continue ennuie.* — La poésie continue ennuie. L'âme n'est pas con-

stamment dans le même état de tension, et je parle ici aussi bien des spectateurs que des acteurs sur la scène. Elle a besoin de gagner le sol de temps en temps, ne fût-ce que pour y trouver le support d'un nouveau bond. L'auteur, et le spectateur avec lui, a avantage à agir comme les tâteurs de vin en France qui sucent un citron de temps en temps pour se nettoyer la bouche et s'apprêter à mieux goûter une nouvelle gorgée de nectar. Le drame ainsi compris n'est pas un vol monotone dans le ronron ininterrompu de l'orchestre ou de la prosodie. C'est une série d'élans et de rémissions. Je vous parlais de Richard Wagner tout à l'heure. La gloire de ce grand homme a été de comprendre que tout ce qui est sonore, depuis la parole jusqu'au chant, à travers des climats différents est réuni par des liens subtils et que la musique est inhérente à tout ce qui se réalise dans le temps, soit qu'elle se borne à lui imposer un rythme, soit qu'elle le colore peu à peu de timbres divers et le transporte enfin dans la plénitude déployée de l'orchestre et du chant. Son erreur a été de ne pas créer de gradations entre la réalité et l'état lyrique, d'appauvrir ainsi sa palette sonore et de raccourcir la portée de son essor; chez lui nous n'entrons pas peu à peu dans un monde conquis ou mérité, nous sommes placés d'emblée par l'enchantement des timbres amalgamés et de ces filtres à base de cuivres au sein d'une espèce d'atmosphère narcotique où tout se passe comme dans un rêve. Milhaud et moi, au contraire, nous avons voulu montrer comment l'âme arrive peu à peu à la musique, comment la phrase jaillit du rythme, la flamme du feu, la mélodie de la parole, la poésie de la réalité la plus grossière et comment tous les moyens de l'expression sonore depuis le discours, le dialogue et le débat soutenus par de simples batteries, jusqu'à l'éruption de toutes les richesses vocales, lyriques et orchestrales, se réunissent en un seul torrent à la fois divers et ininterrompu. Nous avons voulu montrer la musique non seulement à l'état de réalisation, de grimoire réparti aux pages de la partition, mais à l'état naissant quand elle jaillit et déborde d'un sentiment violent et profond.

On voit Christophe Colomb mourant dans l'auberge de Valladolid, où il s'est traîné pour demander au roi

d'Espagne le moyen de repartir. Et à ce moment où tout son passé prêt à recevoir sa conclusion se replace devant ses yeux, voici le héros en quelque sorte qui se dédouble et se fait pour nous le spectateur et le juge de sa propre épopée. C'est la ligne de l'horizon, vers l'Ouest. C'est la colombe, image du Saint-Esprit, qui traverse la mer et qui vient apporter à Gênes entre les mains d'un enfant rêveur son message palpitant. C'est le navigateur aux Açores, à l'extrémité du monde, recevant les confidences entrecoupées de l'outre-mer et de l'outre-tombe. C'est le génie aux prises avec les créanciers, les courtisans, les pédants, les jaloux et les railleurs. C'est le capitaine domptant la rébellion. Et puis alors c'est l'heure de la Passion. C'est la critique et la contestation des petits esprits. C'est le Révélateur du Globe enchaîné par un cuisinier au mât de son navire, et souffleté par la rage des hommes et la fureur des éléments. C'est l'ingratitude immense de toute la terre à l'exception d'une seule femme. C'est la mort qui approche et la colombe enfin, comme aux jours du Déluge, qui s'échappe et qui vient apporter et déposer un rameau cueilli à ce monde nouvellement émergé dans le sein du Pantocrator.

Tout cela ne se passe pas dans le vide. Toute voix, toute parole, toute action, tout événement détermine un écho, une réponse. Elle provoque et propage cette espèce de mugissement collectif et anonyme comme la mer des générations l'une derrière l'autre qui regardent et qui écoutent.

C'est là ce que j'appelle *le Chœur*. Ce n'est plus le Chœur du drame antique, cette troupe de commentateurs et de conseillers bénévoles que tout protagoniste un peu expressif n'a jamais eu aucune peine à recruter sur les quais de la Méditerranée. Ou plutôt c'est ce même Chœur, tel que l'Église après le triomphe du Christianisme l'invita à pénétrer dans l'édifice sacré et à se faire intermédiaire entre le prêtre et le peuple, l'un *officiant* et l'autre *officiel*. Entre la foule muette et le drame qui se développe à la scène, et, si je peux dire, à l'autel, il y avait besoin d'un truchement officiellement constitué.

Enfin *Christophe Colomb*, tel qu'on va le donner à Berlin, et peut-être, un jour ou l'autre, en Amérique, pourra vous

intéresser par une nouvelle tentative. Elle naît de ce désir, pour les yeux comme pour les oreilles, de ne pas accepter de parois, de ne pas se résigner à un spectacle tout fait, mais de faire sortir de nous-mêmes notre musique et notre décor et d'en peindre les ondes toujours changeantes sur les panneaux de la boîte magique où l'on nous a pour un moment enfermés. Pourquoi dans un drame musical qui a pour caractère la transformation, sous l'influence du temps, d'événements disjoints en une seule ligne mélodique accepter un décor immobile? Pourquoi ne pas laisser les images, suggérées par la poésie et par le son, s'exhaler de nous comme une fumée et de se déposer un moment sur l'écran pour peu à peu s'effacer et laisser la place à d'autres rêves? Pourquoi en un mot ne pas utiliser le cinéma? Tout le monde a observé en effet qu'un décor fixe, une toile de fond immuable, une fois le premier effet réalisé, fatigue et rebute le regard et sert plutôt à empoisonner l'illusion poétique par le mélange d'un élément inférieur qu'à l'alimenter. Pourquoi dès lors ne pas traiter le décor comme un simple cadre, comme un premier plan conventionnel derrière lequel un chemin est ouvert au rêve, à la mémoire et à l'imagination? Pourquoi, alors qu'un flot de musique, d'action et de poésie entraîne l'âme du spectateur, lui répondre par un faux ciel aussi criard et trivial que la muraille d'un café? Pourquoi au lieu de cette étoffe inerte ne pas préparer une surface sensible à la pensée? Pourquoi ne pas utiliser l'écran comme un miroir magique où toutes sortes d'ombres et de suggestions plus ou moins confuses et dessinées passent, bougent, se mêlent ou se séparent? Pourquoi ne pas ouvrir la porte de ce monde trouble où l'idée naît de la sensation et où le fantôme du futur se mêle à l'ombre du passé? Pourquoi ne pas utiliser pour l'expression des nuances les plus fines du sentiment, du souvenir et de la pensée, le rapport infiniment délicat des ombres? Mouvements, valeurs, bouquets de forme et d'apparence incessamment décomposés et renoués, c'est tout le cinéma et c'est aussi toute la musique. Il me semble donc que ces deux arts sont naturellement appelés à contracter une alliance dont l'Amérique mieux qu'aucun autre pays pourrait aider les artistes à découvrir la formule.

PAUL CLAUDEL

CE QUI ÉTAIT PERDU[1]

V

Au matin, comme Hervé entrait dans la chambre de sa femme, il fut frappé par cette figure cireuse, presque grise, qui ne se souleva pas d'entre les oreillers. Aucun autre signe d'accueil qu'un sourire qui découvrit les gencives. Il lui demanda si elle se sentait plus mal.

— Pas plus mal... Je me recoucherai après mon bain : Romieu doit venir m'examiner à onze heures.

Mais Hervé repartit avec agacement qu'il voyait bien qu'elle souffrait davantage. Pourquoi cette manie de dissimuler son état?

— Vous savez que vous ne trompez personne. Je crains qu'il n'y ait un peu d'ostentation dans votre stoïcisme, ma chérie.

Elle l'observait sans répondre, avec un pauvre sourire. Qu'il avait l'air jeune, ce matin! Terriblement jeune.

— Votre pardessus est ravissant. Mais pas trop léger? Ce n'est pas encore le printemps.

Et elle tâtait l'étoffe de ses doigts maigres. Il assura qu'il n'aurait pas froid, et que, par cette belle matinée, il comptait marcher. Ce serait délicieux : quel joli soleil! Il irait chez sa mère, et de là rejoindrait, au Fouquet's, Marcel avec qui il déjeunerait.

— Oui, c'est lui qui vient de me téléphoner : il a beaucoup

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 avril.

insisté pour déjeuner avec moi. Nous ne nous quittons plus! — ajouta-t-il sur un ton d'extrême contentement. — Il veut me reparler de notre conversation d'hier soir.

— Et après déjeuner, Hervé?

Ne repasserait-il pas, pour avoir l'avis de Romieu? Il répondit qu'il téléphonerait au docteur, ce soir. Il était pris tout l'après-midi... Irène connaissait cet accent particulier, ce ton de fausse indifférence qui trahissait Hervé. Même les yeux fermés, rien qu'au son de cette voix, elle eût compris qu'il devait donner cette journée au plaisir, à son plaisir.

— D'ailleurs, — ajouta-t-il, — Romieu! J'ai plus de confiance en Terral... Il aurait fallu suivre son avis, passer une année à Leysin.

Il en voulait à Romieu qui ne croyait pas ce déplacement nécessaire. Comme c'eût été agréable, pourtant, de savoir Irène en bonnes mains, dans un sanatorium. Il serait resté seul à Paris...

— Romieu assure que je ne suis pas tuberculeuse, — dit vivement Irène.

Il lui reprocha d'avoir peur d'un mot. Terral affirmait qu'elle l'était; tant mieux d'ailleurs : la tuberculose se soigne et se guérit.

— Vous voulez dire que le diagnostic de Romieu est plus redoutable?

Il le nia vivement. Romieu ignorait ce qu'elle avait; il appartenait à cette espèce de médecins qui affecte de ne pas croire à la médecine.

— Eh bien! moi, je sais ce qu'il pense de mon cas...

Hervé aurait dû faire semblant de ne pas comprendre; mais sa maladresse était terrible.

— Vous savez bien, — dit-il, — que l'examen radiographique n'a rien révélé.

Elle agita la tête, et à mi-voix :

— Cela ne signifie rien, s'il s'agit d'une tumeur profonde... mais laissons cela, c'est sans intérêt.

Il ne sut que répondre. Elle demeurait couchée, immobile, les yeux fixes. Il alla à la fenêtre. Le ramier qu'il ne voyait pas, mais dont il entendait le roucoulement, devait être perché sur la cheminée de la chambre.

— Dites à votre mère que je serais heureuse de la voir aujourd'hui.

Il se retourna avec inquiétude. Pour qu'elle exprimât ce vœu, il fallait qu'elle se sentît beaucoup plus malade, car rien, d'habitude, ne l'importunait davantage que les visites de sa belle-mère. Il eut peur — peur de ne pas pouvoir sortir. C'était bien sa chance : elle allait le retenir au dernier moment, elle ferait tout manquer. Irène croyait le connaître, mais se trompa sur la cause de son anxiété et lui sourit avec tendresse : tout de même, il tenait à elle un peu.

— Rassurez-vous, mon petit : j'ai un service à demander à Mère... Non, je ne peux pas vous dire...

Il n'insista pas. Cette curiosité morbide qui l'attachait à poursuivre, à traquer les secrets des autres, perdait toute virulence dès qu'il s'agissait de sa femme. Rien d'elle n'avait pouvoir de l'intéresser.

— A la réflexion, — reprit-elle, — non, que votre mère ne vienne pas : je préfère demeurer seule.

Irène s'inquiétait des pauvres gens qu'elle ne perdait pas de vue après leur avoir donné des soins au dispensaire. Dans la crainte de ne pouvoir plus sortir, la pensée lui était venue de les confier à sa belle-mère. Mais maintenant elle repousse cette idée : la vieille dame croirait peut-être qu'Irène voulait exciter son admiration, attirer ses louanges. « Suis-je bien certaine, d'ailleurs, qu'il n'y a pas en moi l'obscur désir de lui prouver que la charité n'est le privilège d'aucune secte? »

Et comme Hervé avait déjà quitté la chambre :

— Surtout, que votre mère ne se dérange pas! — lui cria-t-elle.

Hervé marchait vite, mettant ses délices dans chaque pas qui l'éloignait de la maison et d'Irène. Bien qu'il fût heureux de déjeuner avec Marcel, il prévoyait que celui-ci n'avait d'autre pensée que de revenir sur ses confidences de la veille. Ce ne serait pas très intéressant. Et puis l'image qu'Hervé se faisait de son après-midi, obscurcissait, effaçait tout le reste. Plus rien ne comptait que cela qui était son bonheur, — cela seul qui valait de vivre : cette chose.

Comme chaque fois qu'il refermait les portes de l'ascenseur,

dans l'immeuble habité par sa mère, rue Las-Cases, il se rappela un soir de juin au retour du lycée, où il avait vu cet ascenseur souillé de taches brunes qui étaient du sang; la porte de l'étage ouverte, le vestibule envahi, et le corps de son père étendu sur la caisse à bois. Le concierge et les domestiques venaient de le ramasser dans la cour. Le commissaire de police prenait des notes pour son rapport. Sa mère avait encore sur la tête un chapeau de paille garni de primevères. Bien loin de redouter cette vision, Hervé s'en repaissait. Comme un criminel, pour détourner les soupçons, invoque un alibi, charge des complices, il rejetait le poids de ce qu'il y avait de pire en lui sur ce suicidé. Cette pensée le soulageait que le fleuve impur qui le traversait n'eût pas pris naissance dans son propre cœur. Cette source avait commencé de sourdre avant sa venue dans le monde. Il n'était que le lit vivant où cette boue se frayait une route. Du moins ne coulerait-elle plus après lui; il n'avait pas donné la vie : en lui venait se jeter et se perdre l'eau corrompue de plusieurs générations.

Dès qu'Hervé entrait dans la chambre de sa mère, il changeait de regard et de voix, il changeait d'âme. Il redevenait petit enfant pour pénétrer dans ce royaume. Ce jour-là, comme à chacune de ses visites, elle se leva de son prie-Dieu en s'excusant « sur ce qu'elle n'avait pas achevé ses prières ». Les avait-elle jamais finies? Elle s'inquiétait qu'il n'eût pas froid; elle avait toujours trop chaud : comment peut-on vivre avec le chauffage central?

— Si! tu as froid; je vais chercher une bûche.

— Mais, maman, sonnez : vous avez des domestiques.

Elle avait toujours peur de les déranger. Elle revenait avec sa bûche, disait à Hervé : « Mets-toi là, » en lui montrant la chauffeuse. Et puis : « Raconte-moi ce que vous avez fait de beau. » Il décrivait leurs sorties, les gens qu'ils avaient vus, les pièces de théâtre, et tout cela, aux yeux de la vieille dame, pouvait bien remplir une vie futile, mais innocente. Et lui se blottissait dans cette ombre retrouvée. De très loin, il entrevoyait, comme dans un éclair, ses démarches de cet après-midi, gestes secrets, actes inconnus. Et toute cette horreur future, si proche de s'accomplir, lui apparaissait irréelle et comme ne le concernant pas.

Mais ce monde recréé de l'enfance, dans la chambre de maman, s'effondrait au seul nom d'Irène.

— Comment était-elle ce matin? Qu'a dit Romieu? Comment? Tu n'as pas assisté à sa visite? Mon enfant! Mais il avait sûrement des choses à te dire qu'il doit cacher à Irène...

Il redevenait un coupable qui invente des raisons, se défend, se dérobe, brouille les pistes. Le mensonge le recouvrait des pieds à la tête, et sa mère soudain se souvenait que cette vie futile avait d'étranges et d'impérieuses exigences. Quel bureau, quelles affaires, quelle œuvre à construire avaient jamais accaparé un homme autant que l'était Hervé, ce sans-travail, par elle ne savait quoi?

— Tu repasseras la voir après déjeuner?

Il espérait... Il s'efforcerait... Il n'était pas sûr.

La vieille dame continuait de tricoter sans le regarder et soudain déclara :

— J'irai donc.

Il assura qu'Irène aimait mieux dormir que causer.

— Hier encore elle me répétait : « Me tourner du côté du mur et dormir. »

— Elle a dit cela? Tu en es sûr? Mais c'est effrayant!

Madame de Bénauge appuya sur ses yeux ses deux petites mains fripées, aux grosses veines.

— Je n'en suis plus à prendre des gants pour ne pas l'irriter, — reprit-elle. — Il s'agit de la surveiller, tu me comprends? Ne fais pas semblant de ne pas me comprendre, mon enfant.

Hervé lui jeta un regard craintif. Elle n'avait pas élevé la voix; ses yeux ne quittaient pas le tricot qu'elle avait repris et sa tête remuait d'un mouvement régulier, accordé à celui des aiguilles. Une mantille de Chantilly dissimulait son crâne chauve et ne laissait à découvert que deux bandeaux de cheveux d'un blanc un peu jauni. Une croix d'or était attachée à son corsage boutonné par-devant.

— Tu vas déjeuner un peu vite, mon chéri, et tu vas rejoindre Irène.

— Oui maman.

— C'est « Oui-oui » ou « Oui-non »? — lui demanda-t-elle, comme s'il avait eu dix ans.

Il promit de faire tout son possible et elle comprit qu'il

ne rentrerait chez lui qu'au soir. Il avait détourné la tête : rien au monde ne l'empêcherait de faire, cet après-midi, ce qu'il avait à faire; de se livrer à ce triste enivrement, — de s'enfoncer dans un monde que cette vieille femme ne pouvait même imaginer. Il vit les rues que suivrait le taxi, ce boulevard, ce square, cette maison en retrait, cette cour, cette porte au rez-de-chaussée dont il fallait chercher la serrure dans le noir, l'escalier intérieur, la chambre à l'entresol.

La mère fixait sur lui ses prunelles demeurées si pures, si enfantines dans la face flétrie, — de ce bleu dont il avait hérité. Hervé songe à tout ce qu'il regarde, à tout ce qu'il dévore du regard avec ces yeux qui sont ceux de sa mère.

Il répéta : « Je ferai l'impossible... » sachant que sa mère ne le croyait pas. Elle le suivit sur le palier : après avoir descendu un étage, il leva la tête et la vit appuyée à la rampe. Elle le regardait descendre, s'enfoncer, disparaître.

VI

La vieille dame, ce matin-là, dut irriter encore ses domestiques par son affectation de ne toucher à presque rien du déjeuner trop abondant. Avant trois heures, elle sonnait chez sa belle-fille; et bien qu'il lui fût affirmé qu'après une crise, la malade avait pu enfin s'endormir, elle insista pour pénétrer dans la chambre : « Juste le temps de voir la mine qu'avait Madame. » La cuisinière n'en revenait pas de ce sans-gêne. Comment peut-on forcer ainsi la porte des gens?

Les rideaux, tirés devant la fenêtre, laissaient passer un rayon qui éclairait la table encombrée. Mais la malade, couchée sur le côté gauche, était dans le demi-jour. La petite vieille ne faisait pas plus de bruit qu'une souris. Elle attendit un instant, jusqu'à ce que ses yeux fussent accoutumés à l'ombre; puis se pencha sur le pauvre corps. Irène respirait vite, elle avait un peu de sang aux joues. De la fièvre peut-être? Signe de tuberculose, dirait Terral. Le cancer ne donne pas la fièvre, et puis le cancer à trente-quatre ans! Mais Romieu soutenait que ces sortes de tumeurs troublent les fonctions du foie et par là suscitent des états fébriles. Elle dormait; sa belle-mère pouvait la contempler à loisir, joindre

les mains sur ce corps martyr. A côté d'un verre à demi rempli, un tube de calmants était ouvert. La vieille dame l'examina : il ne manquait que deux comprimés; elle le glissa dans son sac. Alors seulement elle aperçut le tiroir de la table entre-bâillé et vit qu'il était rempli de tubes semblables, non encore entamés. Elle ne résista pas à les prendre un à un, d'une main preste de voleuse. Au bruit sec que fit son sac en se refermant, Irène se retourna, prononça des paroles confuses.

Madame de Benauge, pétrifiée, retenait son souffle. Rien ne bougeait dans cet appartement vide. Elle pensait à des pas d'enfant dans le couloir, à des rires... Quelle honte! Qu'attendait-elle encore de la vie! Comment se détournait-elle un seul instant de sa souffrance et de son amour? Elle n'avait pas à se détacher : que bénie soit la vieillesse où rien ne s'interpose plus entre l'âme et Dieu! Le monde s'écarte; la solitude et le silence précèdent la mort. La vieillesse est déjà un ensevelissement. Elle songe qu'elle ne souffre pas assez, qu'elle ne souffre presque pas : son mari, Hervé, Irène, toutes ces âmes à porter... et elle ne fait rien que des gestes ridicules comme de dérober du poison dans un tiroir.

Si Irène se réveillait, s'apercevait... La vieille dame quitte la chambre, se glisse dans le vestibule, ne reprend haleine que sur le palier et doit se tenir à la rampe pour descendre.

Dans la rue, elle se traînait, n'osant arrêter un taxi, car elle y voyait mal, ne savait pas déchiffrer le prix marqué, ou donnait trop peu de pourboire et se faisait injurier. Elle aussi, comme tout à l'heure Hervé, voyait en esprit une rue, une cour, une maison en retrait, une porte au rez-de-chaussée... Elle longeait la rue de Babylone, heureusement que ce n'était plus très loin : « Je ne me mettrai pas à genoux; je resterai assise... » Elle passa sous une porte cochère, traversa la cour endormie, et gravit quelques marches. Il était temps; elle s'abat aux pieds de son Amour et ne se sent plus si faible : elle lui tend à bout de bras ce fils et cette belle-fille, — ce fils lépreux et cette fille aveugle. Puis son esprit affairé, un instant, les abandonne et descend parmi les morts, se penche sur cet homme que les domestiques ont ramassé dans la cour

et qui râle (et l'enveloppe des dernières volontés demeure épinglée au pyjama). L'œil déjà envahi de ténèbres la fixe et ne la voit pas; cette tête sanglante repose pour la dernière fois sur son épaule fidèle.

Peu à peu, ses « intentions » la fuient sans qu'elle les puisse retenir. Et maintenant plus personne au monde, ni hors du monde, ne l'occupe que Celui qu'elle regarde dans l'ombre.

VII

Marcel insistait pour qu'Hervé prît un verre de fine : il n'avait pas envie de quitter le restaurant tiède où son angoisse était comme engourdie. Mais Hervé avait à faire; il était pressé, il était attendu.

— Avant de partir, explique-moi ce que signifiaient tes paroles, tout à l'heure, quand tu as dit qu'Alain avait une tête d'obsédé, une tête à idée fixe?

— Mais rien de plus que cela! Qu'il est drôle, ce petit Marcel!

— Tu me le jures?

— Te jurer quoi? Mais il ne s'agit que d'une impression très vague. On ne peut plus rien te dire. Ce que tu as changé depuis ton mariage! Écoute, je suis désolé : on m'attend.

Marcel le retint par le bras :

— Viens nous rejoindre au *Bœuf*, ce soir. Oui, Alain y sera. Tota se fait un plaisir de l'y amener, sans lui en parler d'avance, pour voir sa tête. Tâche de causer un peu avec lui; j'aimerais avoir ton impression... Je ne sais pas pourquoi je te demande ça.

A peine avait-il formulé ce vœu, qu'il en éprouva un regret amer. Mais Hervé ne manifestait pas la même joie qu'il avait montrée la veille. Il n'était plus là, il vivait déjà et respirait entre les quatre murs qui contiendraient, dans quelques minutes, son bonheur. Marcel, il pouvait le laisser, le mettre de côté comme un chien enterre un os; il savait où le retrouver. Oui, ce serait amusant, ce soir, de faire parler le petit Alain. Mais il ne lui tarde pas d'être à ce soir. Une éternité de bonheur l'en sépare. Il n'aime pas à penser aux heures qui suivent le plaisir, — d'une tristesse, d'une horreur qu'il lui

est impossible d'ailleurs de se représenter avant d'avoir été assouvi. Il n'en a, pour l'instant, qu'une connaissance abstraite; il sait que ce dégoût le recouvrira, mais il faut traverser d'abord une éternité de joie.

Pendant que le chasseur l'aidait à revêtir son pardessus, il observait dans une glace Marcel qui se rongeait les ongles, arrachait de ses dents aiguës les petites peaux, suçait le sang.

Marcel avait manqué un rendez-vous à la Chambre, il n'avait pas donné l'ordre de vendre les *Puerto Belgrano*. Il n'avait le goût de rien faire. Tota et Alain visitaient les musées. Que devenir jusqu'à leur retour? Aller à Saint-Cloud, passer l'après-midi avec Marie Chavès? Cela l'occuperait, et surtout « ce serait bien ». Mais ce serait retourner dans le monde d'avant Tota, — dans une vie décolorée et morte qui lui fait horreur. S'il pouvait encore lui parler de Tota! Il y a bien Irène; mais Hervé assure qu'elle est en pleine crise et qu'elle ne le recevrait pas. Et puis elle le raserait avec Nietzsche! Il est dans la vie, lui; il n'est pas malade; il ne se paye pas de mots. Elle insisterait pour qu'il se remît à ce roman interrompu depuis des années. Elle ne comprend pas que c'est fini, qu'il est un homme fini; qu'il ne lui reste que de vivre; ce qu'il appelle vivre. Il cherche vainement le nom d'un camarade disponible. Les garçons enlevaient les dernières nappes. Il allait sortir, errer dans Paris. Et le vieil instinct le ramènerait devant cette porte entrebâillée, le pousserait dans ce corridor furtif.

VIII

Hervé fit jouer la clef avec le moins de bruit possible. Mais la lumière luisait sous la porte d'Irène. Comme il l'avait prévu, elle était assise, soutenue par les oreillers.

— Je m'excuse...

— Pourquoi? Je ne prétends pas vous condamner à ne jamais sortir. Suis-je vraiment si exigeante?

Sa voix avait une douceur singulière. Ses mains étaient cachées sous le drap.

— Asseyez-vous près de moi un instant.

Il obéit et la baisa au front :

Romieu était-il venu? Qu'avait-il trouvé de nouveau?

— Rien qu'un peu de fièvre qui l'a beaucoup étonné... Vous n'avez pas trop bonne mine, vous non plus. Comme toujours, votre cravate est de travers.

Elle la redressa d'un geste qui rappelait à Hervé la première année de leur mariage. Et à brûle-pourpoint, sans élever la voix :

— Il faut que je vous gronde, mon petit Hervé...

Il lui jeta un regard inquiet, traqué, bien qu'elle eût pris le ton d'autrefois, — un ton un peu rude mais plein d'indulgence et de tendresse. Elle le menaça du doigt :

— Vous savez bien ce que je veux dire.

Il fit signe qu'il ne comprenait pas.

— Vous êtes un voleur, monsieur.

Il respira. Il ne savait pas ce que cette accusation signifiait. Il voyait seulement qu'Irène paraissait détendue.

— Rassurez-vous, je ne vous en veux pas. D'abord parce que, demain, j'en rachèterai.

— Vous rachèterez quoi?

— Ne faites pas le naïf. Mais cette fois-ci, je ne laisserai pas ma provision dans le tiroir; elle sera à l'abri, sous clef. Ne prenez pas cet air penaud. Je ne vous aurais jamais cru si soucieux de ma santé. Ce que vous avez fait là, c'est à la fois maladroit et gentil : une action qui ne vous ressemble pas... je veux dire qui ne ressemble pas à votre personnage quotidien.

Elle s'interrompit. Comme il paraissait effaré! On ne joue pas si bien l'étonnement.

— Où avez-vous mis mon gardénal?

— Votre gardénal?

— Ce n'est pas vous qui, cet après-midi, avez pris les tubes dans ce tiroir?

Il protesta qu'il n'était pas revenu ici dans la journée. Il avait dîné en veston.

Elle le regarda de bas en haut; puis après un silence :

— Où avais-je la tête?

Et elle rit.

— Je suis vraiment idiote, — reprit-elle. — Excusez-moi.

— Mais j'avais fait promettre à maman de passer cet après-midi... Elle a dû venir pendant que vous dormiez.

— Mais bien sûr! — (et de nouveau elle éclata de rire) — c'est votre chère mère! J'accusais un innocent.

Le rire insupportable redoubla.

— Voyez-vous cela! Je l'accusais d'être venu pendant mon sommeil, ce pauvre petit! et il n'est même pas rentré pour s'habiller. Il a pourtant changé de col quelque part : je ne reconnais pas le col mou de ce matin.

— Celui-là, je l'ai emprunté à Marcel.

— Il n'a pas dû le porter beaucoup, à moins qu'il aime à se sentir étranglé... Je suis en verve, ce soir, vous ne trouvez pas? Où allez-vous?

Il dit qu'il allait s'habiller : Marcel l'attendait au *Bœuf* avec Tota et le petit beau-frère.

Quand elle fut seule, Irène fit le noir. Il lui suffisait, songeait-elle, du moindre fétu pour se raccrocher. Quand serait-elle installée dans le désespoir sans reprise possible? « Il n'est pas revenu pour la visite de Romieu... il n'a pas même téléphoné... » Elle dit à mi-voix : « Si dans la mort, on pouvait savoir qu'on est mort... » et un peu plus tard : « C'est la vieille qui est venue fouiller dans mon tiroir, la vieille idiote, la seule qui veille sur moi, parce qu'elle ne veut pas avoir une belle-fille en enfer... Non, pauvre femme, tu m'aimes à ta façon, tu crois que j'ai une âme, tu crois que quelqu'un nous regarde souffrir, tu vis heureuse avec cette folie... »

Dans la chambre voisine, Hervé s'habillait : « *Niez toujours*, songeait-il, quelle absurdité! Il ne faut pas nier avant de connaître l'accusation. » Dire qu'il passait pour menteur! Personne qui fût moins capable que lui de dissimuler... « Si j'avais su entrer dans le jeu, Irène serait devenue indulgente, l'atmosphère entre nous, respirable... » Trop tôt pour partir. Il s'étendit sur son lit, la bouche amère; et il faisait des rêves de tendresse calme, de repos contre une épaule, — signe chez lui du rassasiement, de l'épuisement.

IX

Alain brusquement quitta la table, se fraya sans précaution un chemin à travers les danseurs plus pressés qu'un banc de

sardines, atteignit le bar et demanda son vestiaire. Aucune autre raison que le sang qui brûlait ses joues et faisait bourdonner ses oreilles. Accoutumé à vivre tête nue dans le brouillard, dans le vent et dans la pluie, il perdait le souffle, il craignait de mourir. Tota, voyant cette fuite, se détacha de William et rejoignit son frère. « Qu'était-ce donc qui le faisait fuir? » Simplement cela qu'il suffoquait.

— Comment pouvez-vous vivre plusieurs heures dans cette fournaise?

— C'est vrai que tu as des joues comme des coquelicots.

Et d'un geste maternel, elle appliqua ses deux mains sur la figure de son frère. De loin Marcel vit ce geste; il vida d'un trait son troisième whisky et fonça à son tour à travers le banc de sardines :

— Vous êtes fous?

— Pourquoi fous?

Tota dit à l'oreille de son frère de ne pas attacher d'importance aux propos de Marcel : après trois whisky, il ne se possédait plus. Il ne fallait surtout pas le contrarier.

— Nous partons aussi, — gronda Marcel.

Quand ils furent dehors, Alain refusa de monter dans l'auto. Il rentrerait à pied, il avait besoin de respirer, de tremper sa figure dans la nuit froide. Tota l'avertit que la clef serait sous le paillasson. Il regardait sa sœur : la fatigue, et ce rouge qu'au cours de la soirée elle avait dû se mettre au petit bonheur, la vieillissaient. Ses mains paraissaient sales à cause des ongles carminés, comme trempés dans du sang de bœuf; — pareils à ceux de toutes les femmes, d'ailleurs, qui toutes avaient la même maladie des ongles. Et Alain se rappela les mains brunes et égratignées que Tota lui tendait à travers les haies.

Il marchait seul et vite. Le brouillard, dans cette rue proche de la Concorde, avait une odeur que cet enfant de la campagne reconnaissait. Une des plus grandes villes du monde ne pouvait rien contre la fraîcheur éternelle ni contre le parfum sylvestre de la nuit, — pas plus qu'elle ne dérangeait l'ordre des étoiles. Il respirait bien, le ventre creusé, la poitrine dilatée. Quelqu'un courait derrière lui : « Monsieur! » C'était Hervé de Benauge que Marcel lui avait présenté au bar.

— Vous marchez terriblement vite. Je voulais vous dire que j'ai ma voiture... Si vous souhaitez que je vous ramène...

Alain le remercia ; il préférait aller à pieds. Hervé l'approuva : « Une telle tabagie ! » Malheureusement il avait sa bagnole. Mais si Alain le permettait, il ferait volontiers quelques pas avec lui... Sans doute le visage du garçon exprima-t-il une vive déconvenue, car Hervé reprit aussitôt que décidément il n'osait abandonner la voiture. Alain prit congé et détala. Immobile au bord du trottoir, Hervé le regardait s'éloigner. Encore un de ces minimes incidents qui lui emplissaient le cœur d'une amertume atroce : alors il se voyait seul, méprisé, rejeté, perdu. Et l'horreur qu'il avait de lui-même dépassait celle qu'il croyait inspirer.

Alain avait traversé les Champs-Élysées déserts, et il errait maintenant dans ces allées autour d'un kiosque à musique entouré d'une balustrade. Il sentit d'un coup sa fatigue. Malgré le vent mouillé qui agitait les branches dans le halo des réverbères, il s'assit sur un banc. Il s'efforçait de penser à Tota, au drame de ce ménage : « Elle a raison, se disait-il, moi seul suis responsable... » Mais son étrange indifférence lui faisait honte ; il n'arrivait pas à prendre au tragique les plaintes de sa sœur. Non, ce n'était pas de l'indifférence, mais plutôt une étonnante sécurité : « Je me suis trompé, se répétait-il, j'ai agi comme un superstitieux, comme si j'avais cru que ces événements étaient voulus... » Mais il sentait au fond de lui la même confiance, le même abandon : « Tout cela est horrible », se répétait-il, et il souriait en regardant deux étoiles dans une trouée de brume. « C'est à mourir de tristesse... », prononça-t-il à haute voix. Et à la même seconde, son cœur était ardent en lui d'il ne savait quelle joie. « C'est ma jeunesse, c'est la jeunesse peut-être... Qu'est-ce donc ? »

Un homme s'assit sur le banc, près d'Alain. Ce n'était pas un rôdeur, mais un « monsieur » entre deux âges, avec des lorgnons.

— Vous ne craignez pas d'avoir froid ?

Il s'adressait à Alain sans tourner la tête. Le jeune homme se leva et s'éloigna d'un pas rapide. Sous les arbres, la solitude n'était pas telle qu'il lui avait paru d'abord. Il voulut sortir

de cette dangereuse pénombre, mais soudain s'arrêta : oui, c'était bien une plainte qui s'élevait de derrière ces arbustes. Il voulut fuir, puis rougit de ce premier mouvement et contourna le bosquet. Sur une chaise de fer appuyée à un réverbère, une femme était assise, le buste droit, la tête rejetée, la gorge blanche comme offerte au couteau. Elle se croyait bien seule : son attitude, ce soupir exhalé à longs intervalles, c'était la créature aux abois, quand aucun regard étranger ne l'oblige à sauver la face, à tenir le coup, — la créature sans retouche, enfin, et telle que la douleur la façonne, la pétrit.

Le cou se dégageait d'une fourrure qu'Alain ne savait pas être du chinchilla mais qu'il devinait précieuse. « C'est une dame », se dit-il naïvement. Il hésita, fit quelques pas. Elle tourna vers lui un visage dont le feutre enfoncé ne laissait voir qu'une bouche sans lèvres marquée de deux rides aux commissures. Le nez trop court donnait à cette face blanche l'aspect d'une figure rongée. Il lui demanda si elle était souffrante.

— Non, laissez-moi. Je n'ai besoin de rien.

Il s'était rapproché, et elle le regardait avec étonnement, distraite un instant de son affreuse douleur.

— Avec cette figure... quelle misère! — soupira-t-elle. Vous n'avez pas plus de vingt ans?

— Dix-neuf ans, madame.

— Pauvre petit!

La curiosité, chez cette femme, recouvrit tout autre sentiment. C'était elle qui l'interrogeait, mais il ne comprenait pas ses questions : peut-être avait-elle bu?

— Puis-je vous rendre service, madame?

— Eh bien oui : allez me chercher un taxi.

Il lui demanda où était la station la plus proche, et comme elle lui indiquait Maxim's, il l'interrogea encore pour savoir où était Maxim's. Elle crut qu'il se moquait d'elle, mais l'ayant examiné, elle vit clair tout à coup :

— Vous n'habitez pas Paris?

Non, il y venait pour la première fois et lui-même cherchait une voiture, car il ne connaissait pas son chemin. Elle parut gênée et murmura : « Je m'excuse... » mais il ne comprit pas de quoi elle s'excusait.

— J'aurais dû me souvenir que les visages ne me trompent jamais, — dit-elle. — J'aurais dû vous juger sur le vôtre. Vous avez d'ailleurs l'accent du Midi... Girondin? Je l'aurais juré... Je le connais très bien! Je suis payée pour le connaître...

Elle se leva.

— Je vais essayer de faire quelques pas. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à la rue Royale?

Ils marchèrent en silence. Alain cherchait une parole et ne sut que lui demander de quoi elle souffrait. Elle répondit : « De quelqu'un » avec un peu d'emphase. Il tourna vers elle sa figure encore enfantine.

— Ce n'est pas une image, ajouta-t-elle. On souffre de quelqu'un, on a quelqu'un comme on a un cancer, une tumeur profonde. C'est le mal le plus physique. Vous ne l'avez pas encore éprouvé?

Il fit signe que non. Elle le regardait :

— Vous êtes un enfant.

Elle s'arrêta au bord du trottoir, là où finissent les arbres.

— Vous voyez ce banc? Nous nous y sommes assis en juillet dernier, un soir. C'est fini.

Sa bouche frémissait.

— Je ne sais pourquoi je me livre ainsi. Ce n'est pas dans ma nature... Vous m'avez fait du bien, — ajouta-t-elle, et après l'avoir dévisagé : — Puis-je vous donner ma carte?

Elle fouilla son sac et ne trouva pas ce qu'elle cherchait.

— Je vais vous dicter mon nom et mon adresse, à tout hasard : Thérèse Desqueyroux, 11 *bis*, quai d'Orléans. Vous l'oublierez?

— Oh! — dit-il, — c'est un nom de chez nous.

Alain, dans le taxi qui le ramenait, revoyait la figure de femme sans lèvres, au nez court, figure usée, rongée, polie comme un caillou : toujours leur folie, la même folie, toujours la poursuite épuisante, toujours ces êtres qui se pourchassent : « Et moi alors? pourquoi pas moi? » C'était affreux de n'être pas pareil aux autres. Pourquoi se sentait-il à part, différent, et comme « mis de côté »? Quel était ce destin? Qui donc exigeait qu'à vingt ans il assistât à cette mêlée, au

lieu de s'y précipiter tête basse? « C'est horrible... » se répétait-il sans conviction. Étrange sentiment de plénitude et de bonheur! Il appuyait ses deux mains sur ses yeux, se répétait : « Qu'ai-je donc? » remuait la tête comme un petit buffle qui sent l'aiguillon, regimbait sous ce joug inconnu. La Hume, son père, sa mère, Tota, Marcel, il remontait jusqu'à ces sources de son tourment, retrouvait enfin l'angoisse qu'il cherchait : ses yeux se mouillaient, la vie était trop atroce... Mais pourquoi cette vie horrible n'altérait-elle pas la paix vivante de son cœur, ni cette confiance de l'enfant qui tient une main dans l'ombre?

X

Alain se baissa pour prendre la clef sous le paillasson. Mais, avant qu'il ait eu le temps de se relever, la porte s'ouvrit et il aperçut Tota. Elle avait dû enlever son rouge et il la retrouvait telle qu'à l'époque où elle ne se fardait pas : les yeux cernés, le teint brouillé. Elle prévint toute question :

— Un télégramme de maman : rien de grave. Tiens, lis; elle dit elle-même : *Rien de grave*, mais elle te supplie de revenir. Sans doute s'agit-il d'une offre pour l'achat de la dernière récolte.

Ils étaient debout dans le vestibule qui sentait la cuisine froide. Alain n'avait pas pris le temps de quitter son pardessus, et tandis qu'il relisait le télégramme, Tota l'observait.

— Qu'est-ce donc? — demanda-t-il.

Un grognement rythmé s'élevait, diminuait, reprenait.

— C'est lui, naturellement, — dit-elle à mi-voix, d'un ton haineux. — C'est toujours ainsi, surtout quand il a bu. On dirait une bête.

Comme Alain lui demandait l'Indicateur, elle protesta vivement :

— Tu ne vas pas partir? Tu connais maman... Non, non : tu as promis de rester huit jours. Je vais lui écrire qu'elle nous envoie des explications. Du moment qu'elle dit : rien de grave, nous pouvons l'en croire.

Alain précéda sa sœur dans l'atelier où une bûche brûlait encore. Le manteau du soir était jeté sur le divan. Il cher-

cha l'Indicateur et elle comprit qu'elle n'obtiendrait rien.

— Je ne me coucherai pas, — dit-il.

Son cœur était loin de cette maison, de cette ville : « rien de grave », cela voulait dire peut-être que tout allait plus mal.

— Rappelle-toi le soir où nous sommes entrés dans la chambre de maman; elle répétait : « Ce n'est rien, ce n'est rien. » Elle avait pourtant des meurtrissures autour du cou... Je voudrais être parti, je voudrais être arrivé.

Tota lui rappela que le malade était maintenant désarmé, qu'un enfant le maîtriserait sans peine. Mais Alain croyait qu'il pouvait avoir des retours de force. Et puis il suffit d'un geste : une arme est dangereuse même entre les mains d'un grand malade.

Sa voix fléchit : il se tut avec le sentiment très net qu'il parlait contre sa pensée. Non, ce n'était point cette angoisse qui le poussait à partir. Il voulait s'en aller et se jetait sur le prétexte offert.

— Et moi, Alain?

— Toi?

— Que vais-je devenir?

Il sourit, haussa les épaules.

— Tu ne veux pas me croire, — s'écria-t-elle avec dépit, — lorsque je t'assure que c'est très sérieux, que je suis à bout.

Non, il ne pouvait pas croire que cela fût sérieux :

— Tu reconnais toi-même que ton mari n'est pas pire qu'un autre. Fais un effort : supporte-le. Tu n'as pas besoin de moi. Tu n'es pas très heureuse? Mais qui donc est très heureux?

— Je t'ai déjà dit que quelqu'un est dans ma vie. Je te l'ai nommé. Tu m'as vue, tout ce soir, danser avec lui.

Il fit un effort pour réveiller le souvenir d'un garçon basané, au bel œil trouble, le visage émacié et comme spiritualisé par la débauche, et qui revenait, entre chaque danse, vider son verre. Tota parlait de lui sans qu'Alain pût la suivre. L'aimait-elle vraiment? Mais que signifiait aimer pour Tota? Et soudain lui apparut avec une irrésistible évidence que rien de cela ne comptait à ses yeux, que son esprit ne pouvait s'attacher à ces pauvres jeux. Jeux d'ombres, débats de fantômes, il n'y pouvait pas croire, il n'y croyait pas. La voix

un peu rauque et fêlée de Tota ne l'émouvait pas plus que, sur les toits de La Hume, les chats furieux de juin. Il la regardait se moucher, s'essuyer les yeux. Il l'entendait dire :

— Oui, je sais, je connais sa lâcheté, ses vices, je sais qu'il est drogué... Mais que veux-tu! peut-être est-ce tout cela qui m'attire : le désir de le protéger, de le défendre contre lui-même, de le sauver.

Elle mentait sincèrement. Mais Alain souriait de ces prétextes aussi arbitraires que ceux dont elle se payait pour haïr Marcel. Au vrai, William, ce jeune garçon, n'inspirait pas plus de pitié à Tota que Marcel d'indignation. Elle n'était guère plus attendrie par la faiblesse de l'un que choquée par les amours intéressées de l'autre. Elle colorait à sa guise une attirance et une antipathie également nées de l'instinct le plus animal. Non, cela n'était rien! cela n'était rien! Il n'entendait que par bribes les paroles de Tota :

— William est-il capable d'aimer? Ses amis le nient. Mais moi je sais que je pourrais lui rendre le goût du bonheur. Le jour où il serait heureux, il ne chercherait plus à s'évader. Je dis cela pour me rassurer... Mais au fond peut-il y avoir la moindre chance de bonheur avec lui?

Quel était ce bonheur dont parlait Tota? Ils parlent de bonheur et ils ne savent pas ce que c'est. Et tout à coup, cette lucidité d'Alain se doubla d'un douloureux sentiment de solitude, — comme s'il eût été seul au monde à connaître le néant de ce qui agitait cette jeune femme, et en même temps qu'elle, à cette même minute, des millions d'êtres humains. Avant qu'Alain ait commencé de vivre, ce que les autres hommes appellent vie subissait à ses yeux un affadissement étrange, une immense dépréciation.

— Tu ne m'écoutes pas, — lui dit sa sœur. — Tu ne penses qu'à maman, qu'à La Hume...

Alors il lui énuméra de nouveau toutes les raisons qu'il avait de répondre à l'appel de sa mère. Mais à mesure qu'il parlait, il voyait plus clairement encore que, n'eût-il pas été rappelé, il se serait évadé du milieu de ces êtres, comme d'une pièce absurde où aucun rôle n'était à sa mesure.

Tota pleure un peu... Elle souffre. Leur souffrance, du moins, est une réalité... Mais quoi! Dans quelques mois, peut-être

dans quelques semaines, l'insignifiant garçon drogué sera redevenu pour Tota un insignifiant garçon drogué. Alain a honte de ne pas s'attendrir. Il s'étonne de n'éprouver aucune pitié. Est-ce qu'il ne chérit pas Tota? Ah! plus que tout au monde! Mais ce n'est pas là le vrai drame. Il sent confusément que le vrai drame se joue ailleurs...

— Écoute, ma chérie : je m'en vais; pour maman sans doute, mais aussi pour mieux penser à toi, pour réfléchir : je t'écrirai. Et si tu cries au secours, je reviendrai.

Ainsi la berçait-il avec de vagues promesses. Et à son tour, il obtint l'assurance qu'elle ne prendrait aucune décision grave sans qu'il fût averti.

— Ne pars pas sans m'avoir embrassée.

— Faudra-t-il te réveiller si tu dors?

Elle dit qu'elle ne dormirait pas, qu'elle ne pouvait plus dormir. Ils traversèrent la petite salle à manger.

— Il reste des bananes et des pommes, — dit Tota. — Tu te souviens, à La Hume, quand nous nous relevions dans la maison endormie pour « faire la dînette »?

Oui, il se souvenait : ils descendaient l'escalier à tâtons; leur venue dans la salle à manger glaciale dérangeait toujours un gros rat. Les enfants allumaient une bougie au candélabre. Frissonnants dans leurs longues chemises, ils cherchaient les biscuits, lappaient un reste de laitage...

Alain regarde la même petite fille que ces souvenirs délivrent de son chagrin et qui dit la bouche pleine :

— Il faut beaucoup manger de pommes sans les peler : il paraît que c'est plein de vitamines...

Il lui demanda ce qu'étaient les vitamines, elle ne sut que répondre et pouffa.

— Je ris, et je n'en ai pourtant pas envie.

Mais Alain se sentait rassuré par ce rire. Ils revinrent dans l'atelier. Le divan était préparé pour la nuit. Tota s'assura qu'il avait assez de couvertures. Il ne voulait pas se coucher : cela lui suffirait de s'étendre. Il l'embrassa et elle lui répéta ce qu'elle avait coutume de lui dire, autrefois, lorsqu'il l'avait fait pleurer :

— Pas sur le front, pas sur les joues, maissur mes pauvres yeux.

Elle lui sourit, hésita :

— Quoi que je fasse, Alain, tu ne m'abandonneras pas?

Il haussa les épaules : comment pourrait-il l'abandonner?

— D'ailleurs, — continua-t-il avec un accent d'autorité, et comme malgré lui, — tu n'accompliras pas cet acte auquel tu penses.

Quand il prononça ces derniers mots, elle avait déjà quitté la pièce. Alain regarda sur les murs peints à la colle, fixées par des punaises, des reproductions de journaux sportifs : mêlées de foot-ball, boxeurs. En guise de table, quelques planches sur deux tréteaux. Fausse simplicité, faux dépouillement. Il s'assit, se pencha pour enlever ses souliers : « Je ne suis pas bon, se disait-il, je deviens sec, indifférent... » et aussitôt sa gorge se contracta, son cœur battit avec violence, une rapide vague d'émotion le recouvrit. Peut-être ces gestes de Tota, ces attitudes, ces mots n'arrivaient-ils pas à l'émouvoir parce qu'ils ne correspondaient pas réellement à ce qu'ils prétendaient exprimer? « L'amour qui n'est pas l'amour, la vie qui n'est pas la vie... Pourquoi répéter cela? Qu'est-ce que cela signifie?... Je suis idiot », ajouta-t-il à mi-voix. Une cloche tintait. Il ne savait pas que c'était chez les Bénédictines. Il ne connaissait rien de ce sang qui commençait de sourdre dans Paris endormi. « Il faut fermer les yeux, se dit-il, je n'en peux plus... » Il n'imaginait pas que Paris, dont il avait vu l'écume, pût être une ville sainte, et que dans cette aube si triste sur les paroisses de banlieue, de frêles atlantes, hommes et femmes, se levaient et, de leurs bras tendus, soutenaient la ville et le monde.

Il se répéta : « Je n'en peux plus... » Comme pour nier cet état d'éveil dans lequel il se trouvait, esprit et chair. Aucun tumulte ne viendrait à bout de l'étrange silence dont il était comblé. N'était-ce pas l'alcool? Non, il avait à peine bu. D'ailleurs, cette joie ne lui était-elle familière? Elle s'en irait sans qu'il le voulût, et ne reviendrait pas à son appel. Mais tout à coup, à l'instant où il l'attendrait le moins, elle serait là. Étendu dans l'ombre, il voyait déjà un peu de jour terne entre les rideaux, sans que l'aube navrante pût rien contre son bonheur. C'était cela, c'était cette joie qui lui rendait fade tout ce dont les autres s'enivraient et mouraient. Il fallait

chercher de ce côté, se disait-il, avancer dans cette direction, remonter jusqu'à la source. Mais très vite il perdait pied, s'égarait. Comme il avait fait sous les marronniers des Champs-Élysées, il répéta à haute voix : « C'est ma jeunesse... » Et cette parole lui parut dérisoire. D'instinct, dans un geste de protestation, il pressa ses bras en croix sur sa poitrine, étreignit ce bonheur dont il ne connaissait pas le nom.

XI

Marcel, encore ensommeillé, sait que Tota a quitté le lit : il entend claquer une porte. Elle pousse une exclamation de colère; la femme de chambre répond par des mots confus. Marcel ne veut rien connaître de ce débat et ne demande qu'à demeurer le plus longtemps possible dans l'inconscience : il sent déjà que sa tête lui fait mal, qu'il a le cœur au bord des lèvres, que tout ce qu'il a bu et tout ce qu'il a fumé au long de cette nuit devra être payé par une longue journée de vomissements. Il l'éprouve de plus en plus à mesure qu'il émerge du sommeil, bien qu'il s'efforce de fermer les yeux, de rester immobile.

Tota est rentrée dans la chambre, elle tire les rideaux, gronde : « C'est trop fort! Partir sans m'embrasser! » Impossible pour Marcel de retarder davantage son retour à la vie. Entre les cils, il voit Tota maigre et jaune, dans sa robe de chambre usée, avec la dure petite figure bilieuse des lendemains de noce. Ses cheveux ont pris un faux pli sur l'oreiller. Marcel, dans un bâillement, demande :

— Qu'est-ce qui est trop fort?

— Il est parti, ce matin, sans m'embrasser. Je lui avais fait promettre qu'il ne s'en irait pas ainsi; je me serais bien arrangée pour lui faire manquer son train... Il s'en est peut-être douté. Mais non, il ne pensait qu'à La Hume, qu'à maman. Ah! il se moque bien de moi!

A mesure qu'elle parlait, la vie rentrait à flots dans Marcel, comme ce jour sale dans la chambre. Le malaise physique écartait, pour un instant, toute autre souffrance. Il savait quelle autre souffrance le guettait, mais il fallait d'abord décider s'il prendrait ou non de l'aspirine. L'aspirine risque

de faire vomir. C'est ce qui pourrait lui arriver de plus heureux. Ah! cette fade odeur du café au lait! Tota avait donc pu déjeuner! Elle était assise au bord du lit, penchée en avant. Il lui demanda si elle se sentait indisposée :

— Moi, ça ne va pas fort... »

— Mais je n'ai pas bu, moi, — répondit-elle d'un ton bougon. — Un peu de migraine seulement, à cause du manque de sommeil. Mais j'ai encore trop dormi, puisque je n'ai pas entendu Alain partir.

— Au fond, qu'est-ce que cela peut te faire qu'il soit parti? »

Il se redressa péniblement, chercha pour sa tête douloureuse un endroit frais de l'oreiller et observa Tota qui ne répondait rien. Qu'elle était laide, le matin, cette femme, sa femme, cette inconnue établie chez lui! Mais qu'elle avait l'air jeune! Une petite fille, vraiment. Et lui... il lui suffirait de se redresser un peu pour se faire horreur dans la glace de la cheminée. Il imagine la tête qu'il pouvait avoir, ce matin. Mais Tota ne le regarde pas; l'œil vague, elle ne voit personne que quelqu'un qui n'est plus là.

— Dis, Tota... Il serait parti de toute façon ces jours-ci. Qu'est-ce que cela peut te faire? Je reconnais qu'il manque un peu de formes.

Elle haussa les épaules; comme s'il s'agissait de cela! Comme s'il pouvait exister entre un frère et une sœur des questions de convenances!

Pourtant elle semblait moins souffrir, songeait Marcel, qu'éprouver du dépit. Ses yeux étaient rouges. Il lui demanda si elle avait pleuré. Elle s'irrita, criant qu'elle en avait assez de cette inquisition perpétuelle. Elle va pleurer... elle pleure.

Les larmes d'une femme avaient toujours bouleversé Marcel; mais quand c'était lui qui les faisait couler, il ne pouvait se défendre d'y trouver du plaisir. Voici maintenant l'horreur qu'il n'aurait jamais imaginée et dont, grâce à Tota, il possède enfin la connaissance : ces larmes répandues pour un autre, cette blessure inconnue dont nous n'avons pas notre part, cette douleur que nous n'avons pas suscitée et que nous ne pouvons guérir. Rien ne nous rend plus sensible l'éloignement presque infini de l'être aimé que ces désespoirs où nous ne sommes pour rien et dont nous nous savons exclus.

— Chérie, — dit-il, — c'est le départ d'Alain?

Elle fit signe que c'était cela, sans tourner la tête. Comme elle quittait la chambre, il lui cria :

— Où vas-tu?

Où craignait-il donc qu'elle pût aller? Elle allait simplement prendre son bain, s'habiller. Elle sortirait; mais Marcel ne s'inquiétait guère de ce qu'elle pouvait faire dans ce Paris où elle s'enfonçait chaque jour. Un autre souci l'obsédait : Pourquoi Alain était-il parti? Pourquoi cette fuite? Hier soir, au *Bœuf*, il avait l'air de souffrir. Il souffrait physiquement, ne pouvait supporter cet air confiné. C'est irrespirable pour un enfant de la campagne... Oui, il n'avait éprouvé qu'un malaise physique... A moins que... Mais non, sa mère l'avait rappelé; il partait pour répondre à l'appel de sa mère. Inutile de chercher une autre raison. Il n'y avait pas d'autre raison. Ne plus bouger, opposer à la migraine, à l'écœurement, l'immobilité : faire le mort.

C'était compter sans le téléphone. Il aurait pu ne pas répondre, mais il fallait coûte que coûte interrompre cette atroce sonnerie :

— Je ne te réveille pas? C'est moi, Hervé. La « gueule de bois »? Pas moi, je n'ai pas bu et surtout pas fumé... Écoute... Tu es là? Je voulais te demander... Je voudrais qu'il fût entendu que nous partirons ensemble, samedi, pour le week-end. Tu peux bien faire ce petit mensonge. Ce serait au cas où Irène te téléphonerait... Tu confirmeras ce que je lui ai dit à ce sujet...

— Ah! Cela non : ne me mêle pas à tes histoires.

Hervé répondit d'un ton irrité :

— Combien de fois t'ai-je rendu le même service? Que de mensonges tu m'as fait faire à cette pauvre Marie Chavès....

— Ce n'était pas la même chose : il ne s'agissait pas de ma femme, surtout il ne s'agissait pas d'Irène... (Hervé rageur, songe : « Qu'a-t-elle d'extraordinaire, Irène? Qu'a-t-elle de plus que les autres femmes? ») D'ailleurs, je me rappelle que j'ai promis d'aller la voir demain ou après-demain. Elle m'attend. Même si je remettais ma visite à plus tard, elle me téléphonerait, m'interrogerait. Ce n'est pas une femme à

laquelle on puisse mentir... Quelle bêtise de parler de tout cela au téléphone!

Il entendit la voix d'Hervé :

— Oui, tu as raison, c'est idiot. Mais je te parle de mon cabinet... Oui, aucun danger. Enfin, je m'arrangerai d'une autre manière. Il n'est d'ailleurs pas certain que je parte.

Le mouvement que Marcel venait de faire avait suffi à lui donner des nausées. Ce n'était pas vrai qu'il eût un rendez-vous avec Irène. Mais il résolut d'aller la voir. Il se confierait à elle. S'il existait une personne au monde pour le délivrer de sa chimère, c'était Irène. Elle possédait toutes les vertus que l'on prête aux hommes et qu'il n'avait jamais discernées dans aucun de ses amis. Discrète au point qu'elle semblait oublier les confidences qu'elle avait reçues. Le seul être qu'il connût dont l'attention s'accompagnât du visible désir de venir en aide. « Marie Chavès aussi, peut-être, mais elle m'aimait, et l'amour le plus généreux est encore terriblement intéressé. Elle déduisait de mes paroles une indication sur mes sentiments, sur la conduite qu'elle devait tenir. Irène cherche à secourir, à faire du bien; c'est comme une vocation. Elle souffre et on oublie de la plaindre. On raconte tout naturellement ses misères à cette malheureuse qui est la femme d'Hervé et qui va peut-être mourir. Lui parler de Marie. Si elle pouvait la revoir, continuer à s'occuper d'elle, lui prêter des livres... Des livres! Comme je me sens barbare, inculte auprès d'elle! Trouver du secours dans Nietzsche! Elle cherche vraiment le salut dans certaines œuvres et moi je sais que rien ne me console de ne pas posséder ce dont j'ai envie. »

Sa pensée s'égara, retrouva la piste habituelle. Il dit à mi-voix : « Non, surtout, pas cela! pas cela! Ça ne tient pas debout, ça ne repose sur rien. Comment Tota ne serait-elle pas désemparée et triste après ce départ? Mon angoisse n'a pas de fondement. Sur quoi repose-t-elle, en définitive? » Il appuya sa main sur ses paupières : « Oui, se dit-il, en causant avec Irène, il verrait plus clair. »

Que pensait Irène de Tota? Elle ne l'avait vue qu'une seule fois : une Tota intimidée, muette : « J'ai horreur de la maladie et des malades », avait dit la jeune femme, à

peine la porte refermée. En revanche, durant cette entrevue, Irène semblait comme glacée par l'adolescente pleine de vie. Les malades souffrent dans un monde clos, mais où toujours nous finissons par les rejoindre : il suffit de la moindre blessure. « Encore un peu de temps, songe Marcel, et Tota et Irène se comprendront. »

XII

Irène, jusqu'à ce matin, ne s'était jamais aperçue que l'appareil installé dans la chambre pût capter les propos de son mari, téléphonant à l'étage supérieur. Elle aurait dû, tout de suite, raccrocher le récepteur et ne pas écouter cette conversation entre Hervé et Marcel : c'était la première fois qu'elle commettait un tel acte. Hervé doutait si peu de sa discrétion qu'il laissait traîner toutes les lettres : il savait qu'elle n'y jetterait jamais les yeux.

Irène se leva, fit quelques pas, s'arrêta devant la glace, interrogea des yeux ce fantôme. Elle ne pouvait même pas dire qu'elle avait été surprise ni que sa curiosité avait été la plus forte, car depuis longtemps Hervé ne se donnait même plus la peine de prêter à ses mensonges quelque vraisemblance, et ce qu'elle venait d'entendre ne lui avait rien appris. C'était même plutôt touchant qu'il eût, cette fois-ci, recherché la complicité de Marcel, afin d'éviter à Irène un surcroît de chagrin. Mais puisqu'elle avait surpris cette conversation, il fallait qu'elle en fît l'aveu. Telle était cette femme qu'elle ne croyait pas que cela pût être sujet de discussion ou de doute : elle devait en faire l'aveu sans tarder. Elle hésitait pourtant. Non qu'à l'avance elle en éprouvât de la honte ou de la crainte : ils étaient tous deux habiles à manier l'allusion. (Il fallait bien que cela servît quelquefois, songeait-elle, d'avoir un mari bien élevé).

Pourtant, comme elle se préparait à le rejoindre, son cœur battait avec violence. A peine engagée dans l'escalier, elle s'arrêta pour reprendre souffle. Une idée longtemps couvée, caressée, prenait corps en elle. Avait-elle jamais cru qu'elle pût faire mieux que l'imaginer et que s'en divertir? Et pourtant elle sait que l'heure est venue de cette tentative. Elle en

connaît l'enjeu. Aussi peu qu'elle tienne à sa misérable vie, elle regarde sa main sur la rampe, respire l'odeur poussiéreuse du vestibule. Le tapis est usé au bord des marches. Elle demeure attentive à la rumeur de la rue, aux trompes des autos, au grincement d'un frein, à tout ce que l'oreille perçoit d'abord, à ce que les morts n'entendent plus.

« Allons! » dit-elle. Mais elle parut se raviser, et n'alla pas plus avant. Après un temps de réflexion, elle descendit l'escalier, pénétra dans le cabinet de toilette, et commença de se faire le visage devant la glace. Elle se fardait les joues et les lèvres avec plus de soin que d'habitude, — elle qui était connue pour son indifférence à la mode, pour son manque de goût. On la citait comme la femme du monde qui s'habillait le plus mal. Surtout ce chignon trop lourd sur sa nuque était ridicule et, à son entrée dans la famille Bénauge, où l'on aimait les surnoms, lui avait valu le sobriquet de « Muse austère ».

Quand elle eut fini de se farder, elle se contempla longuement, sans indulgence. La peau du front paraissait plus cireuse et plus blanches les oreilles (elle n'eût pas même imaginé qu'on pût mettre du rouge aux oreilles). Elle sourit, mais de la bouche seulement, et ses lèvres peintes rendirent plus terrible l'aspect de ses gencives et de ses dents déchaussées. « Et pour qui, tout cela! » Cette fois, elle eut un vrai rire, et soudain, prenant l'éponge, détruisit d'un coup tout son travail.

Elle avait moins peur, maintenant, de sa tête ravagée mais qu'embellissaient ce front et ce regard. Comme une femme qui a froid, elle serra sur son corps la robe de chambre et, de nouveau, gravit l'escalier, se recueillit, un instant, devant la porte, frappa.

Hervé écrivait une lettre quand elle apparut sur le seuil. Il la regarda avec étonnement, car elle ne venait dans cette pièce qu'en son absence, pour chercher des livres. Et ce fut sa première parole :

— Vous voulez un livre?

Elle secoua la tête et s'assit, les yeux fermés. Elle était si pâle qu'Hervé eut peur et se leva.

— Ce n'est rien. J'ai monté l'escalier trop vite.

Il attendait, cherchant à deviner ce qu'elle venait faire, et

elle n'osait lever les yeux sur cette jolie figure fripée dont l'air de méfiance et de crainte lui était trop connu.

— C'est pour le téléphone, — dit-elle enfin, — qu'il faudrait faire arranger.

Comme Hervé l'assurait qu'il venait d'obtenir une communication, elle reprit, du ton le plus neutre, qu'il n'était pourtant pas normal qu'au poste d'en bas, elle pût entendre les propos qu'il téléphonait dans cette pièce. Elle devina l'expression anxieuse et traquée d'Hervé, bien qu'elle n'ait pu se résoudre encore à le regarder en face.

— Avec vous, — risqua-t-il, d'un ton léger, — cela n'a pas d'inconvénient. Je vous connais, Irène; à peine aviez-vous discerné ma voix, que déjà vous raccrochiez le récepteur... Non?

Elle secouait la tête, et enfin :

— Je ne sais ce qui m'a retenue : j'ai écouté jusqu'à la fin. Et j'ai tenu d'abord à m'excuser d'une action si basse.

Sans doute imaginait-il la scène atroce qu'une autre femme lui aurait faite. Il dit à mi-voix : « Irène! » d'un ton qui marquait la vénération et la honte. Il fut sincère, l'espace de quelques secondes; puis, très vite, ne songea plus qu'à se servir de cette attitude. Il croyait qu'Irène le quitterait sans autres paroles et fut déçu de ce qu'elle demeurait immobile, à la même place. Elle n'allait tout de même pas pousser le mauvais goût jusqu'à exiger des explications?

Il l'examina à la dérobée : elle respirait vite, fiévreuse, avec un peu de sang aux pommettes. (Il songeait : « Terral dit que le cancer ne donne pas de fièvre. Romieu, lui, est certain qu'elle a une tumeur profonde. ») Même du temps qu'Irène était une jeune fille, et qu'il hésitait à l'épouser, il disait à ses amis qu'elle avait une tête de morte. Mais maintenant! L'ossature de la face semblait presque visible à travers la peau parcheminée. Un jour, peut-être prochain, il serait libre... Hervé, plein d'horreur pour lui-même, ferma les yeux, secoua imperceptiblement la tête, prit la main d'Irène :

— Ma chérie...

Il n'osait serrer cette main, ce petit paquet d'ossements tièdes. Elle ne la retira pas. Elle dit :

— Je voudrais...

Il ne lui connaissait pas ce ton humble, presque suppliant.

— Ce samedi, Hervé, ce dimanche... Je voudrais... rappelle-toi que je ne te demande jamais rien (qu'il y avait longtemps qu'elle ne l'avait tutoyé!) c'est peut-être la première fois, — la dernière fois : je voudrais que tu me les donnes; pour que je puisse oublier ce que j'ai entendu. Si je suis assez forte, nous irons au concert. Non, je vois que cela t'ennuie. Mais, par exemple, tu pourrais me faire la lecture : tu aimes beaucoup lire à haute voix.

Il fut pris de panique à l'idée de cette chose attendue, si désirée qu'il comptait les jours, les heures, et dont elle prétendait le frustrer. Il répondit très vite :

— Mais ce soir même, Irène, demain, tous les jours, nous allons reprendre un livre que tu aimes, un très long roman pour que la lecture nous occupe des semaines : *Guerre et Paix*, veux-tu? Ou *Le Moulin sur la Floss*?

— Pas ce soir, — dit-elle d'un ton mal assuré. — Nous commencerons samedi soir... Non?

Il n'osa soutenir son regard brillant de fièvre et balbutia qu'il l'aurait bien voulu, mais qu'il avait une partie arrangée avec des amis, que c'était trop tard pour les avertir, enfin que cela ne dépendait pas de lui. Il le voudrait qu'il ne le pourrait pas. Elle ne devait pas lui demander l'impossible.

— Je t'en supplie, Hervé.

Ce ton grave et pressant étonnait Hervé. D'habitude, quand elle se laissait entraîner à des démarches de ce genre (mais elle n'en avait jamais tenté d'aussi absurde), Irène avait vite fait de se reprendre, et, de quelques propos moqueurs, elle couvrait sa retraite. Mais aujourd'hui, elle insistait.

— Il le faut.

Hervé eut peur. Il savait, lui, que personne au monde ne pourrait le détourner de ce plaisir et qu'il était résolu d'avance à tout sacrifier pour cet assouvissement. Mais il vit Irène et il eut la sensation confuse que c'était cela en effet : qu'il lui faudrait passer sur ce corps à demi détruit. Ardemment, il défendit sa passion menacée : tous les soirs de cette semaine, si elle voulait, tous ceux de la semaine suivante, sauf samedi et dimanche, sauf ces deux jours.

— Tant pis, n'en parlons plus.

Elle se leva. Si maigre, si grande; et cette fois, elle regardait Hervé longuement. Il lui avait fallu ce signe pour prendre enfin le parti que depuis des mois elle méditait. Elle avait obéi, songeait-elle, à un vieil instinct religieux : elle avait tenté le sort, consulté l'oracle, interrogé ce misérable sphinx, cet homme frêle et affreux. Et maintenant...

Elle leva les yeux, et fut frappée par le rose délicat de trois cheminées sur le bleu embrumé, — des cheminées comme des mamelles de jeune bête, — et tout ce que, dans une ville, un matin d'hiver, l'oreille humaine peut recueillir de bruits, elle l'écouta.

— Pardon... — dit-elle.

Déjà elle avait refermé la porte. Hervé la rouvrit :

— Irène! — appela-t-il. — Écoute.

Elle sut alors qu'il avait compris. Il lui dit :

— Je m'arrangerai, je ferai le nécessaire. Ne t'inquiète pas.

Il ne voyait pas son visage dans le couloir sombre, seulement ce long corps maigre contre le mur. Elle demanda d'une voix essoufflée :

— Tu resteras?

— Oui.

— Samedi soir? Dimanche?

Il répéta : oui, fermement. Il entendait Irène respirer avec effort et la regardait s'éloigner, la main appuyée au mur, comme une aveugle.

FRANÇOIS MAURIAC

(*A suivre.*)

LA CHINE CONTRE LES PUISSANCES

LE DANGER DE L'ABANDON DE NOS DROITS D'EXTERRITORIALITÉ

Le parti dit « nationaliste » chinois a tenté, ces dernières années, une expérience politique extraordinaire, stupéfiante : il a voulu passer brusquement de l'âge *patriarcal* à l'âge *démocratique*, faisant donc fi de toutes les lois de l'évolution. Quels ont été les résultats de cette expérience? Ils sont exposés dans cette étude.

L'an dernier, les États-Unis ayant reconnu une faction du Kouo Ming Tang, établie à Nankin, toute une presse dont les dupes ne se comptent plus en Europe proclama bruyamment l'apparition d'une ère nouvelle en Chine. A l'anarchie allait succéder la stabilité dans l'unité et enfin le bonheur pour le « pé sinn », ce pauvre peuple chinois si piétiné, si spolié depuis l'établissement de la République, c'est-à-dire depuis le triomphe du parti Kouo Ming Tang sur la dynastie mandchoue.

Les États-Unis, les premiers, ont donc pris au sérieux la faction de Nankin et traité avec elle. Naturellement, toutes les autres puissances ont suivi. Elles ont même montré une troublante émulation à faire des accords qui prouvent combien efficace est la propagande de Nankin, cette remarquable propagande organisée, d'ailleurs, il y a trois ans par un maître, le Bolchevik, en l'espèce, Borodine. Mais il y a aussi, de notre côté, cette vague de faux libéralisme,

de sentimentalisme larmoyant qui nous pousse aux plus dangereuses concessions sous le prétexte trompeur de réaliser la paix universelle.

On a toutefois lieu de s'étonner, en ce qui concerne la Chine, que les gouvernements soient si mal renseignés et prennent les apparences pour les réalités. Même le Japon, si averti cependant, a subi l'entraînement général. Pendant des mois, il avait donné le bon exemple de la prudence et de la fermeté. Et puis, il vient de tout sacrifier à la doctrine du faux prophète Sun Yat Sen. Aura-t-il lieu de s'en repentir? Sans aucun doute.

Stupéfait de tant de candeur et d'incompréhension de la part des puissances, et stimulé aussi par cette conviction que rien n'est plus facile que de duper l'Européen, fût-il ministre, le gouvernement de Nankin a considéré que, désormais, il pouvait tout oser, même déclarer *réalisée* l'unification du pays sous une forte autorité; et, *par suite*, réclamer l'abandon immédiat de tous nos droits, de toutes nos garanties. Des notes péremptoires à ce sujet viennent d'être envoyées à toutes les puissances. Mais comment nous imposer la juridiction chinoise alors que le magistrat n'est qu'un outil qu'on brise sitôt qu'il montre une velléité d'indépendance? Car, ce magistrat, facile à effrayer, comme tout Chinois, libelle ses jugements en conformité d'ordres reçus. C'est pourquoi de dangereux criminels, pris sur le fait, et d'audacieux ravisseurs échappent généralement à la justice.

J'ai dit « ravisseurs », mais quelle est leur œuvre à Shanghaï, sur nos concessions où vivent et se réfugient tant de riches Chinois? Leur occupation favorite est d'enlever des banquiers, des industriels et commerçants ou, à défaut de ceux-ci, leurs enfants, les fils (non les filles qui ne comptent pas). Et sous menace de mort, d'extermination de toute la famille, les victimes doivent payer des rançons de 100, 200 et même 400 000 dollars, suivant leur état de fortune. La police française et celle de la concession internationale ont voulu mettre fin à pareille situation, mais le Chinois manque de courage moral à un tel point qu'il n'ose prévenir la police de son enlèvement imminent, tellement les menaces des ravisseurs le terrorisent.

Inutile d'ajouter qu'on se demande pourquoi les ravisseurs trouvent si facilement grâce devant le magistrat chinois et à qui vont les énormes sommes constituées par les rançons. Les suspicions vont loin, non sans raison.

Un enseignement se dégage de cette triste expérience de juridiction : c'est que l'état social de la Chine, son stade d'évolution si en retard sur le nôtre, ne permet, de longtemps, aux gouvernements d'Europe et d'Amérique d'abandonner nos seules garanties : les *droits d'exterritorialité, la juridiction consulaire.*

Or, sait-on ce que Nankin écrit aux puissances à la date du 16 mai 1929? « J'ai l'honneur de vous proposer un arrangement définitif de telle sorte que la juridiction *chinoise* soit intégralement maintenue à Shanghaï avec, comme conséquence, l'accroissement de la bonne volonté internationale. » C'est signé de C. T. Wang, ministre des Affaires étrangères, Comment juger pareille note? Est-ce impertinence ou bien inconscience? Il y a des deux. Ce ministre ajoute même : « L'assimilation des concepts légaux d'origine européenne par les juristes chinois est un *fait accompli*; et l'incorporation de ces principes dans notre législation se fait très rapidement. Avant janvier prochain, certains codes importants, par exemple le Code civil et le Code commercial, seront prêts pour application. »

Oui, on imprime à grande vitesse des traductions de nos codes, des codes élaborés pour des peuples si éloignés du Chinois, à la fois par la race et le degré d'évolution, des peuples pratiquant depuis longtemps le régime démocratique, alors que la Chine en est encore au moyen âge comme esprit et comme tendances. Cette adoption hâtive, inopportune, de nos codes n'est d'ailleurs qu'une manœuvre politique, ainsi qu'on l'a deviné. Elle ne peut naturellement rien changer à la mentalité du gouvernement et du magistrat chinois : le cerveau, l'âme ne sauraient se transformer par la seule volonté. Rien d'aussi tenace que les traditions parce qu'elles sont des imprégnations millénaires.

Donc, l'adoption totale de nos codes par la Jeune-Chine est un dangereux *anachronisme* dont l'Européen fera les frais, s'il vient à renoncer à ses garanties de l'ordre judiciaire;

car la justice reste toujours brutale et sommaire en Chine. La torture même s'y pratique toujours. Il y a quelques années, le « ling che » ou supplice des dix mille morceaux, c'est-à-dire l'écorchage lent, à vif, était toujours en honneur. Et l'esprit du législateur qui élabora, fit accepter de la classe lettrée pareille sanction, saurait-il donc se modifier du jour au lendemain?

Admettons cependant le Code criminel européen comme définitivement adopté et mis en application par des magistrats chinois formés dans les écoles de droit d'Europe et d'Amérique. Qu'en peut-il résulter? Un trouble profond dans l'esprit de ces magistrats, une confusion fatale, avant tout, par incompréhension, par divergence irréductible de deux mentalités : l'européenne qui élabora le code et la chinoise qui cherche à l'appliquer. Aucun doute qu'on ne rende des sentences en fonction de son moi psychique, de son évolution biologique et, par suite, sociale. Or, un état mental plus moyenâgeux que moderne ne saurait se transformer du jour au lendemain brusquement, au commandement : il faut donc envisager une période de transition, *une longue période.*

Aussi, tous ceux qui ont vécu en Chine et la connaissent ne sauraient, à aucun prix, se résigner à être livrés au bon vouloir du juge chinois; le risque est trop grand : c'est celui d'aller pourrir dans des geôles, des géhennes que seul Dante pourrait décrire. C'est que le magistrat chinois, déjà loin de notre sensibilité, se montre, par tradition et caractère, trop ccessible à toutes sortes de tentations et d'intimidations. Il est en particulier le servant de la faction au pouvoir, Or, la *xénophobie violente* de la Jeune-Chine est bien connue : elle s'est si souvent affirmée. Aujourd'hui, Nankin y met une sourdine, mais c'est qu'on a tant besoin de nous pour tant de raisons dont la première est de nous amener à soutenir, même avec notre argent, la dictature actuelle de Tchang Kai Chek et de son petit clan; ce à quoi les États-Unis surtout se consacrent ardemment, espérant plus que jamais « steal a march » sur l'Europe et ainsi avancer leurs affaires. Mais je crains qu'ils ne se trompent et ne subissent quelques dommages, ces prochaines années.

De tout ce qui précède, on ne saurait s'étonner que les Européens et les Américains de Chine réclament énergiquement le retour aux tribunaux mixtes. C'est qu'ils restent longtemps encore nécessaires, ces tribunaux, sous peine de graves surprises, de complications qui troubleraient, chaque jour, les bonnes relations de la Chine avec les puissances.

Il importe en effet d'avoir toujours à l'esprit que ce grand pays, *sans unité politique* depuis de longs siècles, s'affirme toujours très loin de nous, très loin des concepts qui nous régissent. La masse chinoise — qu'il ne faut pas confondre avec quelques milliers de jeunes gens éduqués à l'extérieur — est restée primitive par beaucoup de côtés et difficile à gouverner : c'est pourquoi les sanctions judiciaires à elle appliquées dont il vient d'être question, sont brutales, cruelles et immédiates. Et l'avocat n'existe pas en dehors des concessions étrangères. Qu'on le sache, bien : une sentence en Chine n'est pas l'*émanation d'une loi* mais bien de la volonté et même du caprice d'un homme armé de tous les pouvoirs : le mandarin et surtout le politicien d'aujourd'hui.

Si primitive encore est cette masse chinoise qu'en 1927 des meneurs la lançaient contre des hôpitaux, des orphelinats européens et américains en accusant les médecins, les sœurs, d'arracher les yeux des petits Chinois pour en faire les objectifs de leurs appareils photographiques.

C'est la même accusation qui provoqua le massacre de nombreux Français à Tientsin en 1870.

Tout se tient d'ailleurs dans l'évolution d'un peuple : quelle est par exemple la place de la femme dans la société chinoise? Elle n'a point de statut légal, c'est un article négociable : elle s'achète dans toutes les classes, riches ou pauvres, et le mari peut la revendre sans avoir de compte à rendre à personne.

Je m'arrête dans mes citations, mais aucun doute qu'il y ait là un état mental et social qui se rapproche beaucoup plus des premiers âges que du temps présent, état social dont il faut tenir grand compte avant de qualifier la Chine de grande démocratie, et de la considérer comme apte à assimiler brusquement l'esprit des codes européens.

J'ajouterai même que le moment est des plus mal choisi,

pour cette tentative de transformation judiciaire, même en ce qui concerne le Chinois. Le pays est toujours à l'état d'anarchie, gouverné par une faction, sans base d'appui dans les classes élevées ou paysannes, qui restent autant que jamais *sans voix comme sans droit.* Leur servage ancien ne s'est pas amélioré, sous le régime Kouo Ming Tang pompeusement déclaré « républicain » par le clan de Sun Yat Sen.

On ne saurait donc prendre Nankin au sérieux quand il nous parle de ses réalisations démocratiques : le régime de Nankin n'est qu'une *dictature militaire* et ne diffère en rien de celui des factions du Sud, de l'Ouest ou du Nord. C'est toujours la vieille Chine divisée contre elle-même, avec son provincialisme si marqué, si caractéristique. Et ce n'est pas le gouvernement de Nankin, si dur au peuple, qui pourra y changer grand'chose : l'annonce par lui, à grand fracas, de l'*unification* de la Chine n'est qu'un vulgaire canard pour la consommation des gogos d'Europe et d'Amérique,

Mais j'en reviens à la question de juridiction chinoise pour l'Européen.

En Chine, le problème est des plus complexes. Avant tout, il est un fait politique de la plus haute importance qu'on ignore généralement; c'est que la Chine, à aucun moment de son histoire, n'a constitué une *nation*, au vrai sens du mot, c'est-à-dire une unité sociale, et encore moins une unité ethnique.

Cet immense territoire, géographiquement si diversifié et peuplé de races différentes fatalement antagonistes, n'a eu un semblant d'unité que pendant les courtes périodes où une main de fer pesait sur l'ensemble des provinces. Mais cette main de fer, dans son absolutisme, se gardait bien de toucher à l'autonomie administrative de ces provinces.

En fait, il n'y a jamais eu de centralisation véritable, de lien commun entre les provinces. Il en est toujours de même. Autant le peuple japonais est *homogène*, forme une seule âme en un seul corps politique, autant le peuple chinois se décompose en éléments hétérogènes, tels par exemple ceux du Nord et du Sud que les siècles et les siècles n'ont jamais pu souder, malgré certaines apparences. Aussi, quand la Jeune-Chine vient nous dire que son pays forme un vrai corps de

nation devant jouir de sa pleine souveraineté et par suite du droit de nous imposer sa juridiction, nous ne pouvons que nous refuser à admettre pareille prétention. Au Japon, dont le gouvernement était si fortement organisé, une période de *probation* de trente années fut imposée par les puissances.

Mais passons sur cette question et cherchons dans la situation actuelle de la Chine, et les actes ou déclarations récents du gouvernement de Nankin, quelques raisons d'optimisme.

1° *Tractations avec les puissances.* — Le petit clan qui exploite l' « ombre » de Sun Yat Sen, sa dépouille mortelle, et s'en déclare l'héritier unique, a réussi, comme on le sait, à impressionner les puissances stimulées par les États-Unis. Des traités de commerce ont été signés, ces derniers mois. A une condition, toutefois, rigoureusement stipulée dans les textes par tous les négociateurs; c'est que serait abolie la taxe qualifiée « likin », une taxe à répétition prélevée à l'intérieur de la Chine, en dehors des taxes d'entrée régulières, dites douanières. On jugera des obstacles que le « likin » dresse contre le commerce étranger quand on saura qu'il en existe une station dans chaque ville et le long de toutes les routes, terrestres ou fluviales. Le gouvernement de Nankin, dont l'autorité est plus nominale que réelle, sur le dixième du territoire, s'est empressé d'accepter la condition *sine qua non* des puissances, c'est-à-dire l'annulation du likin dans toute la Chine. Or, que savait-il de son pouvoir de remplir pareil engagement? Que ce pouvoir était nul, qu'il s'attaquait à une vieille redevance qui avait eu raison du Mandchou lui-même, pourtant si puissant encore il y a vingt ans, et généralement obéi.

La faction de Nankin a donc délibérément dupé les puissances : quand elle a signé, elle était fixée sur la valeur de ses engagements, c'est-à-dire sur leur nullité. Est-elle coupable? Sans doute; moins toutefois, à mon avis, que les gouvernants étrangers qui se sont laissé mystifier. S'ils ignorent ce monde chinois, — et ce n'est point douteux, — pourquoi ne s'adressent-ils pas aux vraies compétences? Leurs informateurs habituels n'ont qu'une connaissance insuffisante de l'âme chinoise et prennent les apparences pour les réalités. Ils croient à l'unification, à la transforma-

tion rapide de la Chine, transformation des hommes et des choses : les politiciens au pouvoir (des démocrates!) vont se muer sans plus tarder en honnêtes, intègres dirigeants; plus de factions, de querelles intestines. Les batailles même ne seront plus gagnées comme maintenant par le général qui possède plus de dollars que de génie militaire et les membres du grand Congrès national cesseront d'appartenir au plus offrant. La confiance mutuelle va régner en Chine, pour la première fois depuis des siècles, sous le signe du Kouo Ming Tang et le pauvre peuple tant meurtri va connaître l'âge d'or!

Et voilà la croyance, sinon l'espoir de nos gouvernants; nous verrons quelle est la réalité nue.

Mais il convient d'en revenir au « likin » : qu'est-il advenu de sa perception depuis la signature des traités? A ce sujet, une déclaration de la chambre de commerce anglaise de Shanghaï du 17 mai dernier est des plus significatives : elle nous fixe tout de suite sur la bonne foi du gouvernement de Nankin. Ainsi s'exprime le journal de la Chambre de Commerce :

> Ayant fait circuler un questionnaire dans toutes les provinces, nous avons obtenu une liste — qui ne prétend pas être complète — des taxes innombrables en vigueur, dont certaines imaginées depuis le traité. Ces taxes sont une *malédiction sur le commerce* et constituent la plus sévère condamnation qui puisse atteindre le gouvernement nationaliste. L'énumération de ces taxes nous apprend que, loin d'abolir celles figurant dans le traité, de nouvelles sont venues s'ajouter et cette imposition va croissant.

Et dire que M. Chamberlain, dans un discours récent, se vantait d'avoir, par ce traité, remporté une grande victoire diplomatique en Chine. Il avait été « si patient, si conciliant ».

2° *Déclarations du gouvernement de Nankin au sujet du licenciement des troupes mercenaires.* — On n'ignore pas que ces mercenaires, qualifiés souvent « soldats nationaux », sont, avec les brigands, le fléau de la Chine. Ces deux engeances sont d'ailleurs difficiles à distinguer l'une de l'autre et se confondent fréquemment dans les mêmes rangs. On estime le nombre des mercenaires à un chiffre qui n'est guère inférieur à deux millions et celui des brigands à trois au moins. Et

tout ce beau monde vit sur le pays, même les soldats, puisque l'officier, le chef chinois ne leur verse généralement aucune solde, ou si maigre. On imagine le désordre, la ruine qu'engendrent ces Grandes Compagnies. Aussi les puissances auraient-elles dû continuer de faire la sourde oreille, lorsque ce gouvernement leur a demandé de le reconnaître comme l'autorité souveraine de la Chine imposant partout sa loi : le bon sens, la plus élémentaire prudence commandaient d'agir ainsi. Mais qu'est-il advenu? Le gouvernement de Nankin, ces derniers mois, a été *reconnu de facto!*

Il est vrai que les toukiuns s'étaient réunis à Nankin et avaient juré, avec Tchang Kai Chek, de réduire, au moins de la moitié, leurs effectifs, dans un court délai.

Alors, direz-vous, si les puissances ont pris la grave décision de reconnaître Nankin, c'est que le licenciement des troupes s'effectuait et que les brigands étaient réduits à quia. N'en croyez rien : pas une compagnie, pas un peloton de mercenaires n'a été licencié, sauf sur le papier; pas une bande importante de brigands n'a été supprimée. C'est une tâche impossible, d'ailleurs, et pour longtemps, dans la situation actuelle de la Chine.

Bref, quand la faction de Nankin, avec les divers toukiuns, s'engageait par devers les puissances à licencier les mercenaires, elle *savait* pertinemment son impuissance : elle se moquait donc de nos gouvernants.

Mais tout Européen averti aurait pu mettre ceux-ci en garde contre cette faction et ses impertinentes promesses. Le seul examen de quelques faits de la situation, si éloquents par eux-mêmes, permettait d'éclairer, de fixer les idées et d'arriver ainsi à une décision conforme à nos intérêts et à ceux de la vraie Chine. Non : les puissances ont fait le plongeon sans même ouvrir les yeux pour se rendre compte jusqu'à quelle profondeur elles se risquaient, s'enlisaient.

Étonnez-vous qu'un Anglais de haute compétence commentant un livre que j'ai publié, l'an dernier, sur la Chine, stigmatise certains gouvernants. « Il espère, dit-il, que ce livre les « sortira de leur criminelle indifférence ». Ici, deux ministres des Affaires étrangères sont particulièrement visés.

Tout Européen averti sait encore que la jalousie, la méfiance

mutuelle, sont telles entre les diverses factions du Kouo Ming Tang et leurs chefs respectifs, il connaît si bien leurs haines, leurs déchirements issus de leur amour morbide du pouvoir et de ses bénéfices, qu'il lui était facile de prédire à coup sûr, dès la première heure, tout ce qui s'est passé. Feng Yu Hsiang, par exemple, ne pouvait sous aucune forme prendre confiance dans Tchang Kai Chek et ses fameux plans. Licencier une partie de ses troupes, c'était se livrer à Tchang.

Lord Cecil, évêque protestant, s'en étant allé un jour en Chine, s'étonnait plus tard de certaines confidences à lui faites par des Chinois de toutes les classes sociales et dont le sérieux n'était pas contestable. Ce qui l'avait frappé, le plus frappé, c'était l'affirmation constante des chrétiens comme des païens du Céleste Empire que « deux Chinois ne pouvaient se fier l'un à l'autre, surtout s'il y avait le moindre intérêt en jeu ». L'apôtre qu'était le Révérend lord Cecil en fut si péniblement affecté qu'il écourta son séjour dans cet « étrange pays ».

3° *Déclaration de Nankin au sujet de la rénovation économique de la Chine.* — Cette déclaration et le programme qui l'objective peuvent ainsi se résumer : transformation totale de la vie économique actuelle de la Chine et enrichissement général de la population par la grâce, non du Kouo Ming Tang tout entier, mais du clan héritier légal et politique de Sun Yat Sen, clan visiblement favorisé des dieux et... de l'Amérique. On cesse naturellement de menacer les farouches impérialistes, les « oppresseurs » que nous sommes, espérant ainsi que la manne étrangère, sous la forme de beaux emprunts, viendra permettre la réalisation d'un merveilleux programme économique, corollaire prévu d'une rénovation politique non moins étonnante.

Programme économique : qu'on juge de son amplitude.

1° Construction immédiate (c'est-à-dire quand Européens et Américains auront apporté leur argent à Nankin) de 32 000 kilomètres de voies ferrées (pas un hectomètre de moins). Il est vrai que Sun Yat Sen voyait encore plus loin : il mobilisait tous les capitaux de la calotte terrestre, il entre-

prenait la construction d'un réseau de 160 000 kilomètres! Un grand tronçon devait relier la Chine à l'Europe. Dans ce plan, Sun Yat Sen se jouait des difficultés : il franchissait d'est en ouest déserts et hautes chaînes, Thibet et Pamir : tel le pneu Michelin, ce chemin de fer buvait tous les obstacles. Un jour vint toutefois où, sagement conseillé, Sun Yat Sen étudia l'orographie de l'Asie. Il cessa de braver les cimes et rechercha les plaines et plateaux.

C'est aussi Sun Yat Sen l'inventeur de ce credo nationaliste qui veut qu'en vendant à la Chine, nous étrangers, nous drainons son argent. D'un autre côté, nous la ruinons une fois de plus en lui achetant des matières premières. Comment? direz-vous. Ah! ce n'est point simple; ce n'est pas nous qui aurions fait cette découverte.

Voici : « Avec quoi l'Américain, l'Européen paient-ils nos produits? a proclamé Sun Yat Sen dans son livre testamentaire. Avec du papier. Une banque quelconque étrangère émet des millions de billets qu'elle estampille comme valant 10, 20 ou 100 dollars. La dépense est insignifiante : seulement le coût du papier et de l'impression. Et c'est à ce prix ridicule que l'étranger dispose de millions et de millions de dollars et achète pour autant de produits. N'est-ce pas pour nous une perte effrayante? »

Voilà l'idée que Sun s'est fait du billet de banque. Que peut bien penser de l'Européen et de l'Américain le bon Chinois moyen qui médite le fameux livre testamentaire? Que nous sommes de dangereux filous.

2° Construction d'énormes ponts sur le Yang Tze et d'un immense réseau de routes automobilisables.

Sun Yat Sen avait établi le chiffre de ce réseau à 1 600 000 kilomètres : rien de moins. Ce chiffre court toujours... après l'argent et les techniciens étrangers peu encouragés, on le devine, par l'état de guerre civile.

3° Construction de ports, de canaux, de barrages pour force motrice; modernisation des villes, etc.

4° Développement par tous les moyens de l'industrie et du commerce.

5° Transformation de l'agriculture; travaux d'irrigation. Sélection des graines et des animaux.

6° Colonisation de la Mongolie (aujourd'hui entre les mains du Bolchevik), du Turkestan oriental et du Thibet, même du Thibet : de ce chaos de monts que je connais bien pour y avoir pénétré, mais dont les politiciens de Nankin n'ont aucune idée. Ils connaissent mieux d'ailleurs l'Europe ou l'Amérique que leur pays. Sur ce plan de colonisation, *vrai trompe-l'œil*, duperie pour la consommation étrangère, il leur serait indifférent d'y faire figurer la planète Saturne, s'ils l'osaient. Quant aux autres projets (chemins de fer, ports, travaux d'irrigation pour rénovation agricole), ils sont dans les limbes et y resteront longtemps. On peut même ajouter que de tout ce mirifique programme rien n'a été commencé, même sur le papier, sauf par quelques « experts » américains qui s'en iront aussi vite qu'ils sont venus, parce que leurs employeurs seraient embarrassés de définir exactement ce qu'ils veulent et n'en ont cure d'ailleurs.

Mais que de discours, depuis des mois, se sont déroulés, que de réunions de ces comités et sections (tang pou) qui pullulent aujourd'hui dans certaines provinces plus ou moins soumises au Kouo Ming Tang. Des flots d'éloquence, des promesses à vous donner le vertige, sans compter les merveilleux projets irréalisables à la « Sun Yat Sen » : mais c'est tout. Il faut connaître le Chinois pour savoir quelle capacité de verbiage, de cabotinage il recèle en lui : le plus hâbleur des politiciens d'Europe ne saurait arriver à sa cheville. Il reste encore pour longtemps un grand enfant qui peut jacasser, sans arrêt, des jours durant, et vous débiter tous les contes de fées... politiques imaginables, s'il est de Nankin. Il exulte de jouer un rôle, de parader sur un tréteau, ne serait-ce que pour y battre de la grosse caisse. Oui, c'est un cabotin-né, aussi un politicien-né.

C'est pourquoi, depuis qu'il a cru découvrir que sous un certain régime étranger, qualifié démocratique, le verbe mène à tout : aux richesses, aux honneurs, il s'est mis à secouer furieusement la vieille Chine, à la dépouiller de tout ce qui avait fait sa force dans le passé, pour mettre à la place le régime actuel dit « républicain », si amorphe encore, si mal adapté à l'âme asiatique, mais si profitable pour le jeune politicien. Ce bavardage politique dure depuis vingt-cinq ans et

a été inauguré par Sun Yat Sen. Celui-ci a copié et recopié tous les programmes d'action ou de propagande des démocraties d'Europe et d'Amérique; il s'est même largement inspiré de la doctrine de Moscou. Il n'a pas toujours compris ce qu'il lisait; et de toute cette littérature, il a sorti une mixture sans nom, souverainement indigeste pour le bon Céleste ainsi que pour nous; un vrai casse-tête chinois.

Vingt années durant, on a fait le « talkie » (bavardage); Sun Yat Sen et son petit clan d'étudiants élevés à l'étranger ont bavardé, bavardé. Pas un homme dans ce parti Kouo Ming Tang n'est apparu, pas un seul, capable d'élaborer le moindre plan d'action et de le mener à bonne fin.

Toute tentative de transformation de la Chine fut un avortement. Heureusement pour Sun Yat Sen et son clan d'une si remarquable impuissance, Moscou vint à son secours sous la forme de Borodine. Celui-ci et le général russe Galents (en réalité un officier d'état-major allemand du nom de Blucher) organisèrent à Canton, l'un le parti Kouo Ming Tang, l'autre la petite armée de Tchang Kai Chek. Et ces deux étrangers, aidés d'un groupe de Russes, firent la fortune du petit clan, le conduisirent victorieux jusqu'à Hankow et Nankin, c'est-à-dire conquirent pour lui la moitié de la Chine.

Le Bolchevik fut donc l'élément dynamique et coordinateur en face de l'impotence cérébrale des Jeunes-Chinois. Aujourd'hui, c'est à Washington et non plus à Moscou que le clan de Nankin est inféodé; c'est à l'Américain qu'il emprunte sa force présente. C'est donc toujours l'étranger le seul animateur possible sous l'œil amusé du Chinois averti, industriel ou commerçant, qui est fixé depuis longtemps sur la valeur de ses prétendus régénérateurs.

Mais pourquoi Tchang Kai Chek, avec sa « gens », a-t-il, brusquement, en 1927, fait volte-face et même combattu le bolchevisme après avoir abandonné Moscou qui l'avait hissé sur le pavois? Certains gouvernants d'Europe et d'Amérique, si l'on s'en souvient, furent émerveillés de ce brusque changement, de cet acte qui fut qualifié « grand », d'un beau patriotisme. L'enthousiasme fut tel que Tchang Kai Chek faillit être reconnu par eux comme le seul maître de la Chine,

surtout quand il se retourna contre les communistes chinois. On ne se rendait nullement compte que ce fameux redressement de Tchang n'était que le fait d'une querelle personnelle qui se liquidait entre lui et Borodine, celui-ci devenu trop puissant, le vrai maître politique de toute la Chine conquise par le général Galents et non par Tchang. Il y avait mieux : Tchang se savait menacé dans son avenir même, lui et son clan. Borodine, en effet, grisé par le succès et résolu à dominer la Chine tout entière, fit savoir à Moscou que tous ces gens du Kouo Ming Tang n'étaient que des bons à rien, qui l'entravaient constamment et dont il fallait se débarrasser pour aboutir à la main-mise définitive sur la Chine. Cette lettre à Moscou fut interceptée et affola Tchang et son clan. Ils allaient retomber dans le néant après avoir été portés au pinacle par leurs alliés bolcheviks.

Tchang Kai Chek n'hésita pas : il renia aussitôt tous ceux qui l'avaient formé, préparé à son rôle militaire et politique. Sans doute, ces Russes n'étaient que des Bolcheviks, mais en ce qui concerne Tchang, ils lui avaient créé une armée, fourni argent, munitions et instructeurs, et assuré son succès complet.

Bref, Tchang Kai Chek oublia le diction chinois : «Tu ne trahiras pas celui qui t'a fourni le bol de riz. » Borodine, Galents et autres durent s'enfuir pour sauver leur vie. D'un autre côté, Tchang faisait sommairement exécuter des milliers de communistes, dont la majorité étaient de pauvres coolies embrigadés auparavant sur son ordre et payés de belles promesses pour se déclarer « rouges ». Car, « communisme » et « nationalisme » sont, avant tout, des étiquettes en Chine.

Aussi, que faut-il penser de toutes ces luttes fratricides dont souffre tant la masse chinoise, ce pauvre peuple qui compte si peu pour la faction de Nankin? « Luttes de principe », diront certains dogmatiques ignorant tout de la Chine; « luttes d'appétits », faut-il dire, entre une poignée d'ambitieux qui exploitent leur pays pour des fins personnelles, sous l'enseigne démocratique, et réalisent en quelques mois d'énormes fortunes. Ils inspirent si peu de confiance, ces Kouo Ming Tang, eux et leur programme, que jamais autant

de Chinois, ouvriers et paysans, n'avaient fui leur pays, cherché un refuge dans les colonies étrangères. C'est par centaines de mille qu'ils sont allés vivre en paix en Indo-Chine, à Java, dans la péninsule malaise, c'est-à-dire chez ces Européens, ces « Impérialistes » dénoncés tant de fois par les nationalistes comme les pires ennemis de la Chine.

Eh bien! aucun de ces faits si probants n'a éclairé les puissances, leurs ministres responsables. Même les avanies, les pires insultes infligées à certaines de ces nations n'ont pas réussi à secouer leur torpeur baptisée par elles libérale, humanitaire, tandis qu'elle nous conduit sûrement à de graves et sanglants conflits. Ces avanies, on les connaît, dont celle de Nankin, particulièrement odieuse, révoltante pour tous les hommes de race blanche qui, pour avoir vécu en Chine, peuvent en comprendre tout le douloureux symbolisme.

Nankin où nous allons aujourd'hui saluer bas les Kouo Ming Tang, où nous allons signer des traités, prendre des engagements dont nous faisons tous les frais, Nankin, en 1927, fut témoin de scènes que nous ne saurions oublier. Non seulement, des Européens et des Américains, et parmi les meilleurs : des médecins, des missionnaires, des professeurs dévoués à la cause chinoise, furent froidement assassinés, mutilés par des mercenaires cantonnais. Mais il y a pire : des femmes de notre race, dont certaines à caractère officiel par leurs époux, furent violées par ces reîtres. Jamais encore la race blanche n'avait subi pareille souillure : on lui a craché à la face le plus puant des crachats et elle n'a osé l'essuyer devant le Kouo Ming Tang; il sèche depuis sur son front.

On n'a pas oublié non plus que, sans un feu de barrage exécuté à temps par deux destroyers, deux cents femmes et enfants anglais et américains allaient mourir dans les affres qu'on devine, tant de cruauté sadique se révélant trop souvent parmi ce rebut de la société chinoise qu'est le mercenaire.

Mais, pouvait-on l'éviter, cette tragédie où certaines puissances ont été directement visées, puisque leurs consulats furent attaqués et pillés? Sans aucun doute : ces nations n'avaient qu'à parler haut. Pouvaient-elles hésiter alors que le drame de Hankeou, l'attaque des Concessions, leur avait

apporté précédemment le plus sérieux des avertissements?

Le drame de Hankeou : le consul britannique amenant son pavillon devant l'attaque d'une tourbe chinoise, abandonnant sans lutte le territoire concédé et le gouvernement anglais *sanctionnant* cet abandon alors qu'il disposait sur place de forces navales considérables! Un coup de canon à blanc aurait tout fait rentrer dans l'ordre : le drame de Nankin n'aurait pas eu lieu et tant d'existences chinoises, victimes de la guerre civile, eussent été épargnées! Ce qu'il fallait avant tout, c'était signifier aux chefs du Kouo Ming Tang que, suivant la loi chinoise, on les tenait pour personnellement responsables des excès de leurs mercenaires, qu'avant tout, devaient être respectées les personnes de ces étrangers paisibles de toute nationalité, auxquels la Chine doit tant. Or, qu'est-il advenu? Le général chinois responsable de l'attaque des consulats, du massacre de médecins et de professeurs, du viol de dames américaines, a échappé à toute sanction. Les puissances, si durement touchées dans leur orgueil national, n'ont à aucun moment exigé des Kouo Ming Tang que le général leur fût livré pour être jugé. Seul, le Japon a compris son devoir dans cette tragédie : comme des dames de cette nationalité avaient été aussi violées, l'officier commandant le destroyer japonais mouillé devant Nankin fit « harakiri », sauvant ainsi l'honneur de sa nation. Le bruit avait couru, un moment, que le sénateur Borah avait songé à imiter pareil exemple, mais ce bruit n'a jamais été confirmé.

On prétend toutefois que l'Angleterre, la France, le Japon et l'Italie estimèrent que le Kouo Ming Tang avait dépassé la mesure et qu'il y avait lieu d'intervenir pour de bon, cette fois, si réparation complète et immédiate n'était pas accordée. Mais les États-Unis refusèrent de se solidariser avec ces puissances, bien qu'ils fussent les plus touchés dans cette pitoyable aventure.

La toute-puissante république reste donc avec son crachat à la face. Est-ce possible, direz-vous, que le grand peuple américain ait accepté pareille insulte à sa pudeur, à sa légitime fierté? Il n'a rien su : le gouvernement de Coolidge lui a tout caché. Et ce sont les États-Unis qui ont reconnu les premiers le pseudo-gouvernement de Nankin, puis ont traité

avec lui, entraînant derrière eux les nations grégaires d'Europe, Angleterre et France comprises!

Mais si Washington a ainsi agi, pensera-t-on, c'est qu'après le drame de Nankin, le parti Kouo Ming Tang a dû s'assagir, rassurer les Puissances? Jugez-en : peu de temps après, des étudiants, mais aussi des mercenaires de Tchang Kai Chek, inspirés par leur chef et par Borodine, pillaient, brûlaient un très grand nombre d'écoles et d'hôpitaux étrangers, principalement américains. En même temps, par la menace du pire destin, on chassait vers la côte missionnaires, médecins, nurses, la majorité toujours de nationalité américaine. Le Bolchevik a été pris à partie comme le grand responsable, mais il n'était que l'allié de Tchang et ne pouvait rien sans celui-ci, même point mal faire.

Cette haine, cette xénophobie, s'exalta jusqu'à provoquer des actes qui stupéfient l'Européen, s'il n'a pas vécu en contact avec le Chinois et reconnu jusqu'où peut aller son raffinement dans la barbarie. Voici le fait historique qui se passa en juin 1927, trois mois après le drame de Nankin.

A Tchou Tcheou Fou, province du Tché Kiang, celle même de Tchang Kai Chek, les soldats, flanqués d'étudiants de la ville, ont, en juin 1927, violé les tombes de douze malheureux missionnaires (dont deux dames américaines) égorgés en 1900 par les Boxers et enterrés là. Les tombes n'ont pas été seulement ouvertes, mais les ossements, saisis et attachés aux branches d'un arbre, sont devenus la cible des meilleurs lanceurs de pierres. Ce jeu a duré des heures et s'est renouvelé le lendemain au milieu des lazzis de la population. Or, du point de vue de la tradition chinoise, ce crime est le dernier des crimes, la vengeance qu'on inflige au pire de ses ennemis.

Et la sanction, direz-vous? Il n'y en a eu aucune, le mandarin de la ville n'ayant pas osé sévir, de crainte des nationalistes. Mais les puissances intéressées, direz-vous? Elles attendirent, comme après l'affaire de Nankin, ne voulant se rendre compte que c'est leur mésentente, leur crainte d'agir qui, chaque mois, aggravait la situation. D'où toute la responsabilité leur incombant de ce chef. Point de sanctions : alors pourquoi voulez-vous que le Chinois se montre raisonnable, lui que, chaque jour, on excite contre l'étranger? Raison-

nable, il ne le deviendra, lui, habitué à une sanction immédiate, que le jour où il saura que l'impunité présente touche à sa fin.

Nous avons donc perdu la « face » à un degré insoupçonné. Or, la « face » est tout en Chine... et dans nos colonies d'Asie. Celui qui n'a plus de « face » n'est rien autre qu'un paria, un chien galeux qui mérite le coup de pied de l'âne et l'expulsion

Une xénophobie aggressive, même contre les *morts*, s'est donc étalée sans pudeur. C'est cette haine qui, à toutes les époques, fut la réaction naturelle, spécifique du patriotisme dans le Vieil Empire, si tant est qu'on puisse appeler patriotisme, l'égoïsme de clan d'une classe privilégiée dont le maintien de sa suprématie est regardé comme le premier de ses devoirs, et le bien-être du peuple comme le dernier de ses soucis. Le patriotisme chez le Chinois, même instruit, n'a donc rien de ce spiritualisme, doublé de l'amour mutuel de frères de race, qui caractérise pareil sentiment chez les peuples d'Europe.

Il en est de même du nationalisme en Chine : ce mot a réveillé notre vieille idéologie et frappé surtout les gouvernements et hommes politiques. Ils y ont vu un sentiment nouveau en marche, adopté, soutenu par toutes les forces morales et matérielles de la Chine. Mais c'est là une illusion, une vision fallacieuse, s'il en est. On confond apparence et réalité. Ce qui existe, c'est une faction audacieuse qui a été portée au pouvoir par le Bolchevik, puis, espérant mieux, ayant surtout besoin d'argent pour se maintenir, s'est tournée vers les États-Unis. Toute sa force, cette faction l'emprunte à des étrangers et non au peuple chinois qui la redoute, à bon droit. Par exemple la Y. M. C. A. et la grande majorité des missionnaires américains se sont montrés les plus ardents défenseurs du Kouo Ming Tang, même à l'époque où celui-ci s'était donné à Moscou, marchait sous la bannière rouge. L'un d'eux, lors d'un congrès du *National Christian Council* en 1927, déclarait hautement que le mouvement nationaliste chinois était profondément américain en esprit. « C'est l'idéal de nos pères (1776) qui se manifeste sur le Yang Tze, » disait-il.

On juge ainsi jusqu'où peut aller l'illusion chez un missionnaire américain qui a vécu longtemps en Chine. Il est vrai

qu'un de ses compatriotes, ayant toute raison d'être bien renseigné, déclare que le missionnaire obéit à un mot d'ordre de sa congrégation. « Autrefois, dit-il, l'apôtre américain décrivait la société chinoise telle qu'elle s'offre à tous les yeux : basse moralité, filles sacrifiées, jetées aux porcs ou aux corbeaux, supplice des petits pieds, justice sommaire sans jugement réel et si cruelle! ignorance crasse de la masse, esclavage des femmes, corruption des mandarins, famines presque chroniques, effrayantes superstitions; bref, état social moyen âgeux et même plus en arrière encore.

» Mais ces vérités pouvaient nuire au clan nationaliste qui, en Europe, en Amérique, avait fait entendre une tout autre antienne, déclaré la Chine mûre pour un régime démocratique dont ce clan serait le fleuron. Les directeurs des diverses missions religieuses américaines estimèrent donc plus politique de fermer les yeux, de se voiler « la face » pour en donner une aux soi-disant nationalistes. Un groupe d'exaltés parmi ces apôtres alla jusqu'à couvrir les fautes les plus condamnables du Kouo Ming Tang, si bien qu'il aida ainsi pour une grande part à la destruction ou à la saisie des plus belles créations des missions (collèges et hôpitaux) par l'élément nationaliste. Or, ces œuvres philanthropiques constituaient le plus bel actif de ces missions; les plus importantes ont disparu. »

En avril de la même année, que disait la Chambre de Commerce internationale de Shanghaï, bien placée pour juger? « Le militarisme, le brigandage, le bolchevisme ont détruit toute *semblance de légalité* et de bon ordre dans la plus grande partie de la Chine. La sécurité des personnes et des biens, qu'il s'agisse de l'étranger ou du Chinois, est constamment menacée en dépit des assurances des factions politiques et des militaristes. Les meilleurs groupes sociaux de la population chinoise sont terrorisés. Et la politique de *conciliation* adoptée par les puissances ne fait que renforcer la position des pires éléments, encourager des outrages comme celui de Nankin. D'un autre côté, si Shanghaï est un sûr refuge, nous le devons uniquement à la présence de navires de guerre et de troupes étrangères.

» Aussi sommes-nous convaincus que le bien-être pour le peuple chinois, et la sécurité pour l'étranger ne peuvent

être réalisés que par l'action des puissances se concertant pour supprimer le désordre et préparer la formation d'un gouvernement responsable. »

C'est donc le missionnaire américain qui est en partie responsable de l'anarchie présente. Sans doute, mais, avant tout, l'Américain a été victime lui-même de certaine mystique : la mystique démocratique considérée comme panacée. Il n'a pas compris qu'il y a danger à inculquer *prématurément* nos concepts sociaux à un vieux peuple cristallisé dans des formes de pensée qui le lient encore à l'âge patriarcal. Les concepts démocratiques, il les a trop vantés au Chinois, vantés comme réalisant l' « optimum » pour une nation. Il a causé un trouble profond dans les âmes en voulant transformer à son image, avant *l'heure biologique*, une énorme masse humaine enlisée dans le passé et, par suite, condamnée à n'évoluer que lentement. Il a cru dans son orgueil ou son inconscience qu'il allait, en quelques années, réaliser ce miracle : la création d'une *grande démocratie jaune*! Il a même fait croire à l'étudiant que ce fait d'évolution ne serait qu'un jeu pour lui : « il est, en vérité, si supérieur à tous les mortels », lui affirmait-on sans cesse, exaltant ainsi une vanité déjà stupéfiante.

Mais quel a été l'aboutissement de cette grave erreur de psychologie? Le Jeune-Chinois, à l'école des missionnaires américains, n'a, d'un côté, rien pris de la mentalité de son maître, pendant que, de l'autre, il a perdu les meilleures qualités de sa race : il apparaît donc aujourd'hui comme un être hybride, sans caractère défini, une épave qu'aucune tradition solide ne guide plus sur le chemin de la vie.

C'est un étalage d'appétits sans mesure et l'unique souci de soi-même, de son petit clan, le jour où l'on arrive au pouvoir. Aussi, rien de frappant, à l'heure présente, comme le contraste entre la misère générale du peuple chinois et le luxe extravagant, le gaspillage des maîtres du jour à Nankin.

Un Chinois averti fait ressortir cette situation dans un article intitulé : « Le malaise de la Chine ». Il accuse nettement le gouvernement de Nankin d'en être la cause, « cette clique, dit-il, qui sans cesse implore l'aide du peuple pour se maintenir et, pendant ce temps, vide le trésor pour s'enrichir, elle et ses amis ».

Et à quel moment pareilles accusations tombent-elles dru sur la faction de Nankin? A l'heure où la *famine sévit intensément* dans le nord de la Chine, où des milliers de malheureux, chaque jour, meurent de faim, où des *millions* sont morts l'an dernier.

A la même heure aussi, des funérailles d'Empereur, de *Fils du Ciel,* sont faites à Sun Yat Sen, ce petit homme; des millions de dollars sont jetés en fumée, en vaines cérémonies, pour exalter celui dont le clan de Nankin se déclare l'héritier et le continuateur dans le temps.

A ce sujet, on a parlé dans la presse du scandale de Tchong Shan : quel fut-il? Les nationalistes ont voulu frapper les imaginations, porter très haut l'idole qui doit leur assurer le pouvoir : une immense voie large de trente mètres, longue de trois kilomètres, a été construite à Nankin comme voie d'accès au mausolée, sur la *Colline de Pourpre* où la dépouille de Sun voisinera avec celle des Mings.

Pour le percement de pareil boulevard, des milliers de pauvres maisons ont été jetées bas, brutalement, sans le délai d'un jour et sans compensation aucune. La dynastie mandchoue, que le Kouo Ming Tang voue aux gémonies, n'aurait jamais affiché pareil dédain de la plèbe et de ses droits, si tant est qu'en Chine elle ait des droits : ce qu'il est bien difficile de constater. Et nous sommes en République! Du moins Nankin l'affirme!

Tel est, dans ses actes, le Jeune-Chinois politicien. Tel est le fruit béni de l'éducation étrangère : c'est bien l'hybride dont j'ai parlé; ni américain, ni chinois dans ses concepts, et très inférieur, psychiquement parlant, à ses deux générateurs.

Mais j'en reviens à Nankin : pour en imposer à l'Europe, si crédule d'ailleurs, lui donner l'illusion d'une vraie transformation, le parti nationaliste entreprit de mettre sur pied une Constitution. Il prit un peu partout, en Amérique et dans nos pays, mais s'inspira surtout de Moscou. C'est le système des comités, des palabres sans fin, où la jalousie mutuelle et l'intrigue entravent toute décision, suppriment toute autorité efficiente. Il y a bien un appareil gouvernemental : cinq yuans (grands conseils) ou cinq Pouvoirs, c'est-à-dire les trois

pouvoirs des démocraties étrangères : exécutif, législatif et judiciaire, auxquels deux autres viennent s'ajouter : un organisme d'examen et un autre de contrôle.

Cet appareil imposant est sous la direction, la dictature absolue, peut-on dire, du parti Kouo Ming Tang, de son conseil politique; et celui-ci agit par le canal de son comité central exécutif.

Bref, les grands conseils ou ministères,dépendent étroitement d'un comité politique tout-puissant, composé lui-même des représentants de comités locaux fortement imprégnés d'autonomisme. Aussi, à toute occasion, paralysent-ils la machine gouvernementale, une machine, d'ailleurs, beaucoup trop compliquée pour un peuple dressé depuis de longs siècles à obéir, non à se déterminer, à se gouverner. On voit que le nationaliste ne s'est guère mis en frais d'adaptation à son âge social, à ses traditions raciales; qu'il a simplement copié le système bolchevik.

Mais s'il a ici montré une piètre compréhension de ses besoins politiques et sociaux, que dire de certaines dispositions législatives concernant la masse du peuple?

Écoutons la déclaration (8 octobre 1928) de Sun Fou, ce grand homme, fils de Sun Yat Sen : « La mission du nouveau gouvernement est à triple fin : politique, économique et sociale. » C'est là la grande découverte, le grand plan de Sun Fou! Il continue. « Durant une période que nous qualifierons *période de tutelle*, qui ne dépassera pas cinq ans, le gouvernement éduquera, transformera le peuple de telle sorte qu'il sera à même d'exercer les quatre droits que nous lui octroyons : l'initiative des lois, le referendum, l'élection et le rappel (le droit de contrôle sur les élus). *Au bout des cinq ans, le peuple sera mûr pour l'exercice de tous les privilèges d'une démocratie.* Et avec l'application des cinq pouvoirs si chers à mon père Sun Yat Sen, une ère nouvelle s'ouvre pour la Chine. »

Certes! La Chine, du fait de cette étonnante constitution, va être transformée d'un coup de baguette, la baguette Kouo Ming Tang et soviétique. Cette énorme masse humaine, sans unité ethnique ni politique, engluée dans un passé millénaire, va se métamorphoser à la vitesse d'une chrysalide de papillon! Aucun doute que le Jeune-Chinois n'ait ravi

la lampe d'Aladin : un beau conte nouveau est à écrire.

Oui, *cinq ans pour une transformation psychique totale* : le passage de l'âge patriarcal à l'âge démocratique! Ce n'est point l'Européen qui pourrait réaliser pareille merveille, faire évoluer son cerveau au commandement! Pauvre peuple chinois!

En attendant cette réalisation, cette « mutation », diraient les biologistes, les comités gouvernent, imposent leur absolutisme, une tyrannie dont il n'y a pas d'exemple : c'est du moins ce qu'affirment les Chinois qui osent parler. D'ailleurs, ce régime ne durera que cinq ans, jurent les comités ou ceux qui les manœuvrent : après ce court espace de temps, le peuple sera déclaré *souverain* et contrôlera désormais la puissante machine politique mise en branle par le Kouo Ming Tang.

Mais depuis dix-huit mois qu'elle existe, quel a été le rendement de cette machine sous la haute direction de la faction de Nankin? Le meilleur moyen d'en juger n'est-il pas de jeter un coup d'œil sur la situation actuelle de la Chine?

SITUATION ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE

Toutes les classes sociales, sans exception, depuis l'industriel, le commerçant jusqu'au dernier des paysans, déclarent que jamais encore, même sous les Mandchous, ils n'avaient été pressurés à ce degré, sans compter les énormes contributions ironiquement qualifiées « versements patriotiques » imposées aux chambres de commerce ou aux riches commerçants, aussi bien par les toukiuns nationalistes que par les autres. Ces extorsions de fonds s'étendirent même aux concessions étrangères, aux Chinois qui y vivent. Ce fut ici un véritable brigandage, le système des rançons, des énormes rançons dont j'ai parlé. C'est encore aujourd'hui un véritable terrorisme exercé contre les Chinois riches par une bande dont les attaches sont des plus suspectes si l'on en juge par l'impunité dont elle continue de jouir près des magistrats du Kouo Ming Tang. Chinois et Européens de Shanghaï la considèrent toujours comme liée au groupe officiel qui organisa, il y a deux ans, le boycottage contre les marchandises japonaises et en bénéficia si largement. Cette société de boycot-

tage qui a fait tant de mal au Japon paraît jouir d'une autorité absolue : c'est sans appel qu'elle exerce sa tyrannie. C'est donc qu'elle jouit d'une protection officielle. Elle vient de changer de nom, de se baptiser « Société du Salut National ». Naturellement, elle est affiliée au Tang Pou ou Comité local nationaliste relevant du gouvernement de Nankin.

C'est ce comité qui est à l'origine de l'affaire Chen Kong Pao — cette confiscation de millions de dollars qui scandalisa, l'an dernier, Chinois et Européens de Shanghaï.

Mais qu'est-ce que le *Tang Pou*? Un comité de salut public, un petit Kouo Ming Tang : la création du gouvernement de Nankin la plus exécrée par toutes les classes sociales. Constitué par des groupes de tout jeunes gens, depuis dix-sept ans jusqu'à vingt-cinq, ce comité exerce une autorité absolue sur les cités comme sur les villages. Paysans et bourgeois sont également l'objet de ses soins, c'est-à-dire tout Chinois qui possède quelque bien. Les grandes propriétés sont confisquées sous prétexte que le possesseur ne peut être qu'un misérable conservateur, un ennemi du Kouo Ming Tang. A leur tour, le petit cultivateur, le petit marchand ne sont pas moins spoliés. S'ils protestent, tout de suite l'accusation de « réactionnaire » entre en jeu et c'est la prison, la mort sans phrase, sans aucun recours. Ce comité des « Gamins », comme on l'appelle, ne plaisante pas; sa cruauté égale son orgueil de « comitard » : « il est le Salut Public ».

Brigands et mercenaires, c'est avec le toukiun nationaliste ou autre, et avec le Tang Pou, les quatre fléaux de la Chine. Il y a là un ensemble d'éléments sans le moindre « koui ku », comme dit le Chinois (sans foi ni loi), qui ne peut manquer de concourir à entretenir l'anarchie existante depuis l'ère nouvelle qualifiée « démocratique » par Sun Yat Sen et consorts. Tout ce beau monde a mis la Chine en coupe réglée, s'engraisse, peut-on dire littéralement, de la sueur de son peuple.

J'ai parlé du nombre régulièrement croissant des taxes de toutes sortes qui s'abattent sur toutes les classes sociales. Mais si c'était tout! Vient ensuite le mercenaire, des bandes errantes de soldats que leurs chefs ont abandonnées après

s'être laissé acheter par le clan de Nankin, avoir acquis les moyens de vivre dans une honteuse oisiveté. Mais il n'y a pas que ces bandes errantes qui pillent : les contingents organisés des grands toukiuns agissent souvent de même.

Puis, c'est le tour des bandits qui, moins bien armés, ne se risquent souvent qu'à cueillir les restes, par exemple le fond du grenier du paysan et sa dernière bête de trait, quand il n'enlève pas sa femme ou sa fille que le mercenaire a oubliée.

Et encore, toutes ces bandes ne sont que des oiseaux de passage, des rapaces vagabonds. Il y a, en plus, le spoliateur officiel, celui-ci toujours présent, toujours actif : la clique de Nankin, le *Tang Pou*. Étonnez-vous que, dans toute la Chine qui peine, s'élève une immense plainte contre la tyrannie nouvelle, celle du Kouo Ming Tang.

De cette rapacité des toukiuns ou des comités, ont résulté dans certaines provinces des conséquences tragiques, douloureuses au premier chef.

Il s'agit des événements qui se passent dans le nord de la Chine, au Chensi et au Kansou en particulier.

Lasse d'être pillée, rançonnée par les nationalistes (mercenaires et Tang pou) et par les brigands, la masse paysanne, lasse aussi d'être contrainte à planter l'opium au lieu du blé, s'est soulevée, surtout celle de religion musulmane, de descendance plus guerrière que celle purement chinoise. Elle forme une armée de 20 000 cavaliers qui pille à son tour, massacre le reste de la population considérée par elle comme responsable.

Une famine terrible en résulte : elle est telle, écrit le Révérend Simpson, que le cannibalisme règne partout et qu'on attire surtout les enfants pour les dévorer. Il jette l'anathème à la face du général nationaliste et s'écrie que « l'Enfer est encore trop bon pour des gouvernants aussi rapaces. »

Pendant ce temps, « la faction de Nankin, ajoute-t-il, publie de bruyants manifestes au peuple pour lui exprimer le souci qu'elle a de son bien-être et l'engager à soutenir le gouvernement contre les factions politiques adverses. Il n'oublie qu'une chose ce gouvernement : c'est qu'il est, en grande partie, responsable du chaos, de la misère présente et qu'il fait tout pour soulever le peuple contre lui ».

Et dire que si, en 1900, lors de la guerre des Boxeurs, les puissances avaient pu s'entendre pour l'organisation de la Chine sous leur égide, par la division en zones où chacune d'elles exercerait son contrôle, rien de cette poignante anarchie qui épuise la Chine depuis dix-sept ans ne serait arrivé. Savez-vous combien lui coûte cette anarchie depuis 1911, jusqu'à ce jour? Vingt-cinq millions au moins de sa population disparue par la guerre civile, par le brigandage, par la famine! *C'est là le bilan de la République chinoise depuis son instauration.*

Or, sous l'égide des puissances, c'eût été aussitôt l'ordre, la paix sur tout le territoire et la prospérité, en particulier pour la masse paysanne (85 p. 100 de la population) débarrassée par une police internationale de tous les brigands et mercenaires qui la rongent.

Il y aurait un budget : ce que Nankin n'a pas encore réussi à mettre sur pied, malgré l'aide de financiers américains. D'ailleurs, comment établir un budget, lorsque la majorité des recettes n'arrivent pas jusqu'aux caisses, se volatilisent en route; et surtout lorsque la plupart des provinces ne reconnaissent pas l'autorité de Nankin!

L'armée de mercenaires dressée par les Bolcheviks d'abord, puis aujourd'hui par des Allemands, est la seule force de Nankin : c'est par elle que le nationaliste impose sa loi sur une certaine partie de la Chine. Elle est toutefois composée de tels éléments que son action serait peu efficace si le gouvernement de Nankin n'avait obtenu des puissances l'autonomie douanière et, de ce fait, ne disposait des recettes des douanes. Il possède donc de puissants moyens de corruption : il s'est ainsi emparé de Hankeou, achetant deux généraux de la faction adverse du Kouang Si, lesquels abandonnèrent, avec leurs troupes, deux segments vitaux de leur ligne de défense. Il est de notoriété publique que Nankin paya généreusement : 100 000 dollars à chacun de ces généraux. C'est une somme dans cette Chine si pauvre.

Après quelques brillantes opérations de ce genre, Tchang Kai Chek se croira enfin le maître, mais pour combien de temps? Cette politique d'expédients, pour ne pas dire davantage, ne saurait fournir des résultats durables. Elle présente

même le grave inconvénient de tenter tout reître de quelque envergure, de l'amener à reprendre la campagne pour une nouvelle prébende; et ainsi de suite. C'est donc une politique coûteuse qui n'offre aucune sécurité

D'ailleurs, jamais la grande race du Nord qui toujours, au cours de l'histoire, s'imposa au reste de la Chine, ne subira l'hégémonie de Nankin, du Sudiste qu'elle méprise. Il y a en outre tout l'immense Far West, de vastes provinces difficilement accessibles qui ont repris leur indépendance.

Malgré la gravité de cette situation foncièrement insoluble pour longtemps, la faction de Nankin a voulu se donner l'illusion d'être le pouvoir central. Mais pour aboutir, il fallait à tout prix s'assurer la majorité au Grand Congrès récent du Kouo Ming Tang : elle se l'assura par les mêmes moyens qu'avec les généraux : elle délia les cordons de sa bourse. C'est là la Chine officielle du moment

Mais résumons en deux mots la situation.

Un petit clan dit « nationaliste », le Kouo Ming Tang, soutenu par tous les partis démocratiques étrangers, surtout américains, a fini par s'emparer du pouvoir en 1927, mais uniquement par l'aide des Bolcheviks.

Ce petit clan, élevé hors de son pays et de culture médiocre, soit générale, soit scientifique, ignore presque complètement la Chine, son peuple, ses besoins, ses aspirations. Il a bien un programme, mais emprunté à l'étranger, s'opposant violemment à la mentalité présente, à toutes les traditions de la masse chinoise. De plus, ce clan ne constitue en rien un vrai parti, puissant par son organisation, et à même de s'appuyer sur des groupes sociaux importants et dévoués. Rien de pareil n'existe pour lui.

La fin du désordre, des luttes intestines, est donc loin de poindre à l'horizon. Personne n'ignore plus d'ailleurs l'œuvre néfaste du Kouo Ming Tang depuis son entrée en ligne : l'année 1911. Guerre civile ininterrompue, séparatisme des provinces, retour à la *féodalité*, d'où le règne des toukiuns, ces dictateurs au petit pied. Développement aussi dans des proportions inconnues de cette vieille plaie de la Chine : le brigandage. Les bandes d'aujourd'hui, plus nombreuses, mieux organisées, osent s'attaquer même aux villes, pillent,

brûlent, tuent ceux qui résistent. Les femmes ne sont jamais épargnées et doivent suivre les « vainqueurs ».

On connaît le bilan de cette anarchie : toute une hécatombe de la population qui se chiffre par millions.

Et nous sommes en République, celle du Kouo Ming Tang; et le peuple est souverain, ont déclaré Sun Yat Sen, et, tout récemment, le Grand Congrès de Nankin.

Le peuple souverain de Chine, écoutez sa voix dans toute l'immensité du territoire : c'est une poignante lamentation, un long cri de souffrance. Jamais encore il n'avait eu d'aussi mauvais bergers. Les missionnaires protestants dans leurs lettres, les sociétés laïques internationales de secours aux faméliques révèlent au monde civilisé cette situation qu'il ignorerait autrement, tant le nationaliste met de soin à la cacher.

Et dire que c'est avec ce gouvernement, ou plutôt cette faction politique, que les puissances ont signé des traités, l'an dernier, l'ont ainsi reconnu *de facto!*

Et dire que ces mêmes puissances se préparent à abandonner tous leurs droits, à livrer leurs sujets au caprice d'un clan, dans un pays où déjà le sens de la justice est si obtus, où le magistrat est en étroite tutelle politique, sans compter ses habitudes de vénalité qui ne sont pas discutables.

On se prépare donc à passer la main, à confier nos intérêts, *d'immenses intérêts*, aux moins dignes des Chinois, à ceux qu'un homme très averti, à la pensée claire, a définis comme ils le méritaient.

« Il n'y a pas eu de véritable changement en Chine, depuis 1911, dit-il, rien de ce qu'on peut qualifier « démocratique ». La révolution n'a donné naissance qu'à des opportunistes sans scrupules et sans préparation au rôle de gouvernant qu'ils prétendent jouer. Pas un homme n'a surgi, pas un conducteur de peuples n'est apparu sur notre vaste territoire. De petits politiciens, bons tout au plus à remplir une fonction subalterne de bureaucrates, se voient confier le gouvernail de l'État. Quoi d'étonnant que la faillite soit complète et que l'appellation « République » soit un mot vide de réalité. Le Kouo Ming Tang a renversé l'Empire, mais a été incapable de rien mettre à la place. Il n'a pas su davantage brider

les forces mauvaises déchaînées par la révolution. Et dire qu'il cherche à déverser le blâme sur les étrangers, sur les nations qu'il qualifie d'impérialistes!

» La voilà, la vraie tragédie de la Chine. Ce que nous voulons, nous, c'est une vraie révolution, dans les âmes cette fois, un changement qui *humanise* nos institutions. »

Mais qui parle ainsi? Sans doute un de ces « Iang koui » (démons étrangers) impérialiste, moi par exemple, insulté (comme un Chinois sait insulter) et menacé par la Jeune-Chine. Pourquoi? Parce que, avant cet écrivain, j'ai longuement analysé les faits de la prétendue révolution Kouo Ming Tang, dissipé les apparences pour établir les réalités, dévoilé à tous ceux qu'à dupés le nationalisme la terrible tragi-comédie qui se joue en Chine, menace de la ruiner pour un siècle.

J'en reviens à la citation : elle n'est pas d'un « démon étranger », mais bien d'un Chinois, du docteur Hou Che, un de ces hommes compréhensifs que la faction de Nankin se garde bien d'utiliser. Ces hommes dépassent trop l'intellect de la clique au pouvoir : elle en est fort jalouse, les dénonce comme réactionnaires, les poursuit de sa haine.

J'ai fait allusion plus haut aux énormes intérêts que les étrangers ont en Chine, sur les concessions, par exemple, sans compter l'importance de leurs transactions avec le monde entier. En ce qui concerne les Français, l'actif réalisable de leur concession de Shanghaï (350 000 habitants) et de Tientsin (40 000 habitants) : valeurs foncières, propriétés bâties, industries diverses, n'est pas inférieur à 25 milliards de francs, sans compter la valeur économique de pareil comptoir pour la sécurité des transactions.

En bien! ce riche et si précieux domaine, unique au monde, nous avons failli, il y a trois ans, l'abandonner au Kouo Ming Tang. Sous le prétexte de paix, de ce libéralisme qui ne voile que trop d'abandons, on se préparait à évacuer notre concession. Nos compatriotes étaient invités par leurs gouvernants, à mots couverts, à embarquer d'urgence leurs femmes et leurs enfants. On n'osait encore donner l'ordre aux chefs de maisons d'abandonner leur banque, leur comptoir, leur usine. Ils se dressèrent, d'ailleurs, contre pareille suggestion,

protestèrent violemment près du ministre intéressé, dont l'attitude les désespérait.

Il y avait danger sans doute, le risque d'une tragédie comme celle de Nankin, centuplée même dans son horreur, en raison du grand nombre de familles d'étrangers qui recherchent notre concession de Shanghaï et s'y fixent. Danger, oui! mais pourquoi? Parce que notre politique s'égarait dans je ne sais quelle sympathie pour le nationaliste pourtant bolchevisant et cruellement xénophobe; parce que nous avions d'étranges faiblesses pour lui, à tel point que les Anglais, les Américains et autres étrangers de la concession internationale prirent peur et se hâtèrent de s'isoler de nous par un réseau de fils barbelés sur toute l'étendue de boulevards et de rues qui forment la ligne mitoyenne de séparation des deux cités, en temps ordinaire confondues.

Certains ont trouvé exagérée cette marque de méfiance à notre égard : elle n'était que trop justifiée, malheureusement, par le dangereux flirt de Paris avec le Kouo Ming Tang. N'oublions pas que cette décision d'isolement fut considérée comme une mesure de salut par les trente nationalités différentes qui vivent sur la concession internationale, la plus importante de Shanghaï, puisqu'elle compte, avec les Chinois, plus d'un million d'habitants.

Notre gouvernement comprit cette fois et décida enfin de suivre l'exemple des Anglais, et d'envoyer des troupes. Ainsi fut évitée à la France une ruineuse et sanglante catastrophe. Mais prenons garde qu'il ne recommence!

Et le croirait-on? Une seule voix s'éleva en France, une seule, dans la presse, pour exprimer la vérité sur le nationalisme et le danger qu'il constituait, non seulement pour nos intérêts en Chine, mais pour la vie même de nos compatriotes. Il semblera non moins étrange qu'à pareil moment un grand journal du soir se soit rangé du côté Kouo Ming Tang. Il est vrai que le spécialiste de ce journal n'a été qu'un passant en Chine, qu'il ignore ce grand pays.

J'ajouterai un mot au sujet de la concession internationale de Shanghaï, de son *immense importance économique et politique.* Qu'on sache que toutes les grandes banques, toutes les grandes maisons de commerce de l'univers ont ici groupé

leurs moyens d'action : capitaux et technicité. Ce monde étranger des affaires travaille la main dans la main avec industriels et commerçants chinois. Il faut même ajouter que les capitaux européens jouent un rôle si prépondérant que ce serait l'effondrement de tout le commerce chinois si nos banques et surtout les banques anglaises fermaient leurs portes. Jetez le trouble dans cette organisation, en particulier par l'abandon des droits d'exterritorialité, de ces droits qui nous confèrent la sécurité des biens et des personnes, et ce sera aussitôt la paralysie du grand corps chinois, mais surtout la destruction de toute notre grande œuvre et de celle des Anglais en Extrême-Orient depuis deux siècles, œuvre, d'ailleurs, de caractère international s'il en est.

Les concessions ne sauraient donc être abandonnées : *trop d'insécurité, trop de ruines s'ensuivraient.* On en peut juger d'après les faits si probants qui se déroulent au cours de cette étude. Plus une banque, plus une maison de commerce à Shanghaï ou Tientsin n'oserait désormais risquer ses capitaux, stocker des marchandises. C'est net.

Aussi, continuons de veiller, de parer aux surprises : d'autant plus que les puissances ont repris leur politique de faux libéralisme, de paix à tout prix. Songeons que le gouvernement de Nankin insiste de plus en plus, par des notes aussi péremptoires que candides, pour nous arracher tous nos droits consacrés par les traités et *plus justifiés que jamais* par l'état d'anarchie qui dure depuis dix-huit ans et ne s'atténue en rien. Songeons encore qu'il demande le rappel de la garde des légations de Pékin, celui des contingents anglais et français de Shanghaï et Tientsin; il réclame encore la disparition des canonnières étrangères des fleuves de Chine. Mais sans ces troupes, sans ces canonnières, la Chine nationaliste aurait commis des folies, détruit, massacré dans toutes les provinces, soulevé l'Europe et l'Amérique contre elle. Leur seule présence a évité des désastres.

Ces moyens de défense sont indispensables *puisqu'il n'y a pas de gouvernement capable de faire la police du territoire.*

Mais il y a mieux; savez-vous ce que réclame encore le Kouo Ming Tang par la voix de toutes ses factions même les plus modérées? La restitution à la Chine de l'Indochine,

de Java, de la péninsule malaise et même de la Birmanie. On n'ose parler des Philippines, en ce moment, pour ne pas mécontenter le « protecteur » actuel de Nankin, celui qui a succédé au Bolchevik, c'est-à-dire l'Américain.

Oui, ce gouvernement dont l'autorité est si réduite qu'il ne peut garantir la *sécurité d'aucune province contre les bandes de brigands*, ce gouvernement menace d'aller reconquérir des pays que la vieille Chine qualifiait de tributaires, mais qu'elle n'a jamais dominés. Tributaire : la cour chinoise par orgueil, cet orgueil méprisant si connu, considérait comme sujet tout peuple en relation avec elle, dont l'ambassadeur lui faisait des présents. Ces présents, c'était le tribut.

Il y a d'ailleurs peu d'années que tout Européen était encore considéré par le Chinois comme un sujet de l'Empire.

Le Kouo Ming Tang menace donc de partir en guerre contre nous : vantardise sans doute. Mais pour peu que les puissances continuent de le soutenir, de le faire durer, certaines colonies au moins sont menacées, celles par exemple limitrophes de la Chine, comme le Tonkin et la Birmanie. Mais, dira-t-on, le nationaliste aura-t-il les moyens, les armes surtout nécessaires à ces expéditions? N'en doutez pas : toutes les meilleures armes, il les possédera. Et fournies par qui? Mais par l'Europe et l'Amérique. En 1919, les puissances avaient décidé de mettre l'embargo sur toute expédition d'armes en Chine. C'était un geste de prudence et d'humanité : les armées de mercenaires pouvaient inquiéter nos frontières coloniales et le malheureux peuple chinois souffrait grandement de la guerre civile. Rien, d'ailleurs, n'est changé aujourd'hui : ce n'est que trop visible.

Or, c'est pareil moment que les puissances choisissent pour lever l'embargo et se bousculer à qui vendra à Nankin ses meilleures armes. Et savez-vous quelle raison elles invoquent pour se justifier? Que l'embargo devait être annulé sitôt qu'il existerait un *gouvernement fort reconnu par tout le pays. Il paraît que le gouvernement existe!*

Rien n'éclaire les dirigeants d'Europe et d'Amérique; aucune leçon ne leur profite. Le Chine, c'est pour eux la grande République d'aujourd'hui *une et indivisible*, c'est la *grande Démocratie jaune!* C'est aussi la grande illusion pour

ces dirigeants! Et Genève se met à l'unisson. Ils ne voient pas que leur grand tort est, non d'ignorer l'âme asiatique, mais de s'imaginer qu'un vieux peuple peut changer d'âme comme de chemise, évoluer à sa fantaisie. Ils croient donc à l'action des faux prophètes de l'Inde et de la Chine, en particulier à Sun Yat Sen qui, maintes fois pesé, a toujours été reconnu trop léger. Aujourd'hui, c'est un grand thaumaturge : « Heureux les simples d'esprit! » a dit l'écriture. Car à défaut d'un vaste cerveau, il eut une foi ardente; il se crut l'élu de Bouddha, un nouveau Gengis Khan capable de régénérer la Chine. Et lorsqu'il fut défaillant, désespéra de réaliser, à tout jamais, son rêve, Borodine, le bolchevik, apparut, le prit sous son égide, le porta au pinacle. Mais son œuvre, toute de confusion, de contradiction, sans base sérieuse dans le pays, dans ses traditions vitales, ne saurait durer. Les héritiers de Sun, le clan de Nankin, nous le prouvent tous les jours. Des pygmées sont apparus là où il aurait fallu des géants. Aussi la masse pantelante de 300 millions d'êtres, si touchée dans sa vitalité, n'a trouvé que désillusion là où elle espérait la délivrance, la joie de la quiétude.

Quant à la fameuse paix universelle dont on nous ressasse les oreilles et qui serait, paraît-il, si facile à réaliser, elle ne saurait, en tout cas, s'objectiver par la vertu de belles déclarations, de pompeuses formules juridiques; elle ne prendra forme que le jour où les dirigeants s'inquiéteront d'avoir la *pleine connaissance de l'âme des diverses races et de leurs habituelles réactions*. Qu'ils s'instruisent donc et agissent, au lieu d'esquisser des gestes bénisseurs ou de raisonner en fonction d'un sentimentalisme larmoyant, d'essence électorale, qui cache toutes les faiblesses. Et surtout, qu'ils n'assurent pas la *continuité* de la guerre civile en Chine, en lui fournissant des armes, et en favorisant ainsi le militarisme.

Encore un mot ou plutôt un avertissement : on m'a souvent qualifié de prophète, ces dernières années, en ce qui concerne l'Extrême-Orient. Eh bien! prophétisons!

Si les grandes puissances n'agissent désormais en pleine connaissance de cause; si elles ne se décident surtout à l'*entente mutuelle*, à la *solidarité d'action* en ce qui concerne la Chine, ce grand pays, 300 millions d'êtres, en a, pour un demi-

siècle au moins, à se débattre dans l'angoisse de l'insécurité et de la ruine progressive. Pensons aux conséquences, aux répercussions qui s'ensuivront.

Par exemple, ayons toujours présent à l'esprit le fait de *liaison* existant entre notre politique envers la Chine et le sort présent et surtout futur de notre colonie asiatique. Soyons certains que toute perte de prestige de la France en Chine, toute concession risquée, aura sa répercussion en Indochine.

Quant à notre rêve de paix universelle, il s'envolera aussitôt que né. N'en doutez pas : en Chine, une politique de défensive isolée pratiquée par chaque puissance, comme aujourd'hui, est plus que stérile : elle est *génératrice des pires complications qui, hélas! ne seront dénouées que par de grandes expéditions militaires.* Il faut cesser de faire le jeu de Moscou.

N'attendons pas l'irréparable!

Dr A. LEGENDRE

SCÈNES DE LA VIE FUTURE

VIII

ROYAUME DE LA MORT

Quand le vent souffle du sud-ouest, Chicago sent la colle forte. L'haleine des abattoirs reflue vers le cœur de la ville et, mêlée obstinément à l'air, aux êtres, aux pensées, semble l'odeur naturelle et secrète du luxe américain.

C'est une ville dans la ville, un monde au sein d'un monde, le sanctuaire de l'humanité carnivore, le royaume de la mort scientifique. Ce royaume a ses lois, ses mœurs, ses coutumes, ses magasins, ses restaurants, ses hôtels, son métro, sa police, son peuple, ses foules, ses princes.

Je le sais, on me l'a dit, j'y pense et j'essaye d'imaginer tout cela pendant que l'elevated express m'emporte à toute vitesse au milieu d'une foule taciturne et qu'on dirait sacrifiée.

Il pleut depuis le matin. Le sommet des buildings est dans les nuages. Une clarté funéraire filtre comme à travers un voile de crêpe. Ah! les deux bains quotidiens ne sont pas un raffinement dans un pays où le ciel verse plus de suie que de lumière.

L'elevated glisse, en l'air, sur les rails vertigineux. A notre métro parisien, nous mettons des balustrades illusoires qui ne l'arrêteraient sans doute pas s'il s'avisait de dérailler. Rien de tel à Chicago. Si le train tombe, on le verra bien. Que le train s'élance donc sur les rails pareils à de luisantes épées! Que le train vire sans ménagement! La foule en est comme

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 avril.

fauchée. Je me relève et m'excuse en me tournant vers mon voisin que j'ai heurté. Il me repousse froidement et gronde entre ses dents pourries : « Ici, on ne dit pas pardon. »

Quittons cette foule misérable et changeons de train. Voici l'elevated spécial aux abattoirs. Les voitures en sont, si possible, plus rustiques, plus sales. Elles exhalent un fade remugle de phénol et de triperie. Elles glissent avec des grincements aigus vers le pays des bêtes égorgées.

Voici les parcs à bestiaux, les stock-yards, à perte de vue. De tous les points du territoire, par le jeu d'un organisme fort et serré, les bêtes sont amenées là. Les moutons qui ont pâturé à l'ouest du continent, dans le Nevada, le Wyoming ou l'Idaho, les bœufs du Texas et du Nebraska, les porcs de l'Iowa et du Missouri, tous ces animaux auxquels nous gardons, hypocritement, en France, le doux nom d'animaux domestiques, les animaux de la maison, de la famille, et qui sont, ici, tout net, le matériel de l'usine à viande. Ils sont pompés, aspirés, drainés par les longs trains de la boucherie. Ils arrivent, ils arrivent, chaque jour et chaque minute de chaque jour, car, pour que la grande mécanique fonctionne, pour que ses engrenages ne tournent jamais à vide, il faut que, sans arrêt, le fleuve de chair vivante roule des flots pressés.

Ils ont attendu, dans les parcs, meuglant, bêlant, grognant, grattant d'un sabot inquiet le sol de brique ou de ciment. Puis les acheteurs ont passé, les acheteurs à cheval qui, d'une longue baguette, touchent les victimes choisies.

Aussitôt, les bêtes sont poussées dans les galeries couvertes et, naturellement, comme si toutes comprenaient qu'elles ne sauraient aller ailleurs, elles se mettent en route vers la mort. Elles cheminent lentement, sûrement, les unes derrière les autres, tels des soldats dans les boyaux d'un champ de bataille. Comparaison épouvantable et qui s'offre avec tant de force qu'on est bien obligé de la subir. Les bêtes marchent, elles montent. Elles poussent, de temps en temps, un long cri d'inquiétude qui va se perdre, après tant d'autres, dans le ciel de coton gris.

L'elevated nous emporte en grondant. Laissons les bêtes miérables. Nous ne les retrouverons que trop tôt.

Le récit que je veux faire maintenant, il est en travers de ma gorge depuis près d'un an déjà. Il me pèse sur la poitrine. Il est temps de m'en délivrer. Mais je ne sais par où le saisir. J'ai peur d'oublier quelque chose, de ne pas tout arracher.

Les parcs à bestiaux s'effacent dans le brouillard. Voici les bâtiments des abattoirs, difformes, incompréhensibles, faits, dirait-on, de pièces et de morceaux, rafistolés sans plan, sans dessein visible, semblables à quelque chaos laborieux.

On la dit « jeune », cette Amérique toujours surprise par l'événement. Mais regardez ces bâtisses! Ce n'est pas l'usine moderne, telle qu'on se plaît à l'imaginer. C'est un monceau de baraques agrégées par des expédients.

Tout cela fume, halette, crache. Tout est couleur de charbon, avec des enseignes gigantesques, des tuyaux, des passerelles, des tours, des écheveaux de câbles, des lampes livides sous la lumière du jour, une inimaginable odeur de cuisine funéraire, de buanderie, d'intestins chauds.

Parfois, dans les rues engorgées, paraît un long train de fumier qui se fraye un chemin à coups de cloche et s'avance avec puanteur. D'autres trains viennent derrière, blancs, clos hermétiquement. Ce sont les chambres froides, roulantes, qui emportent la viande à travers le continent.

Voici, pareils à de grandes cages à mouches, les buildings moroses où les scribes s'évertuent devant la paperasse. Quelque chose comme le ministère de la carne.

Et c'est là que nous descendons. Je dis bien « nous ». Bon docteur Brooke, compagnon diligent, sachez que je ne vous oublie pas.

Ascenseur. Bien. N'oublions pas que la politesse américaine comporte trois règles strictes : avancer la chaise des dames quand elles vont s'asseoir à table, leur laisser le haut du trottoir et retirer son chapeau quand elles pénètrent dans la nacelle de l'ascenceur. Découvrons-nous, sans hésiter. Ces girls qui, toutes, ressemblent à d'illustres héroïnes de cinéma, ces girls ne vont pas danser un numéro dans une « superproduction ». Non, non, ce sont les demoiselles dactylographes de l'endroit qui se promènent d'un étage à l'autre, pour se dégourdir les jambes, en affectant un air affairé.

Ah! voici notre cicerone. C'est un homme jeune encore. Il occupe, dans l'établissement, une situation notable. Il a le regard noir, droit, cet air à la fois attentif et absent que les businessmen américains imposent, comme un uniforme, à tous les hommes d'affaires du monde, cet air qui donne à croire que l'on a de si grands soucis, de si hauts devoirs, de si remarquables projets, de si lourdes responsabilités.

M. Pickleton fait le programme de notre visite et pose à mon compagnon diverses questions préalables :

— M. Duhamel a le cœur solide?

— C'est un ancien médecin. Il a fait la guerre comme tel.

— Oui... Ça ne veut rien dire. Nous déjeunerons d'abord. C'est plus sûr. Et nous allons commencer par un petit tour au musée.

Quel musée? Eh! le musée des sous-produits. Il est petit et coquet comme une vitrine de magasin. C'est bien, en fait, un étalage de magasin. Et qu'y voit-on, mon Dieu? De tout. Des tambours et des pipes, des boutons et des couteaux, des harnais et des raquettes, des brosses à dents et à vêtements, des chaussures, des gants, des habits, des drogues, des produits chimiques, des jouets, des savons, tout ce que l'on peut fabriquer avec la corne, avec la peau, avec les poils, avec les os, avec la graisse, le sang, les humeurs des bêtes tuées, avec les résidus de la grande boucherie. « A Chicago, dit un apophthegme célèbre, on utilise tout, sauf le cri des porcs. »

Tous ces objets du musée, je les contemple d'un œil complaisant et distrait. Je n'ai pas encore flairé, compris, dénoncé leur odeur originelle.

De nouveau, la rue, la pluie, — moitié eau, moitié poussier, — une rumeur prodigieuse qui moud, mêle et confond les grognements des machines, les appels des animaux et le tapage des hommes. De nouveau, l'haleine du phénol qui s'efforce en vain de couvrir celle des viandes et des viscères.

Montons dans cette auto dont les coussins, en imitation de cuir, sont rembourrés d'une imitation de crin; — car les sous-produits eux-mêmes sont encore matières précieuses, — montons dans cette auto qui sent le cigare éteint et poursuivons la promenade.

Voici l'hôtel des éleveurs, pareil à ces fermes châtelaines

que l'on rencontre dans la campagne anglaise. Il est spacieux et douillet. C'est là que les marchands de bétail, venus du fond des provinces, logent pour se trouver au cœur même de leur champ de bataille.

Encore la rue, encore l'auto, jusqu'au club où nous devons déjeuner. Je ne sais pas son nom exact. Je l'appellerai le club des grands bouchers. Les salons — tapis pâteux, velours pesants, gros luxe de vieille bourgeoisie — sont encombrés de statues représentant — bronze et marbre — des gorets, des chevaux, des bœufs et des moutons, les animaux sacrés du lieu. Pendus aux murailles, les portraits des grands prêtres : plusieurs générations des princes de la viande, les maîtres héréditaires de cette omnipotente porcocratie. Au-dessus de chaque tableau, brûle en permanence une ampoule électrique, telle une lampe d'icone. On peut aussi considérer avec attention et respect les traits de ces inconnus qui comptent parmi les puissants du monde moderne.

Le déjeuner. Il est servi dans un salon silencieux d'où le jour livide est expulsé par quelques lustres et flambeaux. J'ai faim. Pourquoi n'aurais-je pas faim? N'avais-je pas faim, jadis, quand, debout parmi les blessés et les morts, je retirais mes gants de caoutchouc, au petit jour, pour manger en hâte un morceau de bouilli sur un quignon de pain. J'ai faim. Une faim sans joie qui s'assouvit au hasard. Les nourritures passent et voici que le nègre apporte un plat mystérieux. Il en soulève le couvercle avec un sourire obscène, le sourire du proxénète qui vante et promet quelque ignoble plaisir. Il en soulève le pesant couvercle d'argenterie et nous montre... un morceau de viande. Il va le découper, pose les tranches sur nos assiettes avec une grimace gourmande. Puis il se retire en souriant, il disparaît sur la pointe des pieds.

Eh bien, c'est la meilleure viande que j'aie mangée de ma vie. Impossible de dire le contraire. Je la mange. Je l'ai mangée. Je suis pris. Je suis complice. Entre Chicago et moi, il y a un cadavre : le cadavre d'un bœuf.

Que l'irréprochable café jette un voile sur ce souvenir. Et, tout de suite, en route! Hâtons-nous, hâtons-nous! On utilise, ici, jusqu'aux déchets du temps, les sous-produits de vos cadavres, ô minutes de l'existence!

L'auto, la rue, le bruit. La pluie, ce sous-produit d'un ciel immolé. L'odeur qui, soudain, s'élève, monte, s'enfle comme un cri de sirène. Les bâtiments incohérents. Les ascenseurs et, tout à coup, derrière une porte peinte en rouge, le cri! Le cri des bêtes!

Nous entrons. Le cri fait, dans l'intensité, une sorte de bond hardi. Il remplit maintenant l'univers jusqu'au bord. Est-il possible qu'ils ne l'entendent pas, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique? Une chaude vapeur se colle au verre de mes lunettes et m'aveugle. Une étrange odeur de fiente bouillie me suffoque tout d'abord. J'essuie mes lunettes et regarde. Nous sommes sur une passerelle et dominons la scène.

Une grande salle confuse. Elle donne accès, dans un angle, à la galerie couverte par laquelle arrive le fleuve de cochons. Les bêtes, toutes fangeuses, sont saisies par une patte, saisies dans un nœud coulant et accrochées à la chaîne. Elles pendent la tête en bas, et hurlent en chœur leur affreux chant de mort. Mais, déjà, la chaîne les entraîne et, tout de suite, les présente au tueur.

C'est un nègre athlétique. Il porte une salopette gluante de sang jusqu'aux aisselles. Il tient, dans sa main droite, un solide coutelas. Il est seul sur une estrade, comme un acteur. La chaîne passe devant lui et présente à bonne hauteur les cochons que leur poids rend presque inertes. Alors, d'un geste calme et sûr, le nègre leur enfonce le coutelas dans la gorge. Aucune hésitation, aucune violence. Le fer s'enfonce, sans hâte. Un ruisseau de sang jaillit qui s'unit à d'autres ruisseaux, coule dans les caniveaux du sol et tombe aux étages inférieurs où l'on en fait je ne sais quoi : des aliments, des drogues, des bijoux, des explosifs...

Le sang jaillit. L'animal pousse un dernier cri gargouillant. Un autre cri, déjà, remplace, dans le chœur, celui du chanteur égorgé. L'animal qui vient de périr bascule dans l'échaudoir. Imaginez une cuve longue et puante où les cadavres sont débarrassés de leur crasse. Ils y entrent couleur de terre. Ils en sortent roses, roses pour l'éternité, de ce rose pâle et fragile qu'on voudrait pouvoir qualifier autrement que rose-tuberculeux.

Mais nous perdons du temps et, cependant, la chaîne

marche, avec son roulement funèbre et ses craquements arthritiques. Les cochons échaudés sont pendus par les tendons, la tête en bas. Et la promenade continue. La chaîne se plie et se replie plusieurs fois dans la grande salle. Sur son passage, les hommes attendent, par couples. Les hommes silencieux, à l'air accablé, qui savent, chacun, faire un geste. Celui-ci fait flamber le corps dans une large flamme de gaz. Ceux-ci, armés de tranchets, grattent la couenne, région par région. La chaîne marche, chaque homme rase un pied carré de porc. Toujours la même place. Le même homme fait cela chaque jour de la semaine. Il gagne deux dollars ou deux dollars et demi par jour. — M. Pickleton me l'avoue en ajoutant, comme excuse, que c'est là de ces métiers dont en deux heures on achève l'apprentissage. — Mais la chaîne marche. Un homme attend. D'un seul coup de couteau, il détache la tête qui pendille, tenue par la peau du menton. Un autre homme commence à fendre la bête au milieu. Un autre achève l'estocade. Un autre entreprend l'étripage qu'un autre encore achève. La chaîne marche. Les experts jettent sur toute cette viandaille un regard dès longtemps émoussé. La chaîne marche. Les porcs blêmes et roses avancent l'un derrière l'autre en procession. Tous de ce même rose fatal. Ils perdent petit à petit toutes les parties de leur être et quand de la chaîne, enfin, tombe le dernier morceau, seize minutes se sont écoulées depuis le geste du nègre sacrificateur.

Et le cri! Le cri, toujours, qui renaît au bout de la chaîne. Le cri, si fort et si vivant qu'on en fera quelque chose, un jour. Il est absurde que cette énorme somme d'énergie s'évapore ainsi, se perde dans l'espace. On en fera de la musique, de beaux airs de jazz-band.

Allons, ne rêvons pas. En marche! En avant! De nouveau, des passerelles, des toits, des terrasses. La pluie, la fine pluie de cendres mouillées. L'odeur des porcs et leur cri nous poursuivent quelque temps encore. De pesantes portes de fer, peintes en rouge écarlate, comme une insistante allusion. Ah! l'abattoir des bœufs!

On l'aborde au ras du sol. Il est moins bruyant que l'autre. Les bêtes, ici, sont passives, ahuries. Elles arrivent, tassées

dans des wagonnets. Les nègres tueurs circulent sur un trottoir en surplomb. Ils font halte devant chaque charretée. Ils lèvent leurs bras armés d'un merlin au long manche souple. Cinq ou six bœufs par wagonnet. Cinq ou six coups de merlin. Parfois le petit marteau pointu dévie et fait voler au loin une corne brisée. Parfois un sourd mugissement monte de cette masse pantelante. Déjà le nègre s'éloigne. Les cinq ou six bêtes restent côte à côte un instant, maintenues debout les unes par les autres. Alors le wagonnet bascule et décharge d'un seul coup les monstres agonisants. On les saisit par les pattes de derrière. On les hisse jusqu'à la chaîne. On les passe à l'égorgeur. Un torrent de sang. Quelques soubresauts.

M. Pickleton me tire par la manche. « Venez! Venez, nous avons tant de choses à voir... » Je suis, malgré tout, fasciné par le geste des tueurs. J'ai vu mourir des centaines d'hommes et la faculté d'horreur n'est pas morte au fond de mon cœur. Même mécanisée de cette manière, ramenée aux strictes proportions d'un acte industriel, la mort reste un grand mystère. Je ne peux détacher mes yeux du nègre au visage froid qui distribue des coups de maillet sur ces fronts qu'Homère disait majestueux.

La chaîne marche. Les grands cadavres des bœufs commencent leur promenade macabre. Nous les escortons un moment. Nous montons, nous descendons, derrière M. Pickleton, dans le tumulte de l'usine à mort. Parfois nous croisons, sur une passerelle, un parti de visiteurs, — j'allais dire un convoi. — Ils cheminent à la queue leu leu, menés par des guides à casquette d'uniforme qui hurlent dans un porte-voix pour dominer le bruit des mécaniques et des victimes. Les visiteurs ont cet air sérieux, indifférent, assoupi, que l'on voit aux foules américaines dans les endroits de plaisir. Je distingue un couple d'amoureux, serrés l'un contre l'autre, deux jeunes mariés, sans nul doute, qui font leur voyage de noce et visitent les lieux célèbres. Peut-être, au tournant du couloir, entre le pavillon du lard et l'étage de la saucisse, vont-ils se donner, comme au cinéma, un long baiser sur la bouche, en attendant la nuit, la nuit sans remords, au trente-troisième étage, dans un hôtel du centre.

Cependant, les cadavres de bœufs défilent, fantômes

bigarrés. Tous les cinq pas, un homme les attend, un homme en bonnet et en blouse, qui fait son geste rituel, son métier l'acte essentiel de sa vie.

Trente-deux minutes et le bœuf est en morceaux.

L'usine à moutons va plus vite. Une théorie de bêtes affolées y vient trébucher dans la mort. Le nègre égorgeur, la chaîne et la funèbre promenade.

Plus vite! Plus vite, nous-mêmes. M. Pickleton nous entraîne, d'un geste courtois mais autoritaire, vers d'autres spectacles. Couloirs. Portes rouges. Escaliers. Parfois, nous retrouvons, pour une seconde, l'air du dehors avec son goût de brouillard, de houille et de sentine. Des étuves suffocantes où les quartiers de bidoche ballent dans la vapeur, nous passons aux chambres froides, salles immenses, désertes, mortelles, que nous traversons au pas de course, entre deux haies de bœufs écorchés, raides comme des soldats à la parade.

Voici les ateliers inférieurs où se fait la grosse cuisine. Un peuple de charcutiers pour émincer le lard! Un peuple de boyaudiers pour laver toute la tripaille! Et ces hachoirs monstrueux où se triturent des montagnes de chair à saucisse! On pourrait aller en barque sur cette mer de saindoux chaud. Plus vite! Descendons un étage. Descendons, comme la marchandise. Le saindoux, nous le retrouvons ici. Une machine éjaculatrice en lâche une livre à la fois — le jet blanc, tiède, écœurant — dans des boîtes de carton qu'une autre machine, cliquetante, fabrique, au fur et à mesure, fabrique comme avec des mains. Bjj! Bjj! La cracheuse passe d'une boîte à l'autre et les comble, d'un seul jet. Le saindoux se fige aussitôt, sous le regard endormi de girls à bonnets blancs.

Voici l'empire des saucisses. La chair arrive des étages supérieurs dans des canalisations. Elle est salée, poivrée, de façon stricte et régulière. Elle est là, dans les tuyaux sur lesquels les charcutiers, avec un geste rapide et bizarrement lubrique, empalent des toises de boyaux. Quand l'appareil est paré, l'homme ouvre le robinet de chair, et la saucisse, enfin lâchée, se propage à la vitesse d'un cycliste. Un apprenti la recueille et l'enroule en longs écheveaux, baveurs de place en place, sur des cadres de métal.

Assez! Assez! Allons plutôt retrouver la pluie fidèle, fine-

ment mêlée de houille. Je sais, M. Pickleton. Je sais, je vois : tout cela est propre. Plus propre, je vous le concède, que la boucherie et la charcuterie de mon village. Qu'une main de nègre, parfois, s'égare dans la mécanique et passe dans le saucisson, comme le disent les médisants, c'est, au fond, sans importance. Tout cela est stérilisé dans les marmites gigantesques. Je répète que tout est propre. Propre et désespérant.

Nous cheminons maintenant dans la rue, entre des bâtisses fumantes où se prépare — à quel prix! — notre manger de carnivores. Je prends M. Pickleton par le bras et lui pose, tout à coup, cette question ridicule et presque cruelle :

— Est-ce que vous vous plaisez, ici?

M. Pickleton me regarde. Un voile imperceptible glisse sur ses beaux yeux noirs.

— Je n'habite pas ici, — fait-il.

Il attend une seconde et reprend plus bas :

— Ma famille vit à la campagne. J'habite la campagne.

— Mais il y a des dizaines de milliers d'hommes et de femmes qui vivent ici, qui consument toute leur existence ici?

M. Pickleton esquisse des épaules un geste d'impuissance, puis il me saisit le bras pour m'entraîner plus loin, car c'est un homme d'action qui ne perd pas son temps en rêveries inutiles.

***

Sept heures du soir. L'elevated express est plein. Il se rue en ferraillant à travers la ville confuse. Je ne peux pas fermer les yeux. Inutile de chercher à me recueillir. Je suis en proie à Chicago comme à une maladie grave.

Malgré toutes les fatigues, toutes les douleurs, toutes les inquiétudes, j'avais toujours sauvé, comme un humble et cher trésor, la joie de vivre. Je ne suis plus sûr, désormais, de ne pas trouver à toute joie un arrière-goût d'abattoir.

La mine, l'aciérie, l'usine à papier, l'abattoir. Voilà les quatre fondements de cette civilisation dont nous sommes si fiers. Si tu n'es pas descendu dans la mine, si tu n'as pas senti le souffle sulfureux de l'usine à papier, si tu n'as jamais

respiré la fauve et fade odeur de l'abattoir, si tu n'as pas vu le four Martin dégorger son flot de métal en délire, ô mon ami, tu ne connais pas toutes les tristesses du monde, toutes les dimensions de l'homme.

***

L'elevated express est comble. Nous sommes debout, côte à côte, nous, le troupeau confus des voyageurs. Est-ce qu'un nègre va passer tout le long de la voiture et nous délivrer de cette existence de bête en nous donnant en plein front un adroit coup de merlin?

Quels sont ces cris déchirants? Encore les cochons? Non. Ce sont les roues des voitures qui hurlent dans le virage. Nous changeons de quartier, presque de province. Parfois, la voiture se vide. A travers les vitres trempées de pluie, je regarde la foule qui patiente aux guichets des cinémas. A quoi donc me fait penser cette foule, avec son lent cheminement? N'est-ce pas aux animaux qui montent vers la tuerie? Détournons les yeux. Toutes ces formes roses, rangées en face de moi? Quoi! Encore les porcs? Toujours les porcs? Non! Rassemble tes esprits, regarde mieux les jambes des dames américaines, ces belles jambes aux bas roses. Ne cède pas à l'obsession. Regarde ces jolies femmes du peuple le plus riche et le plus heureux du monde. Hélas! malgré leurs beaux bas bien tendus, les dames de l'elevated, à cette heure, sont des employées aux traits las qui, la journée de travail achevée, font une heure de métro express pour rentrer au gîte. — Je n'ose pas dire au foyer.

Enfin l'hôtel! Enfin mon gîte à moi, mon terrier, mon refuge contre cette ville folle. Enfin le bain et, peut-être, l'oubli. Eh bien, non! Le savon que je saisis sent furieusement l'abattoir. Il en vient, d'ailleurs, il en vient. Le linge dont je m'essuie, avec quel sous-produit l'a-t-on blanchi, car il sent aussi l'abattoir? Les œufs sur le plat... Ciel! ils sont cuits dans le saindoux, j'ai négligé d'exiger le beurre. Il n'est pas jusqu'au sucre, innocent dans sa soucoupe, qui n'avoue son commerce avec le noir animal. La reliure de la Bible posée sur ma table de nuit... Non, ça, du moins, ce n'est

qu'une imitation de basane. Mais le peigne, mais la brosse, mais ce petit canif de corne, tout chaud dans mon gousset!

Du sang-froid! Du calme! Ces âmes délicates qui refusent de manger la chair des bêtes veulent quand même des vêtements de laine, des coussins de crin, des souliers de cuir. Nous devons vivre. Mais à quel prix?

Combien de temps, combien de temps encore pour que l'ombre de l'abattoir se dissolve dans l'oubli, seul remède, seule excuse?

Combien de temps me faudra-t-il pour guérir de Chicago?

IX

GAIETY

— Monsieur Duhamel, vous avez l'air sombre.

— Cher docteur, je suis las. Et, ma foi, pourquoi vous le cacher? Je suis triste aussi, très triste.

— Peut-être votre hôtel est-il insuffisamment confortable?

— Vous savez bien, docteur, que mon hôtel est le plus grand hôtel du monde. J'y jouis de ce que vous nommez le confort : j'ai une belle salle de bains, un robinet *d'iced-water*, de la chaleur, de la lumière, la T. S. F. dans le tiroir de ma table de nuit, avec six mètres de fil au bout du casque, en sorte que je peux aller, venir, me raser, écrire, lire et dormir en écoutant. Sur ma table de nuit, une Bible magnifique offerte par la société des Gidéons, admirable société de commis-voyageurs qui s'appellent ainsi non point en l'honneur d'André Gide, comme pourrait le croire un fervent des belles-lettres, mais, tout modestement, « parce que Gidéon était un homme qui faisait avec exactitude ce que Dieu voulait qu'il fît ». Sur la Bible, est posée une anthologie des poètes de langue anglaise, Anglais et Américains. Whitman y figure entre deux cents seigneurs de moindre importance. Enfin, sur l'anthologie, l'annuaire des téléphones en trois volumes, car j'ai le téléphone. Je peux aussi disposer d'une machine à écrire. Oh! cher docteur, le confort, je l'ai, il m'a, nous nous avons.

— Alors, monsieur Duhamel?

— Eh bien, j'ai pris un bain, le deuxième de la journée. J'en suis sorti tout aussi triste qu'auparavant.

Le docteur arrête sur moi son regard tendre, étonné.

— Mon Dieu! — dit-il, — comme vous êtes subtils et compliqués, vous autres Français!

— Compliqués? Vraiment non, cher docteur Brooke. Je me sens au contraire l'âme de La Brige.

— Je ne connais pas La Brige.

— C'est, chez nous, un héros national.

— Un héros?

— Ma foi, oui! Un héros du non-conformisme. Un héros modeste et quand même très honorable. Je le comprends, depuis que je suis en Amérique.

Le docteur Brooke me considère avec une affectueuse anxiété. Puis, tout à coup, ressaisi par la fièvre américaine :

— Puisque vous êtes triste, nous allons vous égayer. Allons, monsieur Duhamel, passez vite votre smoking. Nous sommes très pressés, maintenant. Vous savez que les Américains n'ont pas de temps à perdre.

— Pauvres Américains! Comme vous êtes pauvres!

Le docteur Brooke ouvre la bouche et paraît stupéfait.

— Nous sommes pauvres?

— Mais oui, mon cher docteur. Le temps est la plus grande richesse et vous n'en avez jamais. Vous n'en avez jamais assez pour en perdre. Comme vous êtes pauvres!

Le visage du bon docteur se détend brusquement et c'est un long éclat de rire :

— Je comprends votre paradoxe.

— Ce n'est pas un paradoxe, monsieur Brooke. C'est l'expression de la plus cordiale sollicitude. Il est temps, il est grand temps que l'Amérique produise des paresseux, je veux dire des rêveurs, qui la sauveront d'elle-même.

Le docteur Brooke rit de plus belle.

— C'est très drôle! Vous avez une façon si grave de dire des choses plaisantes. Dépêchons-nous, je vous prie. Le dîner nous attend, au club. Et vous savez qu'on doit, ce soir, proclamer les résultats de l'élection présidentielle. Un grand événement. Notre club est un club d'intellectuels. Société choisie. Nous autres, Américains des grandes villes, Améri-

cains de bonne condition moyenne, nous ne pouvons guère recevoir nos amis chez nous, comme il est d'usage en Europe. Nous sommes trop petitement logés, nous n'avons pas de domestiques. Pensez qu'une femme de ménage, une négresse que l'on prend huit heures par jour, coûte fort cher. Il faut lui donner quatre dollars, soit cent francs de votre monnaie. Quatre dollars par jour, plus la nourriture et le prix de son métro. Bah! Nos enfants sont élevés au grand air, dans les collèges de la province. Ma femme, qui a des occupations, vit dans son club. Moi, dans le mien. Quand nous devons prendre un repas à la maison, nous montons au restaurant du dix-huitième où l'on est bien. Que voulez-vous? Une maison, je veux dire le foyer tel que vous l'entendez, là-bas, de l'autre côté de l'Océan, c'est un luxe très dispendieux. Les enfants même, c'est un vrai faste. Vous commencez à le comprendre en Europe, vous aussi. Enfin, j'ai mon club. C'est là que je traite mes amis, que je lis les journaux et les magazines, que je fume et me repose. J'y ai ma table, mon coin, mes habitudes et, si vous voulez, mon home.

— Oui, je comprends. Vous avez, poussés par les circonstances, mis en pratique le communisme bourgeois.

Le docteur Brooke jette un regard d'inquiétude autour de lui et souffle très bas :

— Communisme? Que voulez-vous dire? Vous avez de ces mots.

— Je dis bien le communisme bourgeois. En beaucoup plus riche, cela va sans dire, vos clubs me font penser à la maison des paysans, ou bien à la maison des écrivains que l'on voit dans les grandes cités soviétiques. Même résignation de l'individu...

— Franchement, — dit le docteur Brooke avec une soudaine fierté, — nous avons résolu le problème domestique, à notre façon, qui me semble raisonnable, maintenant que j'y suis fait. Nous en avons presque fini avec les soucis de la maison. Nous pouvons nous occuper d'autre chose.

— Et de quoi?

Le docteur Brooke montre un visage stupéfait.

— Eh! mon Dieu! de nos affaires.

Puis il ajoute avec une véhémente conviction :

— Vous êtes un homme d'opinions libérales. Vous ne pouvez critiquer cette suppression du serviteur.

— Vous ne l'avez pas supprimé : vous l'avez mis en commun.

— Nous en exigeons moins, ainsi.

— Monsieur Brooke, si c'est une grande misère de servir, c'est une plus grande misère d'être servi. Je viens des États méridionaux, on y achevait la cueillette du coton. C'est, vous le savez, un moment pendant lequel les dames américaines ne peuvent plus garder une bonne. Toutes se sauvent, jusqu'à la moins dégourdie des négrillonnes, toutes vont chercher les bons salaires, chez les planteurs. Elles changent de maîtres. Vos anciens domestiques n'ont fait que changer de maîtres. Ils sont, aujourd'hui, les esclaves d'un autre patron, d'une machine. Ils passent chaque jour de leur vie à visser un boulon, à tourner un robinet, à raser le flanc du porc...

Le docteur Brooke ne m'écoute plus : il distribue des coups de chapeau, car nous arrivons au club.

Ascenseur, de nouveau. Ascenseur obligatoire. Peut-être y a-t-il, quelque part, dans l'épaisseur des bâtisses, un vestige d'escalier. Fureteur qui le découvrirait. L'ascenseur, toujours, avec ses secousses nauséeuses. On passe d'une boîte dans une boîte, d'une cage dans une cage. Voici le vestiaire, aussi spacieux qu'un magasin d'habillement de l'armée. C'est l'intimité même. Pendant la petite station dans l'éblouissant lavabo, le docteur Brooke dit, l'air distrait :

— Vous critiquez notre système, et vous serez bien obligés d'y arriver un jour ou l'autre.

— Eh! Je le sais! Je le sens. C'est ce qui me désespère.

Le première chose que l'on voit, en pénétrant dans la salle à manger du club, c'est un énorme récipient de métal argenté dans lequel trempent plusieurs louches à long manche. Un peuple de verres à l'entour. Les personnes de l'assistance viennent, quand l'envie leur en prend, puiser dans ce hanap des gobelets d'une liqueur rosée.

Il est plus de neuf heures du soir. Une grande agitation règne dans la foule des dîneurs. C'est aujourd'hui que cent millions de citoyens choisissent leur chef. Cet événement justifie de grandes libations d'alcool.

Dans un angle, nous attendent les convives du docteur Brooke et la table réservée. Après les poignées de main, le docteur Brooke m'entraîne encore.

— Le club, — dit-il, — est un lieu privé. Nous y pouvons donc boire ce que bon nous semble. Allons tâter de cette potion.

Potion n'est pas si mal dire. La liqueur rosée que je rapporte dans mon verre et dont j'humecte mes lèvres est un alcool chimique vaguement parfumé d'une essence de fruit. Tel, ce brûlant breuvage, distribué sans mesure et bu sans retenue, semble échauffer déjà vivement l'assistance, accoutumée qu'elle est à des mélanges moins riches et moins francs. Je sens que mon refus de boire déconcerte et chagrine un peu ces hôtes empressés pour qui la moindre goutte d'alcool représente une sorte de victoire.

Au reste, de moi dédaignée, la boisson ne manque pas d'amateurs. Elle commence à faire son œuvre. Elle colore tous les visages, enflamme toutes les haleines, libère toutes les opinions. De cinq minutes en cinq minutes, un volontaire en habit noir se dresse au milieu de la salle et publie les résultats connus de l'élection présidentielle. Il crie quelques chiffres confus que la foule interprète avec passion, car les hommes en smoking et les dames aux épaules nues se répandent en hurlements dont on ne saurait dire s'ils expriment la colère ou la jubilation.

— Nous avons, — dit le docteur, — les résultats de l'Est, qui est en avance d'une heure solaire sur nous. Au contraire, les résultats de l'Ouest, de la Californie, par exemple, où il est à peine sept heures du soir, arriveront tard dans la nuit. Les U. S. A., que voulez-vous? c'est grand! Le bruit vous surprend, peut-être?

Comment me surprendrait-il? Il est, ici, chez lui. Il est le roi de la ville, le vrai maître du pays. Par la fenêtre toute proche, je regarde Chicago nocturne, les édifices pressés qui jaillissent de toutes parts comme de longs geysers de feu. Ah! vous, poètes du vieux monde, vous pouvez tout imaginer : le fond des mers, le désert, la lune... Vous n'imaginerez pas Chicago, cette termitière, Chicago qui n'est pas même laide, mais inhumaine, mais hagarde, comme un rêve après l'ivresse.

Je m'évade par cette fenêtre. Oh! ce n'est pas pour longtemps. Les vociférations de l'assemblée réveilleraient un cimetière. Les gobelets de drogue alcoolique voyagent de main en main. Les nègres, en dolman bleu turquoise, s'envolent, chargés de mangeailles. Toutes les dix minutes, le gentleman hurleur jaillit, tel le diable de la boîte, et dit comment ont voté les gens du New-Jersey ou du Connecticut. Les dîneurs, d'un coup de gosier, se libèrent les mandibules et lancent une salve de clameurs à l'adresse de Smith ou de Hoover. Puis ils réclament la musique.

Elle éclate soudain, dans un coin. C'est le plus faux, le plus aigre, le plus détonant des jazz. Cette bastringue ataxique, essoufflée, qui, depuis tant d'années déjà, trébuche aux mêmes contre-temps, qui nasille, qui larmoie, grince et piaille sur toute la face de la terre. Triomphe de la sottise barbare, avec approbation, explications et commentaires techniques de musiciens instruits qui redoutent par-dessus tout de n'avoir pas l'air « à la page », de contrarier leur clientèle, et qui sacrifient au jazz comme les peintres de 1910 sacrifiaient au cubisme, par grande frayeur de laisser filer le coche, comme les romanciers de ce jour sacrifient au goût régnant en glissant dans toutes leurs histoires une paire de pédérastes et un brelan de toxicomanes.

Saxophone, batterie, violon saoul, sifflet roucoulant, le jazz a lancé son appel et ce n'est pas en vain, je vous prie de le croire. Grand mouvement dans l'assistance. Toutes les vieilles dames se lèvent, les premières, avec une flamme, un empressement que l'on n'osait plus espérer ni de ces croupes vénérables, ni de ces chevilles tuméfiées, ni de ces gorges en déroute. O jazz! Strychnine suprême! Par quel miracle as-tu reculé l'heure du couchant, relevé tous ces fantômes?

Les bonnes dames à cheveux blancs — minute émouvante! Racontez-nous ça, grand'mère, — se prennent donc à piétiner dans l'espace libre entre les tables. Les jeunes femmes, longtemps après, se lèvent avec nonchalance. Elles aventurent quelques pas dédaigneux dans la cohue des danseurs. Un cri fuse entre les cris. Le gentleman proclamateur vient de grimper sur une chaise. Il dit que le Maine et la Virginie

ont fait connaître leur préférence. Tous les danseurs s'arrêtent un instant, saluent d'une clameur généreuse le nom de Hoover ou celui de Smith, et se reprennent à gambiller pendant que le jazz déraille, rote, foire, insulte joyeusement à la musique.

— Ils s'amusent, — me dit en remuant les sourcils le miséricordieux docteur Brooke. Ils ont raison de s'amuser le soir : ils travaillent si durement toute la journée!

— Vous parlez des hommes, cher docteur, et je vous crois. J'étais, cette après-midi, au grand concert symphonique. Excellent concert, d'ailleurs. Il y avait là plus de mille dames et nous n'étions, j'ai presque honte à le dire, que six représentants du sexe masculin. Je vous l'affirme. J'ai compté.

— Que voulez-vous, monsieur Duhamel, chez nous l'homme aime à travailler.

— C'est ce que disent toutes ces dames avec de belles moues câlines, comme elles diraient de leur chat : « Pauvre petit, il aime tant le lolo à sa mémère. » Bref, nous n'étions que six messieurs dans la grande salle des concerts. Je n'étais pas trop fier de moi. Je me figurais être un de ces esthètes efféminés qui prennent des plaisirs insolites pendant que les vrais hommes, assis à leur bureau, vendent des boîtes de conserves, comme il convient au sexe fort.

— Ne vous moquez pas. Tous ces messieurs que vous voyez s'amuser, ce soir, mènent tout le jour une existence très dure, très sévère.

— Je le crois volontiers. Ils me font même songer à des gens qui vendraient leur âme pour mettre, sur leur petit pain à la graine de pavot, une plus grosse bouchée d'oléomargarine. Pour l'instant, c'est l'heure de la détente...

— Il faut bien rire un peu.

— Ah! cher docteur, vous avez tout éclairé. Je ne comprenais pas très bien d'où venait mon malaise. Il faut rire! Il faudrait rire! Mais, regardez : ils ne rient pas. Ils crient, ils dansent, ils mangent, ils boivent de ce poison. Ils ne rient pas. Et j'ai terriblement peur d'un monde où l'homme ne saurait plus rire. Vous le savez, tout comme moi, on a fondé dans ce pays une « ligue pour ne pas perdre l'habitude de rire ». Quelle révélation!

— C'est vrai, — dit le docteur en hochant pensivement la tête, — même avec beaucoup d'argent, on ne peut pas rire tous les jours. Vous ne mangez guère. Tout est bon pourtant, ici.

— Excusez-moi, cher docteur Brooke. Tout est bon, sauf votre convive. Quel est ce monsieur singulier qui danse avec cette jeune femme?

— C'est un négociant d'ici qui vient de se remarier pour la cinquième fois. Ce n'est pas rare, aux États-Unis. Le divorce bien compris est sans doute un remède à l'adultère, qui n'est pas bien vu, chez nous.

— Vraiment? Et quelle est cette dame étonnante?

Le docteur fait un geste vague. La dame, que je désigne d'un léger mouvement du nez, porte aux doigts de ces diamants que l'on nomme, ici, des « rochers », à cause de leur insolente grosseur. Et ces bagues pharamineuses sont reliées au poignet par de solides et cliquetantes chaînettes d'or. La robe est d'or, les souliers d'or. D'or aussi, d'or vert et rouge, les vieux cheveux cent fois reteints. Et, derrière toute cette orfèvrerie, il me semble apercevoir cent mille porcs hurleurs qu'égorge un nègre couvert de sang.

Ce ne sont pas les porcs qui hurlent, ce sont les danseurs enthousiastes. Ils saluent, une fois encore, par une large beuverie d'alcool, le très probable triomphe du champion de la prohibition.

Vais-je suivre de l'œil les couples oscillants? Vais-je observer plus longuement le manège de cette brune dévorante qui tient et serre à pleine main le pouce de son danseur, dans un geste qu'on ne saurait décrire en termes décents? Non! regardons plutôt la scène extravagante qui se joue à la table voisine. Une juive, belle encore, mais d'une beauté profanée, est en train de vendre sa fille à certain croulant vieillard, sous le regard froid, morne, atroce de deux jeunes hommes au visage plein de haine. La « transaction » est laborieuse. Le vieux forban, sans doute, entend très mal : il se fait répéter tous les mots en arrondissant la main autour de son oreille poilue. La mère-putain fait des grâces. La pucelle — robe à paniers, épaules grêles mais de lignes pures, museau délicat, méprisant — ravale en conscience son dégoût. Les

deux gigolos — frères, amants? ah! que je voudrais le savoir! — ne touchent pas aux nourritures, pas même du bout des dents, tout occupés qu'ils sont d'avaler l'amère couleuvre. Enfin, le troc semble réglé. La mère, l'œil mi-clos, contemple encore sa fille et l'offre au vieux pour un fox-trot, danse de tout repos. Le misérable pantin se met en branle à petits pas. J'ai peur de le voir tomber. Un long fil de salive brillante coule de sa lèvre inférieure jusque sur le plastron rompu. Il parle, il promet, il offre. La fillette fait, des paupières, un « oui » souriant, hautain, détaché, plein de rancune. Le vieux halette et rougit comme s'il allait mourir. Et deux cent mille cochons, immolés à la cantonade, célèbrent cet accord par un vacarme assourdissant.

Le jazz ronfle. L'alcool rose descend le long des œsophages. Les nègres en dolman turquin se glissent parmi les danseurs, le visage crispé, l'œil fixe et de fines gouttes de sueur aux ailes de leur large nez. Des fusées de clabauderie annoncent, de temps en temps, que le héros de l'abstinence est en train de gagner du terrain. A d'autres moments, soutenue par le saxophone en transes, une moitié de l'assistance hurle *Sur les quais de New-York*, rangaine lugubre qui passe pour l'air favori de M. Smith.

Le docteur se penche à mon oreille et murmure avec bonhomie :

— N'est-ce pas que c'est très gentil?

Pas la moindre envie de répondre. La cervelle froide, l'œil clair, net de toute drogue indigne d'un buveur de noble et vrai vin, je regarde, par la fenêtre, la ville nocturne, effrénée, secouée de toutes les fureurs, de toutes les concupiscences, et qui semble chercher à tâtons, jusque dans la nue pluvieuse, le fantôme de la joie, de la pure joie humaine, à jamais chassée du monde.

X

FEUX D'ARTIFICE OU LES EXTRAVAGANCES DE LA PUBLICITÉ

Pendant la journée, le soleil les réduit à l'impuissance. Mais la nuit leur appartient. Ils se sont partagé le royaume

de l'ombre. Ils s'éveillent de-ci, de-là, dès le crépuscule. Avec une obstination, une sérénité parfaitement mécaniques, ils se remettent à leur besogne d'endoctrinement et d'intimidation.

C'est un hourvari de lumière, une émeute, une mêlée. Le triomphe de la discordance et du désordre. La discipline est au ras du sol, tout juste bonne pour la multitude rampante. Dans l'espace ténébreux, seule règne la loi du plus fort. La brousse, avec toutes ses sauvageries.

Voici les éléphants et les hippopotames, les grands pachydermes de la publicité, qui dominent, sans conteste, par leur masse. Voici les brutes vigoureuses : lions et tigres. Voici les renards de la fable, les maigres et les fourbes. Les singes enfin, ceux qui ne savent quelle acrobatie inventer pour attirer sur eux l'œil effaré du passant.

Ceux qui, tel un bonneteur ses cartes, étalent tout leur jeu, lettre à lettre, et le raflent d'un revers de main. Ceux qui jonglent avec des mots, les rattrapent, les relancent et ne se trompent jamais : inhumaine monotonie. Ceux qui, de deux en deux minutes, donnent les dernières nouvelles politiques, le résultat des courses, l'heure exacte, ou quelque autre renseignement qu'on ne leur demandait point. Ceux qui cherchent à nous séduire, à nous braver, à nous lasser, à nous irriter, à nous surprendre, à nous vaincre, à nous convaincre de quelque façon que ce soit. Tous ceux qui jaillissent, retombent, naissent, meurent, tournent, serpentent, bondissent, se roidissent, se brisent, éclatent, germent, bourgeonnent, se décomposent, se recomposent, changent de couleur, de rythme, de démarche, de vitesse, clignent de l'œil, battent de l'aile, frappent du pied, tremblent de la bedaine, respirent, chantent, crient, pètent, avec des grimaces, des tics nerveux, des contractions, des spasmes, des inventions d'épileptiques, d'hystériques, d'ivrognes ou d'aliénés.

— Docteur Brooke, le moment me semble venu de fonder, aux États-Unis d'abord, puis dans le monde entier, une ligue de protestation contre les publicités indiscrètes. Je suis en possession de mon bon sens et vous avez bien entendu. La grande loi de la réaction, qui joue dans tous les ordres de phénomènes, demeurera-t-elle muette devant cette prodi-

gieuse entreprise de contrainte et d'abrutissement? Jetons les bases de notre ligue, cher docteur, pendant que je foule encore le libre sol américain. Un suprême effort, je vous prie, pour défendre les choses sacrées mais en perdition, en décadence : la nuit, le ciel, l'horizon, le silence, la rêverie, la courtoisie, l'élégance, le sourire, le libre arbitre, la muraille vierge, le papier blanc. Que diable! le domaine de la publicité commence seulement où finissent ma patience, mon plaisir, mon bon vouloir. Ne tolérons pas d'empiétements.

Vous qui me cachez le paysage avec vos panneaux bariolés, vous n'aurez pas ma clientèle. Vous qui souillez le silence comme s'il n'était à personne, en quarantaine! Vous qui trompez ma confiance en me poussant à lire vingt lignes qui se terminent par un piège, indemnisez-moi tout de suite, faites-moi rire ou craignez ma rancune. Vous qui salissez les vitres de l'autobus, n'imaginez pas vous en tirer à trop bon compte. Vous êtes marqués sur ma liste : je vous dénonce et pour votre impudence et pour votre maladresse.

Je ne manque pas de bonne humeur : j'ai la tête dure et tiens essentiellement à faire ce qui me plaît, ce que je veux, à ne faire que ce que je veux. Un camarade, un voisin de table d'hôte, un compagnon de rencontre qui, pour célébrer ses mérites, marquerait un peu d'outrecuidance ou de présomption ou de cautèle, ah! comme nous aurions vite fait de le berner, de le remettre à sa place et de l'y abandonner sans façon. Pour les avantageux et les fanfarons, nous n'avons pas, dans la vie courante, assez de moquerie, assez de dédain. En revanche, quand il s'agit du commerce et de l'argent, nous sommes pleins de complaisances. Un fâcheux nous répète à satiété qu'il vend la meilleure savonnette du monde, et nous n'avons rien inventé pour le réduire au silence et le repousser dans le rang. Nous supportons tout de ces trafiquants effrontés qui prétendent forcer notre assentiment, nous faire travailler à leur fortune et qui, pour atteindre ce mirifique résultat, souillent tout ce qui se peut encore souiller sur la planète, nous traitent comme un troupeau stupide, démoralisent les pauvres gens, les poussent à de sottes dépenses et dilapident en niaiseries coûteuses une bonne part de notre richesse commune.

Docteur Brooke, n'ouvrez pas des yeux étonnés. Je dis bien : richesse commune. Vos économistes ont démontré, les premiers, que la publicité ne saurait, en définitive, être payée que par le public, par celui que les fauteurs de statistiques et de chiffres appellent « le consommateur ». Docteur Brooke, êtes-vous jamais entré dans cette maison de fous qu'on appelle, à Paris, la Bourse? C'est, à la fois, un paradoxe et un symbole. A l'heure où la meute des hommes d'argent encombre cette espèce de temple, chacun y fait assez de bruit pour que l'on n'entende plus personne. Vous imaginez difficilement cette kermesse, vous, Américains, qui, par une singulière chance, faites en général votre bourse dans des chambres de deux cents pieds carrés en fumant votre cigare devant l'écran où passent des chiffres. Comprenez bien : à la Bourse de Paris, tout le monde emploie toute sa voix, simplement, à faire du bruit. En sorte qu'il ne reste plus aux habitués de l'endroit qu'à s'exprimer par gestes. La clameur de la Bourse, ce honteux brouhaha, c'est du souffle perdu, de l'énergie gâchée sans bénéfice pour personne. Eh bien — oh! je ne m'éloigne pas de mon objet — la plus grande part de la publicité telle qu'elle se pratique aujourd'hui, c'est de l'énergie gâchée sans bénéfice pour le commun des hommes. De l'énergie que, cependant, nous devons tous payer en quelque façon.

Sans doute, à l'origine, ceux qui, les premiers, mirent en œuvre les artifices de la publicité, sans doute prirent-ils avantage sur les autres. Mais, aujourd'hui que le monde entier sacrifie au nouveau culte, l'effet même de la publicité décroît, se neutralise. Comme toutes les excitations habituelles, celles-ci ne manquent pas d'engendrer la passivité. D'où ces extravagantes surenchères. Et nous payons tous, en définitive, cette nouvelle folie de l'homme. Nous payons ces bruits haïssables, ces lumières dévergondées, ces propositions insolentes, ces injonctions cyniques, ces manques d'égards, ces intrusions, ces obsessions, ces indélicatesses, ces importunités, ces insultes.

Docteur Brooke, je répète « insultes ». Pas d'autre mot. Que les méthodes commerciales modernes s'efforcent de contraindre et de prostituer la renommée, c'est assurément

pitoyable. Qu'elles me forcent, en définitive, à payer leurs débordements, j'en suis fâché, pourtant je me résigne. Et comment ne me résignerais-je pas? Le point sur lequel je me sens irréductible, souffrez que je vous le signale : la publicité moderne marque, pour le public, un injurieux mépris, elle traite l'homme comme le plus obtus des animaux inférieurs. Quoi! J'ai des sens aigus, déliés, instruits par la pratique des arts les plus nobles. Je suis de ces êtres qui savent deviner, traduire, établir des rapports, analyser, suivre une piste, déceler une trace, comprendre une allusion. En un mot, je suis un homme et, comme dit Unamuno, « rien de moins que tout un homme ». Est-ce à moi que s'adresse, est-ce à moi qu'ose s'adresser cette publicité à éclipses, à répétitions, à explosions, qui semble conçue pour exciter les réflexes d'un mollusque sédentaire? Est-ce pour moi ces titillations, ces chatouillis, cette burlesque masturbation visuelle? Laissez-moi rire! Laissez-moi rire!

Docteur Brooke, vos compatriotes ont donné le plus fastueux développement à ces grands parcs forains où les citoyens vont, moyennant force dollars, se faire véhiculer, secouer, triturer, pilonner, bref abrutir. Je ne peux songer à ces pratiques sans humiliation. Pour distraire un homme, pour l'émouvoir, faut-il donc de pareilles secousses? Est-ce à de tels usages que nous consacrons nos sens? Avez-vous jamais vu le dernier des roquets flairer le bas d'une borne? Quelle délicatesse! Quel soin minutieux! Il ne prend pas tout : il choisit. Juste une goutte d'air, l'extrême pointe du fumet. Ah! le chien ne se sert pas de ses sens avec grossièreté. je vous assure. Mais nous, nous les hommes! Qu'on nous agite! Qu'on nous mette la tête en bas! Qu'on nous fasse pivoter, tourner, toupiller! Qu'on nous éblouisse et qu'on nous aveugle! Il n'en faut pas moins pour nous faire vibrer. Pouah!

Cher docteur Brooke, la publicité moderne me rappelle tous les Luna Parks, toutes les Majic Cities de l'Europe et surtout de l'Amérique. Elle donne, de l'homme, une idée par trop grossière, par trop méprisable aussi. Je refuse énergiquement une telle honte et vous propose de former une ligue. Honnis soient ces mercantis qui pensent nous amadouer,

nous obtenir en nous considérant comme des imbéciles.

Cher docteur, vous allez, je le devine, m'annoncer que je serai le seul ligueur de ma ligue. C'est, hélas, bien possible. Quittons cette avenue, je vous prie. Échappons à l'obscène racolage des lumières. Glissons dans cette rue transversale que la publicité néglige et qui, de ce fait, a, tout aussitôt, l'air d'un coupe-gorge. Au moins, nous y serons à l'aise. Au moins je pourrai vous y lire, sous un simple bec de gaz, quelques lignes d'un philosophe qui est votre compatriote : Thomas S. Baker. Car, sachez-le, les misères de l'Amérique ne laissent pas de tourmenter quelques vrais Américains. « Les procédés du fabricant, dit cet excellent homme, sont étendus au domaine des lettres et du journalisme et, grâce à l'art prodigieux de la réclame américaine et aux efforts des vendeurs travaillant à haute pression, des personnalités sans importance sont exploitées aussi habilement, et parfois d'une manière aussi profitable que des spécialités pharmaceutiques, par des gens que l'on pourrait appeler des marchands littéraires. »

Docteur Brooke, vous estimez que notre Américain n'a pas découvert l'Amérique. Il dénonce un péril auquel tout le monde est fait, c'est-à-dire résigné. Si la publicité s'attaque aux choses de l'esprit, c'est que les choses de l'esprit se sont mollement défendues. Si même elles se défendent mal, c'est qu'elles ne sont guère « de l'esprit ».

Voici, cher docteur, un sujet sur lequel il m'est donné d'avoir une opinion ferme, bien vivace, bien mordante. J'ai vu, si j'ose ainsi parler, la méthode américaine débarquer dans l'Europe occidentale... Soyez sûr que je ne vais ni gémir ni gronder. — Ni Cassandre ni Jérémie. — Mais rire! Et de bon cœur, si l'envie m'en prend. J'ai vu les marchands de livres se comporter en marchands, c'est-à-dire s'efforcer, par tous les moyens, de vendre leur marchandise. Le résultat, vous le connaissez : certains hommes de lettres, perdant toute décence et même tout honneur, ont accepté que le fruit de leur passion fût offert au public comme une denrée, vanté par des bouches mercenaires, indiscrètes, d'ailleurs anonymes. Des artistes, non dénués de talent et d'esprit, ont rivalisé dans la rage de surenchère avec les marchands de chocolat

et d'apéritifs. L'abus de confiance leur est apparu soudain comme une chose toute naturelle et même recommandable. Oh! je ne lève pas les bras au ciel. Je fais seulement quelque effort pour embrasser, pour comprendre le phénomène.

Fidèle, dès le premier jour, aux principes de cette fameuse ligue dont je suis l'unique ligueur, je réagis à ma façon. Je me refuse à lire, fussent-ils d'une plume habile ou célèbre, les livres que je juge présentés de manière inconvenante. Je pense, comme tout le monde, que leur auteur est peut-être avide, cupide, faible devant ses appétits. Je pense, surtout, qu'il n'est pas curieux. Oui, il n'est pas curieux de savoir ce que vaut son âme toute nue.

La vie d'un écrivain, d'un artiste, est une longue expérience, une belle partie qui se joue entre un esprit et le monde. Eh bien, je veux que mon expérience demeure pure. Tel est mon intérêt majeur. Je refuse d'introduire dans mon équation de ces facteurs non déterminés qui fausseraient tous mes calculs. Je ne parle pas dans le désert. Une multitude m'écoute. Soit! Cette multitude et moi, nous sommes aux prises. Qu'on nous laisse jouer loyalement notre jeu. Qu'on ne corne pas les cartes. Qu'on ne cherche pas à me donner, par artifice, plus que je ne vaux, plus que je ne mérite. Je ne veux tromper personne et je ne veux pas me tromper. Laissez-moi donc seul m'expliquer avec ceux qui me font l'honneur et l'amitié de m'entendre. Surtout, n'allez pas leur dire que « mon dernier livre est, peut-être, le livre le plus surprenant qu'on ait publié dans le monde entier depuis le XIIe siècle ». Une seule chose m'importe : ne pas accepter de passer pour ce que je ne suis pas. Comme le dit, en substance, un sage de ma connaissance : si, par surprise, par ruse, nous forçons dix mille personnes à lire un ouvrage dont elles n'ont ni le besoin ni le goût, nous faisons dix mille mécontents. Nous gagnons dix mille ennemis.

Voilà, cher docteur Brooke, une de ces supputations illusoires dont je laisse le privilège à ces rêveurs impénitents que l'on nomme les hommes d'affaires.

XI

LA SÉPARATION DES RACES

— Voici Madame la directrice.

Une vieille dame encore bien alerte et même gracieuse. Elle est vêtue d'une longue robe de moire mordorée. Comme cette pure villageoise cévenole qu'était la mère de ma femme, elle a de beaux yeux bleu tendre et de minces bandeaux blancs. Ses mains sont fines, frêles, avec des ongles un peu mauves. Son visage est plus pâle que celui d'une Provençale. A la voir debout, dans le métro parisien, le plus enragé butor lui céderait la place assise. Elle a, visiblement, de l'autorité, nous apprendrons qu'elle a des lettres, nous sentons qu'elle a du monde.

Du monde! Où l'aurait-elle pris, je vous le demande? Ce n'est jamais qu'une négresse. Si! Si! C'est une négresse blanche. Regardez l'aile du nez. Regardez la lèvre inférieure. Presque rien. Bien plus qu'il n'en faut. Dans toute la Nouvelle Orléans, il n'est pas une seule personne de la société pour serrer la main, en public, à cette honorable vieille lady.

En attendant, la vieille lady nous fait visiter son école. Belle école, bien construite, bien tenue, pourvue de bons professeurs tous plus ou moins « coloured », cela va sans dire. Pas un blanc pur, fourvoyé dans ce monde honni. La vieille lady nous explique, d'une voix harmonieuse, noble, les problèmes quotidiens, les élèves trop nombreux, toutes les difficultés du temps, celles de l'avenir. Puis, pour achever la visite :

— Nous ferez-vous, Messieurs, l'honneur de goûter à la cuisine de nos grandes élèves, et de prendre le lunch ici?

M. Lionel et moi, nous acquiesçons à cette courtoise prière. On nous introduit dans une salle où deux couverts sont préparés. Et, comme nous restons debout, la vieille dame fait avancer deux chaises. Longue minute de gêne.

— Madame, — dis-je enfin, — avez-vous déjà déjeuné?

La vieille lady pâlit un peu. Un fin tremblement crispe sa lèvre inférieure, la lèvre révélatrice. De la tête, elle esquisse un imperceptible « non ».

— Madame, — dis-je encore, — nous ferez-vous l'honneur de partager avec nous cette collation que vous voulez bien nous offrir?

Notre hôtesse balbutie quelques mots en anglais. Comme elle est troublée! Ses traits se détendent enfin. Elle fait un sourire puéril où transparaissent, tour à tour, la confusion, l'humilité, la reconnaissance. Elle accepte une chaise en murmurant :

— Jamais je n'aurais osé. Jamais je n'aurais espéré...

Comme je ne suis pas habitué, je me sens rougir.

***

M. Richard C. Lionel est ce qu'on nomme, en ce pays, un créole, c'est-à-dire qu'il descend des colons français, sans le moindre alliage de sang coloré. Il appartient à cette ancienne société louisianaise qui nomme encore les blocks des « islets », qui parle, en famille, un français du XVIIIe siècle, mais que, bientôt, submergera la lourde vague anglo-saxonne.

Il me dit :

— Ne montez pas dans ce tramway-là.

— Pourquoi?

— C'est un tramway pour nègres. Oui, spécialement pour nègres. Regardez ce magasin.

— Qu'a-t-il de curieux?

— Rien, mais c'est un magasin pour nègres. Et le cinéma que vous voyez là-bas, c'est un cinéma pour gens de couleur, exclusivement.

— Pourquoi « exclusivement » ? Entrons-y donc.

— Ne faites pas cela. C'est inconvenant, même pour eux. Vous auriez l'air ou d'un démagogue ridicule ou d'aller observer ces gens comme on va voir des bêtes curieuses. Demain, vous prenez le train pour le Texas. Regardez bien, même dans les petites gares, il existe une salle d'attente spéciale pour « coloured people ». C'est ici, dans le Sud, et seulement ici que vous pouvez comprendre le problème noir, en mesurer la gravité. Les gens de couleur, dans ma famille, on les a toujours traités avec douceur, avec pitié, comme des animaux domestiques. Moi, je suis indépendant,

de nature. Vous avez vu, j'ai serré la main de cette directrice d'école.

— Ce n'est plus une négresse. Elle ressemble aux plus douces vieilles dames de chez nous.

— Ta ta ta! Coloured woman! C'est que ça revient, voyez-vous? Ça revient! Inopinément, à plusieurs générations de distance, et sans que l'on sache pourquoi. C'est comme une malédiction. J'ai des amis, dans le Wisconsin, un État du Nord, pourtant, où les choses sont assez différentes. Je vous disais : des amis. Pas d'enfants. Alors ils avaient adopté une petite fille, une belle petite fille, blanche, bien entendu. Le temps a passé, la petite fille a pris ses dix-huit ans. C'est l'âge où la moindre goutte de sang noir reparaît. La petite fille blanche s'est montrée soudain « colorée ». Le démon de la race qui remonte avec l'autre, celui de la chair. Rien, ou presque : le nez, la bouche, les doigts, une ombre, un soupçon. Vous diriez un souvenir, un vague remords. Pauvre! Elle ne savait pas elle-même de quoi il s'agissait. On l'avait élevée comme une demoiselle. Du jour au lendemain, le désastre, la société qui se ferme. Et les parents adoptifs désolés, mais qui s'éloignent eux aussi, prennent des dispositions. Et tout espoir de mariage aboli, si ce n'est avec un frère noir. Pouvez-vous imaginer un tel malheur? La jeune fille a fait tout ce qu'il fallait pour se tuer. Presque la seule solution. Comprenez : la séparation des races. Terrible et nécessaire, je vous assure, absolument nécessaire.

— Je ne dis pas non. Il fallait la faire au début, c'est-à-dire il y a deux ou trois siècles...

— Venez voir les vieux cimetières de la Nouvelle-Orléans.

***

Le cimetière des souvenirs français.

C'est une nécropole catholique. Les fêtes de la Toussaint viennent de la parer, une fois encore. Les fleurs achèvent d'expirer dans la moiteur étouffante. Le sol marécageux est impropre à l'enfouissement : les corps achèvent de se consumer dans les coffres à étages de constructions épigées. Une poignante mélancolie s'exhale de cette retraite jusqu'où ne par-

viennent pas les rumeurs et les fracas de la grande ville moderne.

C'est le cimetière d'un peuple et d'une civilisation. Les épitaphes racontent, en un français laconique, toutes sortes de misères, d'épreuves, d'épidémies, toutes les souffrances endurées pour la conquête de cette amère patrie. Sous une seule et même date, on lit : « Paul, Lucie, Joseph. Trois anges. Et leur mère. » Pas de commentaire. Pas même un nom propre. Une fine mousse d'un vert brillant gagne les pierres à l'entour.

Eh bien, même dans la mort, les races seront séparées.

Chez nous, les religions se partagent le sol à l'intérieur d'une enceinte commune; c'est leur suprême effort, le dernier sursaut de l'aversion. Ici, l'horreur est plus profonde. Les noirs ont leur cimetière particulier, avec ses murailles, sa porte, sa part de bourbier, sa solitude. Rien de commun entre les races, même dans l'anéantissement. Rien de commun, si ce n'est cette croix douloureuse, cette croix impuissante qui fait, malgré les murailles, qui fait, des deux côtés de la rue, son même signe d'impossible concorde.

***

C'est à Tuskegee, dans l'Alabama, que j'ai mesuré toute l'ampleur du drame. Il faut, de Montgomery, deux heures de voiture pour atteindre cette citadelle de la pensée noire. Ce n'est pas Jérasulem, et non plus la Mecque, ni Rome. Une modeste petite ville. Moins même, un grand village. Moins encore et beaucoup plus : un collège. Je ne dis pas une université. Une simple école secondaire et professionnelle où quinze cents élèves noirs sont logés, enseignés, pourvus d'un peu de cette science qui fait les maîtres.

Je les ai vus, tous réunis dans le réfectoire spacieux comme un vaisseau de cathédrale. Tous, debout, devant les assiettes où fumaient les patates douces et la sauce tomate. Ils ont chanté, pour moi, sous la direction d'un magister à crin gris, chanté leurs chants spirituels. Ce sont des hymnes chrétiens du temps de l'esclavage, des cantiques douloureux,

souvent beaux, où gémit, malgré les paroles, la voix rauque, barbare et mystérieuse de l'Afrique.

Que cette race noire est diverse! Toutes les tribus razziées jadis par les négriers ont quelque représentant dans cet étrange concile. Plusieurs siècles de croisements ont engendré le désordre et même l'incohérence sans toutefois affaiblir la vigueur de certains types. On y voit d'étranges silhouettes. Depuis l'anthropoïde tout en nuque et en mandibules, jusqu'au fin visage aquilin, pur, ouvert et que tenaillaient les soucis de l'intelligence, ils sont tous assemblés là, toujours marqués par le signe de l'esclavage, toujours prisonniers de leur peau. Depuis la fine idole d'ébène, belle comme une reine d'Égypte, jusqu'à la servante sculptée dans l'anthracite, mafflue, fessue, mamelue, monumentale, qui porte les cheveux tout roides parce qu'elle se les défrise, pour avoir l'air à la mode, avec les drogues de New-York.

Plus nombreux encore que les purs, voici les sang-mêlé, témoignages innombrables du péché américain. Multitude bigarrée des mulâtres, vivants reproches, remords vivants de ce peuple qui répudie, pour des raisons raisonnables, les mariages de couleur. Toutes les nuances, tous les mélanges. La goutte de lait dans l'encrier, la goutte d'encre dans le pot de crême.

Ceux que l'on ne pourrait regarder sans inquiétude et sans honte, ce sont ceux qui sont venus jusqu'au seuil du paradis blanc, et qui n'ont pu, malgré tant d'efforts et quelques chances favorables, passer le seuil, se fondre dans la race maîtresse. Ils sont là, dans les classes ou les bureaux de Tuskegee, les nègres blancs, ceux que l'on prendrait, chez nous, pour des levantins, des sémites, mais que l'Amérique a flairés et rejetés au chenil. Elles sont là, les négresses blondes, avec leurs cheveux de filasse, leur teint blême, leurs yeux parfois trop noirs, leurs doigts trop longs, trop raides et si curieusement relevés à la pointe.

Qu'attendent-ils, tous ces déshérités, pour s'enfuir par le monde, pour chercher une patrie véritable, une patrie qui ne les maudira pas? C'est à quoi je m'en vais rêvant, cependant que me contemplent, du haut de toutes les murailles, Alexandre Dumas père, cet honorable tierceron, et le pré-

sident Roosevelt qui fit un geste héroïque en donnant une poignée de main à Booker T. Washington, fondateur de Tuskegee, prophète de la race noire.

***

Qui sourirait de Tuskegee sans curiosité, sans inquiétude? Tous les gens que je rencontre, je me surprends à les analyser trait par trait, l'œil affûté. Cette grande dame orgueilleuse, si fière de ses dollars, n'a-t-elle pas le nez un peu court? Ce gentleman est vraiment frisé de manière excessive. Et ce révérend plein de morgue, est-ce le soleil de Montgomery qui lui dore ainsi le cuir?

Le soir, dans ma chambre d'hôtel, j'allume toutes les lumières, je combine divers jeux de miroirs, je me cherche, tour à tour, de face, de profil, de dos, de trois quarts. J'examine mes mains, mes ongles. J'interroge sévèrement toutes les parties de ma personne. Diable! On ne sait jamais...

Eh bien, non! Rien à signaler. Mes ancêtres étaient bien des paysans d'Ile-de-France. Peut-être, en plusieurs siècles, n'ont-ils vu d'autres nègres que ceux des images, sur les almanachs. Mais comment ne pas douter de tout, de tous et de soi-même, dans cette grande Amérique impure où les races viennent s'affronter sans chercher à se comprendre, sans parvenir à s'aimer?

***

Le Nord est plus tolérant que le Sud et, d'ailleurs, moins envahi. Dans un collège du Connecticut, j'ai remarqué, parmi les gracieuses poupées blanches, une belle petite négresse.

Selon la coutume de l'endroit, les pensionnaires, après le thé, me posent maintes questions auxquelles je réponds de mon mieux. Vient le tour de la négrillonne. Elle est charmante, bien vêtue. Elle a, malgré ses stigmates, l'assurance des enfants riches. Elle me regarde fièrement et dit, en fort bon français :

— Pourquoi donc, vous, monsieur, que l'on dit animé d'idées généreuses, pourquoi donc avez-vous, dans votre livre

Civilisation, qualifié de « sauvages » vos brancardiers de couleur?

Un grand silence. Toutes les demoiselles à visage pâle manifestent, par des sourires en coulisse, leur joie de l'indiscrète question.

— Ma foi, — dis-je, — mademoiselle, il s'agissait de Malgaches, si j'ai bonne mémoire. Et je les ai traités de sauvages parce qu'ils étaient, ceux-là du moins, précisément, des sauvages.

Nouveau silence. L'œil noir me lance un chaud regard de reproche. Les lèvres charnues se contractent.

— Oh! — fais-je en manière de consolation, — si c'est le mot qui vous arrête, nous avions aussi des sauvages parmi les gens de notre couleur.

Cette goutte de baume ne suffit pas. La jeune fille se retire en secouant une tête crêpue, trop occupée de ses justes colères pour l'être de raison.

***

M. Oliver Knickerbocker est de ceux que la question noire empêche de dormir.

C'est un géant d'aspect glacial. Il souffre de colères contenues qui lui brûlent les oreilles.

— Tous les vrais Américains, — dit-il, — se refusent rigoureusement à l'idée d'un métissage. Nous sommes en train de créer la civilisation de l'avenir. C'est avec du sang blanc que nous ferons cette grande œuvre. Tous les peuples qui ont accepté le croisement sont tombés dans l'abjection. C'est dans un divorce farouche que réside notre salut.

— Eh bien, — dis-je, — vous avez raison. Mais vos dix millions de noirs sont fort prolifiques. Ils seront vingt millions, un jour qui n'est pas follement lointain. Que ferez-vous de cet encombrant troupeau?

M. Oliver Knickerbocker lève les épaules.

— Nous avons envisagé toutes les solutions possibles. On a parlé d'acheter, quelque part, une île dans laquelle déporter, mettons installer, toute cette multitude.

— C'est une solution fantaisiste.

— Évidemment. On a parlé de stériliser les mâles par des méthodes chirurgicales.

— C'est une solution comique. Et les non-mâles? si je peux dire.

— Il y a même des gens pour proposer des procédés plus que radicaux.

— Je vous entends. Ce sont des fous.

— Des fous, si vous voulez.

— En sorte que le problème...

— Le problème est insoluble.

— Il me semble que la solution d'un tel problème serait, pour une civilisation véritable, une victoire plus importante que le percement de l'isthme de Panama, que la construction d'une ville, que l'invention d'une nouvelle machine volante.

Mon interlocuteur secoue roidement la tête :

— Le problème est insoluble. In-so-lu-ble!

Long silence, pendant lequel M. Knickerboker mâchonne son cigare. Alors, à mi-voix.

— Monsieur Knickerbocker?

— Monsieur Duhamel?

— L'idée que ce problème est insoluble n'est peut-être pas absolument décourageante.

— Faites-moi l'honneur d'expliquer...

— Je n'ai jamais, jusqu'ici, cru bien ferme à la justice immanente. Je ne pensais pas, jusqu'ici, que toute faute fût, en définitive, punie. Je trouvais même, dans cet état d'esprit, un élément de pessimisme. Tout ce que vous me racontez fait naître une espèce d'espoir. L'idée que ce crime innombrable de la traite et de l'esclavage, sur lequel est fondée la prospérité américaine, l'idée que ce crime demeure inexpiable et qu'il ouvre dans le flanc du bonheur américain une plaie incurable, cette idée, ne trouvez-vous pas qu'elle est, au point de vue moral, consolante et, somme toute, belle?

Les oreilles de M. Knickerbocker rougissent puis pâlissent. Il me regarde une seconde, ouvre une bouche pleine d'or et s'absorbe dans une soucieuse rêverie.

GEORGES DUHAMEL

(A suivre.)

UN ÉVADÉ

à Madame E. Jolas.

Il y a quelques années, j'avais loué près de Chaumont une maison solitaire, perdue au milieu des champs. Un petit bois touffu la protégeait du vent d'est.

J'avais aimé la solitude qui l'entourait et le manque absolu de pittoresque qui la caractérisait. Depuis plusieurs années, elle était inhabitée et les gens du village voisin semblaient avoir oublié son existence et jusqu'à son nom.

C'était un lourd bâtiment de briques, coiffé d'ardoises, haut de deux étages et flanqué d'une aile construite dans le style « chalet suisse ». Un grand balcon vermoulu en ornait la façade.

J'étais heureux à la façon des citadins de m'imaginer qu'en aucun autre point du monde, je ne pourrais trouver un plus grand calme : la monotonie du paysage, le climat doux, l'absence de voisins m'autorisaient à espérer le silence et le repos.

Dès la fin du printemps, j'allai m'y installer et ne fus point déçu. Il m'arrivait de ne pas prononcer une parole pendant plusieurs jours de suite.

Au début de mon séjour je m'éveillais chaque matin conscient et heureux de posséder le calme et le silence. Puis, bien entendu, je m'y habituai.

Je pus lire comme je ne l'avais encore jamais fait, pendant dix ou douze heures d'affilée. Je crois que j'avais vraiment oublié l'existence des villes. Je ne recevais plus de lettres, je n'allais jamais au village, je laissais pousser ma barbe. J'étais comme ivre. Parfois cependant, par lueurs, je me

retrouvais, je redevenais celui que j'avais été avant mon arrivée et je ne pouvais m'empêcher de jouir de ma métamorphose. Alors je me jugeais et il me semblait que j'étais retombé en enfance. Je ne buvais plus, je ne fumais plus et aucun souvenir du corps féminin ne venait m'éveiller.

Bientôt je fus dégoûté de la lecture. Je dormais les trois quarts de la journée et je ne me levais que pour manger et me promener dans le potager ou dans le petit bois, la tête vide. Je me souviens que ce qui m'amusait le plus était de regarder le spectacle donné par les insectes au travail.

Le soir était la période du jour la plus heureuse. Je voyais l'été s'approcher dans l'ombre. La chaleur tombait d'un seul coup.

Je n'éprouvais nullement le besoin de secouer cette torpeur. Je végétais et engraissais.

Je fis de grandes marches à travers champs : un chasseur sans fusil. Je regagnais ma maison à la nuit tombante, puis je m'étendais sur l'herbe et fermais les yeux. Je ne m'éveillais souvent qu'au centre de la nuit. A ce moment j'allais m'installer sur le balcon du chalet suisse et à la clarté d'une lampe je feuilletais de vieux numéros du *Magasin Pittoresque* que j'avais dénichés dans le grenier; les moustiques m'importunaient.

A l'aube, le froid me chassait dans ma chambre.

Le matin le boulanger m'éveillait. J'avais remarqué qu'il désirait vivement me parler. J'intriguais les villageois. Ce qui les inquiétait, c'était d'apercevoir la clarté de ma lampe pendant la nuit. Les braconniers et les travailleurs des champs avaient remarqué la persistance de cette lueur et en avaient parlé à voix basse.

Je rassurai le boulanger qui, sceptique, prit congé de moi en haussant les épaules, ce qui signifiait sans doute qu'il me prenait pour un fou.

D'autres gens plus perspicaces ou moins méfiants que le boulanger auraient, je crois, partagé sa conviction. J'avais réellement perdu contact avec le monde extérieur. Au début de mon séjour, seul dans cette maison, j'avais eu peur, je dois l'avouer. Les bruits m'inquiétaient et davantage les allées et venues des animaux dans le bois voisin. Mais peu à

peu je n'entendis même plus les craquements des meubles. J'avais oublié le danger, persuadé que l'on m'avait oublié. Et je pense qu'avec ma barbe hirsute et mes cheveux trop longs, c'est moi qui aurais fait peur.

Tout ce qui m'entourait me semblait plus proche; les arbres, les objets les plus familiers, le vent s'étaient animés et partageaient ma vie.

Je me souviens que des joies minuscules suffisaient à remplir ma journée : une odeur que je n'avais pas encore sentie, le mouvement hautain d'une branche...

Le temps avait perdu sa valeur; je veux dire que je n'avais plus une notion précise de la durée. Nulle contrainte ne pouvait servir de mesure. Les habitudes que j'avais contractées voilaient le passage des jours. Je n'avais plus à lutter contre moi-même. La mémoire des faits immédiats était en quelque sorte abolie et, quant aux souvenirs plus lointains, je n'avais qu'un très petit effort à faire pour les chasser très loin de moi. En réalité, je ne vivais que pour le présent. Il me semblait inutile de guetter ou de comparer.

Les jours passaient.

La nature elle-même était durcie, immobilisée pendant le règne impérieux de l'été.

Un soir que, selon mon habitude, j'étais assis sur le balcon du chalet d'où l'on avait « une vue » sur la plaine et que je feuilletais un album de dessins de modes daté de 1847, j'entendis un bruit de branches écartées, une sorte de frisson, qui venait du bois. Tout d'abord, je n'y fis pas attention. Enfin je levai la tête à la façon des animaux. J'entendais très distinctement marcher, j'essayais de voir, mais en vain, car mes yeux éblouis par la clarté de la lampe ne pouvaient rien distinguer. Une nuit bleue.

Le bruit qui croissait était celui des pas d'un homme et je criai de toutes mes forces :

— Qui est là?

Je n'obtins pas de réponse, mais le bruit cessa, et le silence m'inquiéta bien davantage que le son des pas.

— Qui est là? — répétai-je.

Et je me levai pour voir. Mais la lampe m'interdisait de regarder. J'étais complètement aveuglé.

Le silence persistait et je crus pendant quelques secondes m'être trompé. Je doutais de mon ouïe et je prétendis que la peur seule m'avait fait entendre des pas dans le jardin.

Néanmoins je regardais de toutes mes forces dans la nuit et mes yeux peu à peu, en s'habituant à l'ombre, purent distinguer les détails familiers du petit jardin. Enfin j'aperçus, accroupie à l'orée du bois, une forme humaine.

J'avais probablement peur, mais ne m'en rendais pas nettement compte, car le sentiment qui l'emportait était la curiosité.

Mes yeux s'adaptaient à l'obscurité bleue. La lune n'éclairait que faiblement.

J'appelai encore une fois mais d'une façon différente, à la manière de ceux qui voient leur interlocuteur. En répétant : « Qui est là » je disais aussi : « Qui êtes-vous? » Ma question n'était plus une prière, mais un ordre, et l'homme se leva, car il avait compris qu'alors je le voyais.

— J'ai faim, — cria-t-il en s'approchant.

C'est lui qui maintenant suppliait.

— Qui êtes-vous? — répondis-je avec la cruauté des curieux mêlée à celle des gens qui ont eu peur.

Mais lui s'obstinait :

— J'ai faim.

Il s'approchait. Il était à la fois craintif et menaçant, car il hésitait sans doute, ne sachant s'il allait se jeter sur moi ou implorer ma pitié.

J'étais de nouveau calme et je lui tins ce raisonnement :

— Dites-moi qui vous êtes et je vous donnerai à manger.

A ces mots, l'homme n'hésita plus et il avoua à perdre haleine :

— Je me suis évadé avant-hier de la prison de C... et depuis ce jour maudit je me cache dans les bois. La faim m'a chassé de ma cachette et, appelé par votre lumière tenace, je suis venu vers vous. J'ai faim.

— Attendez encore quelques minutes, — lui répondis-je avec politesse, — je vous apporte du lait et du pain.

Il s'assit sur l'herbe. Il semblait très las. Quand je posai à ses pieds le bol de lait et un morceau de pain, ses yeux brillèrent et avec une étrange lenteur il commença de manger. Je l'observais avec une curiosité accrue. Son visage reflétait

la peur. Mais il me parut au premier abord plus fatigué que craintif. Il était visiblement à bout de forces.

C'était un grand gaillard, courbé. Mais rien dans son visage ne permettait de deviner qui il était. Ses mains attirèrent mon attention, car elles étaient fines et usées.

— Désirez-vous autre chose?

— Un peu de vin, — répondit-il sans hésiter.

J'allai chercher du vin. Il le but à petites gorgées avec un plaisir visible et une lenteur digne d'un courtier en vins.

Quand il eut achevé son verre, il le posa à terre comme à regret. Mais il ne dit mot. Ses yeux en se fixant sur moi semblaient interroger. Il se demandait manifestement ce que je pensais. Il se disait : « Mon sort est entre ses mains. » C'est du moins ce que je supposais; mais le silence que je ne savais comment rompre imposait une gêne intolérable. Pour me donner une contenance j'allumai une cigarette. Je vis alors ses mains trembler légèrement et ses paupières battre rapidement. Puis, sans respirer, il murmura :

— Est-ce que vous pourriez m'en donner une?

Je lui tendis le paquet de cigarettes, et la boîte d'allumettes. Il se hâta d'allumer. Il avala quelques bouffées et examina avec attention sa cigarette. Il semblait brusquement heureux.

Je ne pus m'empêcher de lui dire, mais en regrettant immédiatement cette stupide question :

— Il y a longtemps que vous n'avez pas fumé?

— Je ne sais plus, — me répondit-il avec simplicité.

Je lui parlai de son évasion et il ne répondit avec aisance et même avec un certain plaisir. Il ne semblait pas mécontent de parler.

J'appris ainsi qu'il avait été condamné à dix ans de prison pour abus de confiance. Il y avait environ sept ans qu'il était en prison et il avait encore quelques mois « à tirer ».

Tandis qu'il parlait et qu'il m'exposait avec volubilité les détails de son affaire et les raisons de sa condamnation, je l'observais. L'évadé devait avoir une quarantaine d'années. Il avait dû beaucoup aimer la vie. Il rappelait son passé et certains souvenirs le faisaient sourire. « Je m'étais habitué à vivre en prison. Les deux premières années furent les plus

pénibles. Il fallait oublier et non seulement oublier mais perdre le goût de toutes les choses que j'avais aimées. Puis, la régularité et la discipline aidant, je devins sans efforts le mécanisme que l'on me commandait d'être. Les années qui suivirent furent monotones, mais incolores, et elles n'ont laissé aucune trace dans ma mémoire. Je savais que les jours passaient mais j'ignorais comment. Parfois un détail m'apprenait qu'une année encore venait de s'écouler.

« J'aurais achevé ma peine, si par malheur je n'avais pas entendu ce maudit accordéon. Oui, monsieur, c'est à cause d'un accordéon que je me suis sauvé. Il y a trois jours, il faisait un temps admirable, je ne sais si vous vous en souvenez. La chaleur avait été très forte pendant toute la journée et, le soir, j'avais besoin de respirer l'air frais.

» C'est alors que dans la nuit j'entendis une musique. J'écoutais avec grand plaisir. La nuit laissait les sons s'approcher très doucement. Le musicien joua longtemps. Il se souvenait de tous les airs que j'avais entendu jadis avant mon arrivée à C... Par malheur, il attaqua brusquement une valse qui avait été à la mode. Le refrain tournait autour de moi. Je reconnaissais les paroles. Pourquoi ne les avais-je pas oubliées? Je chantais à voix basse. Il recommença plusieurs fois. Quelqu'un près du musicien devait le prier de reprendre cette maudite valse. Mais je ne sais plus quand il cessa, car les paroles continuaient à tourner autour de ma tête et j'entendais toujours l'air. Je ne savais plus s'il jouait encore.

» Et cet air, c'était pour moi toute ma vie d'avant la prison, d'avant l'oubli, qu'il faisait repasser devant mes yeux. La musique ressuscita d'un seul coup tous les goûts que j'avais mis deux ans à perdre et que je croyais bien avoir perdus pour toujours.

» J'étais étourdi, enivré par cette valse que fredonnait inlassablement ma mémoire. Je m'étendis et fermai les yeux. Je voulais oublier. Mais cela me fut impossible. J'ai lutté de toutes mes forces. Les années de prison avaient tué mon énergie : je ne pouvais ignorer cet appel venu de si loin. Sur ma langue, aux bords de mes lèvres, dans mon corps, la musique éveillait les souvenirs perdus. La valse faisait passer et repasser devant mes yeux l'image d'un petit café

dans lequel j'avais pris l'habitude de me rendre le samedi soir. On y servait un très bon vin de Bordeaux. Mais c'était surtout la présence d'une femme qui m'y attirait. Je ne sais plus si elle était vraiment jolie. Elle était blonde et rose, un peu trop grasse, mais elle aimait l'amour.

» Nous fumions en écoutant la musique et pour éloigner notre désir. Elle se tenait près de moi et j'attendais que vienne l'heure de la posséder. La musique fortifiait notre patience.

» Toute cette longue nuit qui précéda mon évasion, malgré mes efforts pour chasser cette image, je revécus dans cette petite salle chaude devant un verre de vin, une cigarette aux lèvres et tenant sur mes genoux cette femme blonde.

» Le goût du vin, celui du tabac et l'odeur de cette femme.

» Un désir impérieux, irrésistible, était en moi. A tout prix, il fallait que je retourne là-bas, et par le plus court chemin.

» Il n'y a qu'à m'évader, me dis-je. Et à peine cette pensée eut-elle effleuré mon esprit que ma décision fut prise. J'essayais bien, avec une fausse bonne foi, de raisonner et de m'exhorter à la patience. Je me disais qu'après avoir « tiré » sept ans, je pouvais encore attendre un an..., que si je m'évadais je serais traqué et que ma vie était perdue..., qu'il était imbécile de risquer de me faire tuer pour quelques mois...

» Tout fut inutile. Je ne pouvais penser qu'aux moyens à employer pour sortir le lendemain de prison. J'avais été, jusqu'alors, un détenu bien noté. On me connaissait et l'on supposait que je ne ferais plus de bêtises. Tout le personnel était persuadé que dans peu de temps on me rendrait la liberté. La surveillance exercée autour de moi était très relâchée. Il me fut donc aisé de mettre mon projet à exécution. Du moins je n'éprouvai pas de grandes difficultés à sortir de la prison. Un détenu, quand il prépare son évasion, pense minutieusement à tout ce qui concerne la sortie proprement dite. Mais il ne songe que très vaguement à ce qui se passera après. L'idée de la liberté l'enivre. Il s'agit d'abord de se sauver, pense-t-il, après, quand j'aurai reconquis ma liberté, je verrai bien.

» C'est après la sortie que les vraies difficultés commencent. Car il faut se cacher, il faut manger, il faut trouver des habits, de l'argent...

» Eh bien, monsieur, regardez-moi : je suis libre, c'est vrai, mais ma liberté est précaire. J'ai une faim de loup, il suffit d'un mot de vous pour me faire pincer, j'ai peur et surtout je ne sais pas où aller... Sans votre aide, jamais je n'aurais pu réaliser deux de mes désirs, boire un peu de vin et fumer une cigarette. Je vais être repris et je ferai encore quelques années supplémentaires avant de pouvoir seulement voir le bras blanc d'une femme... Sale musique! »

L'homme se tut accablé. Il remuait doucement la tête comme le font les très vieilles gens.

Pendant les quelques instants, où, en me parlant, il avait exprimé ses regrets, il s'était un peu consolé. Mais le souvenir de son évasion réveillait ses regrets : après avoir apaisé sa faim et repris son calme il envisageait sa situation. Elle lui paraissait d'autant plus tragique que son désir n'était pas satisfait. Je lui tendis une cigarette, lui offris du vin. Il sourit de plaisir et parce qu'il comprenait que j'avais un peu pitié de lui.

La musique, je le sentais bien, tournait encore autour de lui, comme font les mouches. Il la chassait, elle revenait.

Il était assis, le dos courbé, silencieux. Il attendait je ne sais quoi.

Je voyais le jour s'approcher. On distinguait à l'horizon la blancheur de l'aube prochaine. Le froid se dressait au-dessus de la terre. Je regardais le visiteur. Il n'avait plus aucun courage, même plus la force d'être désespéré. Tout son être était comme définitivement perdu. Il regardait au hasard, très loin dans le temps et non dans l'espace. Ses mains ne tremblaient plus. Il les avait posées sur ses genoux et elles paraissaient plus pâles que nature.

Le silence s'était interposé. Ni lui, ni moi ne cherchions à le vaincre et il nous paraissait le plus fort. Les chiens aboyèrent, les champs s'éveillaient lentement. Au-dessus de nous ma lampe brillait et sa lueur qui faiblissait à cause de la montée du jour devenait mauvaise. Je pouvais maintenant distinguer le visage du prisonnier. Une bouffissure lui imposait un masque. On comprenait qu'il avait perdu l'habitude de sourire.

Cependant il ne me faisait pas pitié. Je m'étonnais de

comparer son sort au mien. Je n'avais plus peur et j'étais tenté de considérer cet homme traqué comme un frère.

Je pensais : « Il a soif de vivre et cependant ce n'est pas l'ivresse qu'il poursuit. Il veut reconnaître ce goût doux et sucré, cette saveur qui est comme la couleur bleue. La bouteille est à la portée de sa main et il ne boit pas. Je ne lui offre pas à boire. » Mes pensées tournaient, elles aussi, mais sans but. Je cherchais à les fixer. Elles s'échappaient. Tantôt je voulais tendre la main à ce misérable, et tantôt chasser celui que je considérais comme un imposteur. Je constatais :

— Il est tard. Je ne sais plus l'heure exacte. Autour de moi, doucement, lentement, la lumière monte comme une fumée. Le peu de courage qui me reste ne peut me servir qu'à allumer une cigarette. Elle semble murmurer. Sa fumée s'accroche à l'invisible. Elle suit l'air et le froid.

» Je sais que cette fumée est un chemin. Je m'éloigne. Elle est une route bordée de paysages gris comme le souvenir. Ce sont de longues plaines ou des visages endormis. Je ne puis écouter les mille bruits que seul l'écho m'apporte. Il est tard et le silence est désormais le plus fort.

» Les paysages inconnus que je parcours à la remorque de la fumée, ces paysages sans odeur tournent avec une régularité qui écœure. Je n'ai pas encore soif.

» Mes yeux sont lourds. Et les mots qui bourdonnent à mes oreilles sont une foule. J'essaie d'arrêter au passage les plus éclatants, mais ils fuient. Je les abandonne puisque c'est l'heure du destin. »

Je versai un verre de vin et le bus, puis je lui proposai de boire à son tour et il accepta. Mais ce fut avec résignation. Il attendait autre chose. Je comprenais bien et depuis longtemps qu'il fallait à tout prix que son désir, tout son désir, fût exaucé, et, à mon tour, je vis, comme il me l'avait décrit, le bras blanc d'une femme, le pli de son coude, une épaule.

Depuis longtemps j'attendais aussi cet appel et voilà que cet homme m'en faisait entendre l'écho. — Il faisait toujours plus froid et je pris conscience d'une solitude. Elle devint douloureuse. Comme conseillé, par la colère, je voulus chasser cet intrus, et je dis :

— Écoutez, je vais vous donner un costume, de l'argent

et vous allez prendre le premier train. Vous n'aurez que quelques kilomètres à faire à pied.

J'allai chercher l'indicateur.

— Il y a un train à cinq heures vingt-cinq pour Paris.

Il se leva et me suivit. Je préparai des vêtements et quelques centaines de francs.

Quand il fut prêt, je l'accompagnai au bout du jardin et lui montrai le chemin.

Il hésita quelques minutes comme pour comprendre, puis il se retourna vers moi.

— Merci, — fit-il.

Mais il ne me tendit pas la main. Il devait en avoir perdu l'habitude.

Je le vis s'éloigner. Il marchait rapidement. Je remontai dans ma chambre, ramassai ses vêtements et allai les brûler.

***

Pendant les jours qui suivirent, à maintes reprises je me posai cette question : « Qu'est-il devenu? » et son souvenir venait me hanter.

Je revoyais ce pauvre corps courbé, ces mains tremblantes, son regard de vaincu et cependant, contre toute vraisemblance, je l'enviais. Je n'eus pas tout d'abord nettement conscience de ce sentiment et j'étais persuadé que la pitié ou la curiosité seules me faisaient penser à lui. Mais peu à peu je compris que cet homme, que brûlait si entièrement le désir, possédait une force incomparable. Je pensais que nul autre ne pouvait apprécier avec autant de certitude la liberté. Je le voyais s'en aller, prendre le train, arriver à Paris, se perdre dans la foule, bondir vers une femme, sans crainte d'être déçu.

J'imaginais en effet qu'il était décidément à l'abri de toute déception, puisque son désir était totalement dépourvu d'illusion. Il savait qu'il avait risqué beaucoup d'années de sa vie pour les plus brèves satisfactions. Il avait, avant d'y céder, dépouillé son désir de toute sa lumière et de toute sa force.

Bientôt cependant, le souvenir de cette visite se dissipa

et ma vie reprit son cours monotone. Je lisais un peu, je me promenais doucement, je suivais les heures du jour.

Aucun désir profond ne vint secouer ma torpeur, et quand, au début de l'automne, je décidai de quitter la maison, ce fut sans joie que je m'apprêtai à regagner Paris et sans tristesse que j'abandonnai cette solitude. Je ne pouvais compter ni sur un désir, ni sur un regret.

Le jour de mon départ, je voulus parcourir une dernière fois le jardin et le petit bois, l'automne commençait à jeter çà et là ses premiers feux : l'air était plus léger, plus transparent que de coutume. Et je perçus l'odeur triste qui montait de la terre.

Je m'assis sur une large pierre que le propriétaire avait fait jadis apporter pour ajouter au pittoresque. De ce banc rustique on pouvait, à travers les arbres, distinguer les champs et la route qui menait au village.

Mes yeux erraient au hasard. J'étais distrait et je ne pus me garer de la ruée de souvenirs qui se jeta sur moi. — Je quittais ces arbres et cette maison avec indifférence, mais je ne pouvais plus effacer de ma mémoire ce décor dans lequel j'avais vécu quelques mois. Déjà, je le regardais de très loin. Les jours passés en ce lieu glissaient devant mes yeux. Le seul événement que je pouvais détacher était la visite nocturne de l'évadé.

Pendant les heures qui avaient suivi son départ, je ne m'étais posé que de vagues questions. Mais au moment de quitter pour toujours le lieu de notre rencontre je ne pus m'empêcher de m'étonner de mon indifférence.

« Qu'est-il devenu? » m'étais-je demandé après son départ et c'est cette question qui revenait le plus fréquemment se poser à mon esprit. Elle me paraissait banale et naturelle, mais la curiosité ne sait pas choisir.

« J'aurais dû m'enquérir, me disais-je, essayer au moins sans risquer de le trahir, de savoir, s'il avait pu gagner la gare sans encombres et prendre le train pour Paris. »

Ce n'était plus la curiosité qui me contraignait désormais à m'interroger, mais un sentiment étrange que j'appelais avec inexactitude remords et qui ressemblait davantage au regret. Et puis il me semblait qu'en laissant s'écouler les

jours, j'avais par mon indifférence perdu définitivement sa trace. Je ne saurais plus rien de lui, et cette ignorance me paraissait injuste. Car plus je me persuadais que décidément il me serait impossible de posséder le moindre indice, plus je désirais percer le mystère de cette destinée que j'avais par mon aide influencée. Pendant cette journée du départ, je fus la proie de ce sentiment. Et le souvenir du visiteur resta attaché non seulement à ce départ, mais s'étendit peu à peu au séjour tout entier. En ma mémoire les mois indolents et sans couleur que je venais de vivre furent dorénavant résumés par cette rencontre. La mémoire complique ou déforme en voulant simplifier.

C'est du moins ainsi que j'explique la persistance et la puissance de ce souvenir, car durant les années qui suivirent cette période, à plusieurs reprises, je fus frappé de retrouver sur ma route, suggéré par une ressemblance, parfois par un mot, le visage ou les mains de cet homme.

« Pourquoi, me disais-je à ces occasions, ma mémoire traîne-t-elle à sa remorque ce singulier personnage? »... En un mot, je m'étonnais de ne l'avoir pas oublié.

Trois années étaient passées. Je vivais alors depuis plusieurs mois à Paris et j'étais obligé de lutter contre la lassitude qui s'empare de moi, lorsque je suis obligé de séjourner trop longtemps dans cette ville. Chaque soir, je me disais : « Que vais-je faire? »

Après avoir consulté les journaux, examiné les programmes des cinémas et des théâtres, je constatais qu'aucun spectacle ne me plaisait assez pour me faire sortir de chez moi. J'étais, comme l'on dit, « blasé ».

Les soirées devinrent de plus en plus longues. Au centre d'une ville où l'atmosphère de la nuit est surchargée de lumières et de bruits, on peut difficilement résister à l'appel qui monte de partout. On se dit : « Il faut sortir », et l'on ne cherche pas la raison de cette obligation. On constate que les livres ennuient, que le travail déconcerte et que les conversations languissent.

Un soir d'entre les soirs, je relisais pour la troisième fois le programme des spectacles, quand mon regard tomba sur un placard de publicité qui annonçait que le théâtre du Trianon

Lyrique avait repris *Le Comte de Luxembourg*, cette opérette viennoise qui, en 1911 ou en 1912, fit fureur à Paris. La musique, si « légère » soit-elle, tourne éternellement dans la mémoire; mais le souvenir des rengaines est le plus provoquant. Il suffit à faire revivre toute une époque.

Pour moi, cette opérette résumait un fragment d'une période trouble de ma vie. Les refrains du compositeur viennois repris et rabâchés en 1912 par tous les orchestres « tziganes » faisaient naître des souvenirs irritants et lointains. Volontairement j'avais repoussé le plus loin possible les images des découvertes naïves qui sont celles que l'on fait à dix-huit ans.

Ce soir-là, qui était un soir de vieillesse, je me rendis compte que ces souvenirs avaient perdu tout pouvoir et je décidai avec plaisir de comparer mes souvenirs et mes impressions.

Je sautai dans un taxi, et me fis conduire au Trianon Lyrique. Depuis combien d'années n'avais-je pas pénétré dans ce théâtre démodé, poussiéreux et charmant, où flotte une odeur d'orange épluchée? Je m'étonnais de retrouver dans cette salle une impression de dépaysement, car je pouvais aisément m'imaginer que je n'étais pas à Paris. On frappait les trois coups et l'orchestre attaqua l'ouverture. Elle me parut sautillante et désuète.

La rampe s'alluma et transforma d'un seul coup le théâtre. Comme autrefois j'attendais avec impatience le lever du rideau. Hélas! il se leva sur un décor misérable, fané et prétentieux. Le décor représentait un atelier d'artiste à Montmartre. Au son d'une musique de plus en plus sautillante et que j'eus peine à reconnaître, une longue théorie de masques bondit joyeusement sur la scène ou plus exactement essaya de bondir joyeusement sur la scène. Les pauvres gens se donnaient beaucoup de mal pour paraître gais, mais en réalité faisaient pitié! Drapés dans des costumes minables, ils ressemblaient à ces passants déguisés que l'on rencontre sur les boulevards le jour de la mi-carême après une bonne averse. Tandis qu'un baryton hurlait une chanson à boire en brandissant une coupe en bois doré, j'examinais un à un les figurants qui reprenaient le refrain. Il y avait une « espa-

gnole » grassouillette, une bergère en guenilles, des pompiers 1830, un montreur d'ours, un Chinois, que sais-je encore... Il y avait surtout un inévitable pierrot. C'était le plus pitoyable de tous, mais aussi le plus consciencieux. Il faisait des gestes, chantait de toutes ses forces, s'inclinait devant sa voisine, bref prenait son rôle, son très petit rôle, tout à fait au sérieux. J'observais son manège et son déguisement. Il était enveloppé dans une sorte de chemise blanche très sale et coiffé d'un innommable chapeau pointu, dont les ailes trop molles entouraient son visage en lui donnant l'aspect de celui d'une vieille commère. Ce visage ainsi encadré se détachait du tronc et l'on pouvait aisément distinguer les traits soulignés par le fard. Cet homme, que son rôle condamnait à être perdu dans la foule, tenait, grâce à la blancheur et à la bizarrerie de son accoutrement, une place énorme. On ne voyait plus que lui ou plus exactement sa tête perdue dans un nuage de poussière.

Je ne cessais de le regarder évoluer, puis brusquement je me penchais instinctivement en avant, car je venais de le reconnaître. Je doutais un instant de ma mémoire. Il disparut, entraîné comme à regret par la foule des autres masques.

Je me persuadai enfin que cet homme ressemblait étrangement au prisonnier évadé qui m'avait jadis rendu visite.

L'acte suivant se passe à Paris chez un prince russe. Bien entendu, on y voit évoluer des cosaques. Sous l'uniforme apparut, peu après le lever du rideau, le figurant du premier acte. Je ne le quittai plus des yeux et je fus bientôt certain de ne m'être point trompé. Parfois l'on croit reconnaître, plus rarement on est certain d'avoir rencontré « cette tête-là quelque part ». J'étais désormais bien sûr.

A l'entracte j'allai me renseigner et l'on me conseilla d'attendre le figurant à la sortie des artistes.

Il fallut encore subir un acte. Les refrains répétés inlassablement par l'orchestre avaient dorénavant perdu tout pouvoir sur moi. Ils n'éveillaient aucun souvenir et ne provoquaient que l'ennui.

J'attendis dans une petite rue en compagnie de quelques vieilles femmes et de très jeunes gens la sortie des artistes. Ceux-ci firent bientôt leur apparition et je dévisageai atten-

tivement les hommes. Celui que j'attendais sortit un des premiers. Il passa tout près de moi, mais ne me reconnut pas. J'eus honte de lui parler devant ses camarades et pris le parti de le suivre en me promettant de l'aborder dès que cela serait possible.

L'homme marchait d'un bon pas. Je ne pouvais savoir s'il était vraiment pressé ou s'il cherchait à s'éloigner le plus vite possible du théâtre.

Il descendit les boulevards extérieurs dans la direction de la rue Barbès. Peu après, avant que j'aie pu lui faire signe, il entra dans un petit café anonyme, un long couloir encombré par le comptoir.

Je me plaçai à côté de lui devant le zinc et le plus simplement, je veux dire le moins théâtralement, qu'il me fut possible, je lui dis :

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, — répondit-il sans paraître étonné, et il porta la main à son chapeau.

Quelques minutes, stupéfait, je gardai le silence en observant le figurant. Il était vêtu d'un mince paletot noir, un paletot de pauvre, verdi et plissé, et coiffé d'un melon à bord plat. Il paraissait anormalement correct à la façon des employés supérieurs des pompes funèbres. Je ne pouvais deviner s'il m'avait répondu aussi calmement par indifférence ou s'il avait feint l'indifférence, parce qu'il ne voulait pas me reconnaître.

Je lui posai la question :

— Pardon, — répliqua-t-il, — je vous ai « remis ».

Il se tut. Et je fus fort embarrassé. Je ne savais comment reprendre contact et je songeai une seconde à le quitter aussitôt, un peu ahuri par cet accueil. Il se tourna franchement vers moi et me posa une question si brutale que je reculai d'un pas.

— Est-ce que vous voulez que je vous remercie?

Je ne répondis pas.

Tout d'abord je crus qu'il était fort embarrassé par cette rencontre et qu'il ne tenait pas à entendre publiquement parler de son passé. Mais bientôt je me rendis compte qu'il m'était hostile pour une autre raison. Tandis qu'il buvait

à petits coups son café, je vis qu'il échangeait avec l'homme qui se tenait derrière le comptoir et qui semblait être le patron des signes d'intelligence. Je n'hésitai pas à quitter le petit café le plus rapidement possible et je tournai le dos à l'homme sans en prendre congé.

J'étais furieux. Je ne m'attendais certes pas à ce que le figurant se jetât à mon cou mais sa froideur et son hostilité me paraissaient exagérées. Comme chaque fois que je suis en colère, j'allumai une cigarette. Puis, d'un pas dégagé, je marchai dans la direction de la place Clichy.

J'avais parcouru une centaine de mètres quand on me frappa sur l'épaule. Je me retournai assez effrayé et je vis le figurant son chapeau à la main.

— Excusez-moi, — dit-il sans prendre le temps de retrouver son souffle... — Tout à l'heure dans ce café je n'ai pas pu vous parler. Cela m'était absolument impossible.

Il insistait sur le mot impossible. Évidemment, il semblait très confus. Mais son obséquiosité me déplut.

— Je suis trop connu dans ce quartier, comprenez-vous.

Cette excuse me paraissait au moins étrange, mais ma colère avait rapidement cédé la place à la curiosité et je répondis très naturellement :

— Oui, oui, je comprends.

Après avoir échangé ces mots, nous gardâmes tous deux le silence. Je crois qu'il m'observait. Pendant quelques instants, je me demandais si tout à l'heure, quand je l'avais abordé, il m'avait reconnu. « Peut-être, pensais-je, m'a-t-il pris pour quelqu'un d'autre. » Ce soir-là, évidemment, je ne devais guère ressembler à l'homme qui l'avait recueilli jadis. J'étais rasé, presque civilisé, et j'avais probablement un peu vieilli.

Il continuait à m'examiner. Cette attitude et le silence que nous ne parvenions pas à rompre commençait à m'embarrasser. Les passants de la nuit s'arrêtèrent à quelques pas de nous, croyant sans doute que nous allions nous disputer.

C'est alors que le figurant, conscient comme je l'étais de la gêne qui grandissait entre nous, me prit familièrement par le bras et m'entraîna.

Nous marchâmes silencieusement jusqu'à la place Clichy.

— Voulez-vous que nous allions nous asseoir? — me demanda-t-il en me désignant un de ces cafés qui semblent à cette heure-là être la proie d'un incendie.

Vers minuit, autour des comptoirs, règne une animation qui étourdit ceux qui sortent de la nuit. Nous nous assîmes au milieu de ce tumulte.

On prétend, à tort sans doute, que dans ces cafés de la place Clichy se réunissent les musiciens en quête d'une place dans un quelconque orchestre et les chômeurs habitués à figurer dans les théâtres. Je regardai autour de moi et ne vis que des gens pressés, de vrais consommateurs qui se hâtent de vider leur tasse ou leur verre. Quelques-uns s'assoient devant des petites tables et lisent les résultats des courses ou les cours de la Bourse.

Lorsqu'un garçon nous eut apporté des cognacs, le figurant se pencha légèrement vers moi et me dit presque à voix basse :

— Comment m'avez-vous reconnu si aisément...?

Il était inquiet.

— Je vous ai vu tout à l'heure et par hasard sur la scène du Trianon Lyrique dans *Le Comte de Luxembourg*. Pendant les actes j'ai eu le temps de vous observer, et, d'ailleurs, je n'ai pas hésité longtemps...

— Croyez-vous que l'on puisse me reconnaître aussi aisément? Pourtant déjà, à plusieurs reprises, j'ai eu l'occasion de croiser des gens qui m'avaient jadis fréquenté et pas un ne m'a dit bonjour, pas un n'a semblé me dévisager...

Malgré ces paroles, l'inquiétude du figurant augmentait.

— Vous n'avez donc pas été repris? — questionnai-je.

— Non, — fit-il, — et aujourd'hui je ne crains plus rien.

Il parlait ainsi pour se rassurer lui-même. Je lui fis remarquer qu'il ne paraissait pas cependant à son aise. Mais il répondit brusquement, brutalement même, que j'avais tort et que, depuis plus d'un an, il sortait librement, tout à fait librement. Il me raconta alors sa vie pendant les trois années qui avaient suivi sa fuite.

Il avait pu gagner la gare sans incident et dès son arrivée à Paris il avait éprouvé une véritable impression de sécurité. Au milieu de la foule, étourdi par le tumulte dont il avait oublié l'intensité, étonné à chaque pas par les changements

survenus depuis son incarcération, il s'était senti libre, merveilleusement libre. Il était entré dans un café-restaurant, avait fait un grand repas avec du vin, puis il avait fumé un cigare et suivi une femme...

Les difficultés commencèrent quand il voulut trouver du travail. On lui demandait son nom, son état civil, un certificat. Il fut donc réduit à accepter les petits métiers d'un jour, pour lesquels on ne réclame ni état civil ni aptitudes particulières. Il fut homme-sandwich, crieur de journaux...

Mais peu à peu, en s'habituant à la ville, la crainte d'être repris s'empara de lui. Il avait peur de l'inconnu. Il s'imaginait qu'on le suivait, il croyait qu'on venait demander des renseignements à l'hôtel où il logeait. Il renonça aux métiers de la rue. Il ne distribua plus de prospectus par crainte des agents. Le seul métier qu'il osait pratiquer était celui de figurant, car il s'imaginait que personne n'oserait le poursuivre sur la scène et que le fard dont il recouvrait son visage suffirait à le défigurer. Et, pendant tout le jour, il restait dans sa chambre occupé à des travaux d'écriture. Mais ces deux métiers suffisaient à peine à le faire vivre. Ce n'était pas tout à fait la misère... Et il termina en souriant ironiquement : « Je ne puis plus boire, ni fumer... quant aux femmes... » Et il lança sa main en l'air pour me faire comprendre qu'elles étaient loin de lui, très loin. Je compris, par cette allusion, qu'il n'avait pas oublié notre conversation pendant la nuit de notre rencontre.

Il semblait découragé. C'était un homme à bout. Il s'était évadé d'une prison pour en retrouver une autre.

— Pourquoi n'avez-vous pas quitté la France?

— Impossible... Pas le sou...

Chaque soir, il allait chanter dans les chœurs au Trianon Lyrique et cela seul le consolait de la captivité que lui imposait la crainte.

— Un jour, je suis soldat de Louis XV, un autre jour forgeron, un autre jour mousquetaire... je me déguise tous les soirs...

Cette métamorphose quotidienne semblait lui plaire, car il énuméra avec un sourire de satisfaction les différents costumes qu'il avait endossés.

— Mais, — acheva-t-il, — c'est un métier qui ne rapporte guère.

Il se lança dans d'interminables explications relatives à l'établissement de son budget. Ce n'était cependant pas dans le but de m'apitoyer, mais plutôt pour se donner le plaisir de refaire des comptes. Il était économe et jouissait de pouvoir se persuader que, chaque jour, il rognait un peu sur son misérable gain.

Je ne pouvais m'empêcher de comparer ce vieillard qui comptait avec volupté ses quelques sous à l'homme que j'avais connu le lendemain de son évasion, bouillant et prêt à se jeter sur la vie comme sur une proie. Il sirotait son cognac avec une désespérante lenteur. J'observais son visage et je ne sais si ce fut mon désir ou mon imagination qui me faisait retrouver sous le masque fatigué du figurant les traits et l'expression passionnée de l'évadé.

Pendant une demi-heure, il parla de sa vie nouvelle. De temps en temps il se taisait puis repartait de plus belle. Il commençait à m'ennuyer.

— Soupault, eh! Soupault, — cria quelqu'un de la rue.

Je me retournais.

— Bonjour, Soupault, qu'est-ce que vous f... dans ce bistrot?

C'était un de mes « chers confrères » un peu gris, qui commençait sa promenade nocturne, sa tournée quotidienne. Le plus souvent, quand je le rencontre, je m'efforce de ne pas répondre à ses avances, en lui faisant comprendre que je ne tiens ni à le suivre, ni à entendre le récit de ses aventures. Ce soir-là, j'accueillis ses démonstrations d'amitié avec un certain plaisir. Je ne savais comment prendre congé du figurant. Mon cher confrère s'approcha de nous et me proposa de l'accompagner.

— Mon vieux Philippe, — cria-t-il (il était ce soir-là particulièrement aimable), — venez avec moi. J'ai une histoire merveilleuse à vous raconter...

Le figurant se faisait tout petit. Il semblait gêné par la verve et l'entrain du nouveau venu.

Je me levai, lui tendis la main et suivis le noctambule. J'eus bien vite assez de ses histoires merveilleuses et saisis le premier prétexte pour le quitter.

J'étais peu content de ma soirée. *Le Comte de Luxembourg* et le figurant m'avaient fortement déçu. J'en voulais à ma mémoire.

J'avoue que j'oubliai bien vite cette soirée où j'avais eu le tort de vouloir confronter des souvenirs. Je me promis de ne plus penser à ces refrains désuets, ni à l'homme dépouillé.

D'ailleurs les événements m'aidèrent à oublier ces fantômes. C'est en effet à quelque temps de là que je fis connaissance d'un homme fort sympathique, que je surnommai par la suite « l'expérimentateur ».

Agé d'une trentaine d'années, il avait depuis trois ans achevé ses études de médecine. Mais, alors que la plupart de ses camarades cherchaient par tous les moyens à se créer une clientèle, lui préférait par d'obscurs travaux gagner modestement sa vie et poursuivre une série d'expériences plus ou moins mystérieuses. Il passait la plus grande partie de sa journée dans un laboratoire et la plupart de ses soirées étaient consacrées à la lecture.

Je l'avais rencontré par hasard chez un de mes amis qui l'admirait aveuglement et avait foi en lui. Comme beaucoup de ceux qui vivent seuls et sont la proie d'une passion, l'expérimentateur aimait beaucoup à parler lorsqu'il avait pu vaincre sa timidité. Il racontait ses expériences avec minutie mais il préférait exposer ses projets.

Pendant plusieurs mois je le vis au moins deux fois par semaine. J'allais lui rendre visite dans son laboratoire et il m'accueillait avec amitié et simplicité.

Parfois, à la fin de la journée, je sonnais à sa porte. Il fermait un livre. C'est à cette heure qu'il se laissait le plus volontiers aller à exposer ses projets.

Au début de nos relations, c'est à sa personnalité que je m'étais d'abord intéressé. Sa foi et son souci constant le rendaient à la fois sympathique et étrange, puis, peu à peu, il me communiqua son enthousiasme. Je commençais à me passionner. Je n'étais d'ailleurs pas le seul. Autour de mon ami, deux puis trois hommes se groupèrent. Nous nous efforcions de l'aider et de le soutenir de notre mieux. Chaque semaine nous prîmes l'habitude de nous réunir.

Un soir, je me préparais à me rendre à notre réunion,

quand on sonna à la porte. Je maudissais l'importun et fis répondre que je n'y étais pas.

Le visiteur écrivit un mot. J'eus de la peine à déchiffrer la signature. J'ignorais absolument le nom porté au bas de la lettre. On m'y avertissait d'une prochaine, très prochaine visite.

Je jetai la lettre au panier et n'y pensai plus. Notre ami, l'expérimentateur, était, ce soir-là, plein d'entrain. Il venait de commencer une série d'expériences sur des chiens. Et, malgré la cruauté de ses paroles, il nous fit partager son attention.

— J'espère, — dit-il, — arriver prochainement à un résultat. Vous les sceptiques, — ajouta-t-il, en souriant, — vous ne vouliez pas croire que l'on pût prolonger la vie...

Nous étions tous prêts à le croire et nous ne dissimulions pas notre impatience. Si nous avions réfléchi, si nous n'avions pas subi le charme qu'exerçait notre ami, je ne doute pas que ces expériences physiologiques nous eussent laissés indifférents. Pour une cause ou pour une autre, nous désirions connaître à tout prix le résultat définitif.

En rentrant le soir chez moi, je souriais de ce que je nommais une folie collective. Mais ce scepticisme se dissipait rapidement et j'attendais les nouvelles avec une impatience comparable à celle qui fait guetter le résultat d'un combat de boxe, d'une course de chevaux ou d'un championnat de rugby.

Le lendemain matin, de fort bonne heure, le visiteur inconnu demanda à me parler. Il affirmait que « c'était urgent ». Assez mal éveillé, je le reçus et quel ne fut pas mon étonnement et ma contrariété en apercevant le figurant. Je l'examinai d'un coup d'œil avant d'entrer dans la pièce où je l'avais fait attendre. Il marchait de long en large et toute son attitude trahissait un énervement.

Après l'avoir fait asseoir, je lui demandai comment il s'était procuré mon nom et mon adresse. Il me rappela que lors de notre dernière entrevue quelqu'un m'avait interpellé et qu'il s'était souvenu de ce nom. Quant à mon adresse, il lui avait suffi de feuilleter l'annuaire des téléphones pour la connaître.

Il s'excusait mille fois de son indiscrétion.

— Mais, — m'avoua-t-il avec honte, — je ne connais que vous.

Il regardait avec insistance son chapeau qu'il avait posé à ses pieds, son melon à bords plats déteint par la pluie et le soleil, un triste chapeau, en vérité. Il hésita longtemps avant de me faire connaître l'objet de sa démarche. Je croyais le deviner, mais elle me paraissait si normale que je n'osais l'aider, étonné de sa gêne singulière. Parfois il levait les yeux et passait en revue les différents objets qui encombraient la pièce. Son regard s'attachait plus volontiers aux livres.

Enfin le malheureux commença à parler :

— Je n'ai plus un sou. Je ne puis plus continuer à mener cette vie. Ce n'est pas la peine.

Il me regarda et je vis son visage se transformer. Il parlait de plus en plus vite et ses yeux brillaient. Ses poings se serraient et ses lèvres tremblaient. Ce n'était plus le figurant économe qui était devant moi, mais l'homme résolu, passionné, violent.

— Voilà bientôt trois mois que je suis sans un franc dans ma poche. J'ai faim presque tous les jours. Je ne peux plus travailler. J'en ai assez.

Il énumérait ses revendications au hasard. Il avait trop à dire et ne savait pas comment débuter.

Je lui offris un peu d'argent, qu'il accepta aussitôt, mais d'une façon telle que je compris qu'il n'avait pas tenté cette démarche dans ce but. Je constatais en effet qu'il avait beaucoup plus besoin de parler que de manger et qu'il était surtout venu chercher un auditeur. Il semblait complètement égaré.

Devant une semblable situation, les paroles que l'on prononce paraissent toujours ridicules et assez odieuses parce que singulièrement déplacées. Il est en effet, à ces moments-là, impossible de se mettre dans la peau de l'interlocuteur.

Le mieux, pensai-je, était de le laisser parler. Il ne savait plus que faire et tournait autour du suicide.

J'essayai bien de le réconforter en lui affirmant, selon la coutume, que ce n'était qu'un mauvais moment à passer.

A peine avais-je achevé qu'il se leva brusquement. Il était hors de lui-même. Son visage était gonflé, presque violacé. Les paroles que je venais de prononcer étaient évidemment celles que j'aurais dû soigneusement éviter.

— C'est possible, — répliqua-t-il, en faisant de grands

gestes, — c'est possible, mais toute ma vie est faite de mauvais moments. Cela ne peut durer.

Je me souvins alors du récit qu'il m'avait fait lors de notre première rencontre et au cours duquel il m'avait dépeint la ruée irrésistible vers l'évasion et l'impossibilité de lutter contre le désir de modifier coûte que coûte une situation qui, avec un léger recul, ne lui paraissait pas, somme toute, intolérable. Je lui rappelai ce récit mais il hocha la tête à la façon des enfants :

— Ce n'est pas la même chose.

Il partit peu après.

Trois jours plus tard il sonnait de nouveau à ma porte. Il était plus furieux, plus exaspéré encore. Je ne savais que lui dire. Nous marchions tous les deux de long en large.

— Pardonnez-moi : l'autre jour je ne vous ai même pas remercié de m'avoir reçu. Je dois vous « barber à cent sous la minute ». Vous avez sans doute pitié de moi. Merci quand même. Si jamais je peux vous être utile...

Il termina sa phrase en riant ironiquement.

Il luttait contre un démon qui s'était emparé de lui. Je lui demandai s'il avait besoin d'argent, mais il refusa énergiquement en déclarant qu'il lui restait au moins la moitié de la somme confiée.

— Grâce à vous, je mène la grande vie. Je fume, je bois et je fais l'amour.

Son rire aigu vint couper sa phrase. Puis, sur ces remerciements, il partit en coup de vent.

Il revint plusieurs fois sans motif précis et je ne comprenais pas ses intentions. Je croyais deviner en lui une crainte, une peur énorme qui montait comme une marée.

Ces visites m'étonnaient et m'ennuyaient parfois. Mais je n'y prêtais qu'une attention distraite, car j'étais à ce moment prodigieusement intéressé par les recherches de mon ami, l'expérimentateur.

Abandonnant le domaine de la biologie pure et négligeant le secours des sciences physico-chimiques, mon ami, pour étudier les phénomènes de la vie, cherchait d'autres vies. Il nous avait récemment exposé ses méthodes avec une telle passion que, ayant vaincu l'horreur ressentie par les pro-

fanes au récit d'expériences cruelles, nous le suivions avec une déconcertante application.

Il est difficile d'expliquer l'intérêt que nous portions à l'activité de notre ami, et je suppose que c'est grâce à son éloquence très spéciale, grâce à la véritable furie qu'il manifestait, que nous étions, tous, haletants. Parfois l'un de nous ironiquement nous comparait à des concierges qui attendent avec impatience la fin d'un feuilleton, pour savoir si le sympathique et romantique héros trouvera la mort. Nous avions ri de cette comparaison et, si ridicule qu'elle nous parût, nous devions reconnaître qu'elle n'était pas absolument fausse.

La passion qui incendie le cerveau de certains hommes de science ressemble par beaucoup de côtés à la folie. Ces savants, si minutieux, si attentifs quand il s'agit d'expérience, ne peuvent parfois contenir leur imagination qui déborde et envahit totalement leur activité.

Notre ami était devenu incapable de se distraire ou d'orienter son esprit dans d'autres directions.

Un soir nous l'attendions et nous parlions de lui à voix basse. Contrairement à son habitude, il était en retard. Une heure passa et nous étions anxieux.

Il arriva enfin. Il était pâle. Il s'excusa à peine de nous avoir fait attendre et s'assit lourdement dans un fauteuil.

— Quoi de neuf? — demanda l'un de nous, — tu as l'air d'un condamné à mort.

Il leva les yeux et sourit.

— Tout ce que j'ai fait ou rien, — répondit-il, — c'est la même chose.

— Voyons, tu es fou...

— Non. Je suis un imbécile.

Nous protestâmes avec un ensemble touchant.

— Vous rappelez-vous la sinistre histoire que nous a racontée l'autre jour, Soupault? L'histoire du capitaine Scott qui part pour le pôle sud, et, après des jours et des jours de recherches et de souffrances, arrive enfin et touche au but, mais pour trouver là-bas un drapeau norvégien laissé par Amundsen quelques jours auparavant.

» Je n'avais pas compris pourquoi cet homme jeune, expérimenté, s'était laissé mourir avec ses six compagnons sur la

route du retour. On prétend que c'est à cause d'une tempête de neige. Mais j'ai compris, cet après-midi, la raison exacte de leur mort; ils avaient perdu le courage de lutter.

— Parlez plus clairement, — insistai-je.

— Le capitaine Scott pendant les mois, des semaines et des jours avait volontiers souffert, terriblement souffert parce qu'il s'était fixé un but, atteindre le premier le pôle sud. Il aurait sans doute résisté plus longtemps encore et vaincu la tempête de neige, mais il n'a pu supporter cette déception : avoir été devancé... je crois que vous ne pourrez pas comprendre.

— Je ne vois pas le rapport.

— Eh bien, voici ce que je viens de lire il y a quelques heures et tout à fait par hasard. J'ai été fou de ne pas me tenir au courant. J'avais abandonné depuis quelques mois la lecture de toutes les publications scientifiques... Je les retrouve.

Il nous tendit le *Journal des Débats*, froissé, roulé et repassé.

A haute voix, je lus l'article suivant :

UNE EXPÉRIENCE SENSATIONNELLE

TÊTE RESTANT VIVANTE, ISOLÉE DU CORPS

« Il y a plus de cent ans, le physiologiste Legallois émettait l'opinion qu'il est parfaitement possible de faire vivre artificiellement une tête détachée du corps : depuis, Brown-Séquard, Laborde et d'autres ont fait des expériences dans ce sens. Celles-ci, toutefois, sans donner à croire possible le résultat prévu par Legallois, ont montré combien il y a de difficultés à vaincre. En fait, le problème n'est pas purement physiologique : il y a des difficultés chirurgicales, physiques, chimiques aussi. Pourtant il vient d'être résolu, grâce au travail en équipe, à la coordination des efforts des spécialistes variés, et c'est la *Presse Médicale* du 6 février qui nous l'apprend, par un article d'un médecin madrilène, M. Fernan-Perez, qui résume les travaux faits à Moscou par les docteurs S. Brukhonenko et S. Tchétchouline.

» Les difficultés étaient diverses. Il fallait d'abord trouver un sang artificiel, le naturel étant inutilisable parce qu'il se

coagulerait dans les conditions de l'expérience. Il fallait construire un moteur faisant fonction de cœur. Et, enfin, il fallait trouver le moyen opératoire de ménager la transition sans interruption du passage du liquide nutritif dans la tête : il fallait une opération méthodique, raisonnée.

» Tout cela a été fait, non pas du premier coup sans doute mais par tâtonnements successifs, et, au bout, cela a été le succès.

» L'expérience a été faite sur le chien, et un fait qui a beaucoup contribué à la réussite consiste dans l'action d'une substance, dite « Bayer 205 », qui, injectée dans le corps de l'animal, rend son sang incoagulable, donc utilisable dans l'expérience.

» On trouvera dans la *Presse Médicale* la description et les figures des dispositifs imaginés : ils intéressent surtout le physiologiste. Ce qui intéresse le lecteur non spécialisé, ce sont les résultats.

» L'expérience se fait sous anesthésique : une fois achevée, on a sous les yeux la tête de l'animal, encore endormie, posée sur une assiette, et reliée par des tubes au cœur artificiel, qui fait circuler le sang avec vitesse.

» Elle n'est qu'endormie : il suffit de toucher l'œil pour faire cligner la paupière. Elle vit. Et peu à peu, en vingt ou trente minutes, elle est beaucoup plus vivante.

» Les yeux sont ouverts, la tête réagit par des mouvements aux attouchements les plus légers. Les paupières clignotent quand on souffle dessus ou qu'on touche les poils des sourcils ou des moustaches, ou bien le nez. Pince-t-on l'oreille, celle-ci se recule. Excite-t-on la muqueuse nasale, mouvement fort et impérieux de la tête, menaçant de faire lâcher les tuyaux d'irrigation. La gueule s'ouvre, et l'animal montre les dents.

» La langue réagit aux irritants et, si on introduit dans la gueule du coton imbibé d'une substance de mauvais goût, la tête réagit par des mouvements de langue ayant pour but d'expulser ce coton. Au contraire, introduit-on du fromage, la tête l'avale, et il tombe au dehors par la section de l'œsophage. Parfois les yeux secrètent des larmes : si l'on vient à arrêter la circulation artificielle, l'agonie s'établit peu à peu, la seconde... Il est possible de mourir deux fois.

» Il n'est point dit combien de temps cette malheureuse tête est restée vivante, ni combien de minutes ou d'heures a été prolongée l'expérience.

» Quel intérêt celle-ci a-t-elle? demandera-t-on peut-être. Évidemment l'intérêt est plutôt de curiosité que d'ordre pratique, et on ne voit pas bien quelles applications elle pourrait comporter. Mais on ne sait jamais. Inutile de prophétiser. Certainement beaucoup la trouveront cruelle.

» Une observation a été faite, toutefois, qui a un réel intérêt, peut-être pratique. La voici :

» Au cours de l'une de nos expériences, le chien est mort avant la fin de l'opération de la séparation de la tête. Nous avons continué pendant huit minutes encore notre opération sur un cadavre et ce n'est qu'après cela que nous établîmes la circulation artificielle du sang. Pendant trente minutes, nous n'observâmes aucun signe de vie, mais ensuite commencèrent des mouvements à peine perceptibles, puis la tête se mit à réagir vivement à l'irritation, ce qui continua encore pendant près d'une heure et demie. Cette expérience, et d'autres analogues, ont démontré la possibilité de faire revivre le système nerveux central quelque temps après la mort.

» C'est-à-dire que la mort du système nerveux ne serait pas aussi rapide qu'on le croit communément. C'est bien possible, et même fort probable. L'expérience pourrait donc comporter des enseignements utiles et utilisables pour l'homme lui-même. — H. DE V. »

L'expérimentateur sortit de sa poche un numéro de la *Presse Médicale* et il nous exposa rapidement le procédé de ses confrères russes qui, affirmait-il, ressemblait en beaucoup de points à celui qu'il avait employé mais sans obtenir de résultats aussi nets.

— Je savais, — disait-il, — qu'il me faudrait encore une quinzaine de jours pour aboutir. Aujourd'hui, je n'ai plus qu'à détruire tout ce que j'ai fait.

Il était absolument désespéré et l'on sentait qu'il considérait son échec comme définitif. Ce jour-là, sa vie à ses yeux n'avait plus aucune raison d'être. Il tombait de si haut! L'effet de cette chute, le ton véritablement tragique adopté

par l'expérimentateur, nous jeta tous dans un état incompréhensible pour ceux qui n'avaient pas vécu dans l'intimité de notre groupe. Nous partagions le désespoir de notre ami.

Il est difficile, sinon impossible, de comprendre à quelques mois de distance comment nous pouvions être passionnés par des expériences qui nous étaient parfaitement étrangères.

Il ne nous vint pas à l'esprit de trouver ce soir-là des paroles de consolation. Nous nous séparâmes découragés et décidés à ne nous revoir que le plus rarement possible. Nous commencions à prendre conscience de notre enfantillage et nous avions honte.

Cependant je n'abandonnai pas tout à fait mon ami et j'allai le voir quelquefois chez lui. Car à cette époque il ne voulait à aucun prix travailler dans son laboratoire. Il s'était mis en relation avec les deux savants russes et il discutait avec eux par correspondance. Ceux-ci, frappés par les travaux de mon ami, l'encourageaient à poursuivre ses expériences et l'aidaient de leurs conseils, car, affirmaient-ils, leur procédé était loin d'être au point. Peu à peu, encouragés par ses confrères, repris par son projet, l'expérimentateur voulut travailler de nouveau, mais il voulait aller plus loin que les savants de Moscou.

Une idée terrible et magnifique s'imposa à son esprit. Faire revivre la tête d'un chien décapité n'était qu'un pis aller. Ce qu'il fallait tenter, c'était de faire la même expérience avec une tête d'homme.

Au premier abord, ce projet me parut irréalisable, mais mon ami entreprit de m'expliquer qu'en somme, en France, cette expérience ne serait pas impossible. On pouvait peut-être obtenir de l'administration qu'elle abandonnât aux savants le corps et la tête d'un guillotiné.

— Je me fais fort d'otenir cette autorisation, — me dit-il, — mais ce qui est difficile est de décider un condamné à mort d'accepter de se prêter aux différentes opérations qui doivent précéder la mort.

Je fus surpris et heureux de voir mon ami renaître si aisément à l'espoir. Nous décidâmes donc de reprendre nos réunions et je prévins mes amis.

Le lendemain d'une de ces réunions, l'esprit tout occupé

des discussions de la veille, on m'apporta les journaux. Quel ne fut pas mon étonnement de découvrir en première page la photographie du figurant. J'appris ainsi qu'il venait d'être arrêté parce qu'il avait assassiné une femme. Le vol, semblait-il, avait été le mobile du crime. Les circonstances cependant étaient étranges. On croyait savoir que la veille du meurtre l'assassin avait rencontré cette femme, boulevard de la Chapelle, et l'avait accompagnée chez elle. Ils avaient bu plusieurs bouteilles de vin de Champagne qu'on avait retrouvées vides dans la chambre de la victime, tuée d'un coup de couteau.

Le meurtrier, un repris de justice, avait avoué.

Quelques mois plus tard, il était condamné à mort; sa grâce fut refusée.

En apprenant le rejet de son pourvoi, un projet naquit dans mon cerveau, projet que j'exposai immédiatement à mon ami l'expérimentateur. Celui-ci, avec une cruauté qui me dérouta, se montra enthousiasmé et me conjura, me supplia, devrais-je dire, de mettre ce projet à exécution. Il me proposait de faire toutes les démarches nécessaires. Et, avant même d'avoir obtenu mon consentement formel, il parvint à ses fins.

On refuse rarement au XXe siècle de seconder un homme qui parle au nom de la science. Il put obtenir que j'eusse une entrevue avec le condamné à mort et m'accompagna jusqu'à la porte de la prison. Il craignait que je ne pusse vaincre une répugnance et pendant tout le trajet s'efforça de me communiquer son enthousiasme. J'avoue que, s'il ne m'avait pas accompagné, s'il n'avait pas montré tant de fougue et un désir si ardent, j'aurais probablement reculé.

On me fouilla. Puis l'on me conduisit à travers d'interminables couloirs jusqu'à un bureau. On me fit signer des papiers, on me posa mille questions. Tout, autour de moi, était d'une propreté d'acier. Accompagné d'un gardien, moustachu, essoufflé, je marchai longtemps jusqu'à une grande grille.

La pièce où je me trouvais était divisée en deux par cette grille où une porte avait été ménagée. Dans la première moitié de cette pièce, un gardien était assis devant une petite table éclairée par une lampe électrique. Derrière la grille, dans

l'ombre, une ombre d'homme était étendue sur une planche. Une odeur acide régnait dans la pièce.

Les deux gardiens échangèrent quelques mots à voix basse. Celui qui m'avait amené ferma la porte derrière nous.

Je tournais lentement la tête pour regarder autour de moi. Après m'avoir dévisagé, le veilleur me tendit une chaise et l'approcha de la grille. Puis, s'accrochant au barreau, il hurla :

— Hep!

Sa voix fit un bruit de catastrophe.

L'ombre s'agita, se leva lentement et marcha vers la lumière.

— On va te parler, — dit le gardien.

Puis il retourna s'asseoir devant sa table pour reprendre la lecture d'un journal. Ce tutoiement me parut plus cruel que tout le sinistre décor. L'ombre, docile, alla s'asseoir sur un escabeau. Elle leva la tête et cligna des yeux.

Sa barbe avait poussé. Son visage était de pierre. Il mit très longtemps à me reconnaître. Je n'osais prononcer un mot. Il tressaillit et je compris qu'il venait de se souvenir. Il parut ensuite chercher la raison de ma visite.

— Merci, — fit-il à mi-voix.

Mais il ne me tendit pas la main.

Je ne pouvais me contraindre à lui exposer le but de ma visite. Étonné de notre silence, le gardien nous regardait avec attention.

— Vous voyez, — dit doucement le prisonnier.

Il avait perdu l'habitude des gestes. Autour de lui flottait un nuage sombre qui l'éloignait définitivement de ce qui l'entourait. Il n'était plus, à mes yeux, humain. Il appartenait déjà à un autre univers. Je le voyais vivre mais il m'était impossible de m'identifier à lui. Je songeais à un animal et je ne pouvais m'empêcher de le regarder tantôt avec pitié, tantôt avec curiosité. Lui, au contraire, se souvenait et ma présence lui était cruelle.

— Je suis venu vous voir, — lui dis-je brutalement, en me jetant à l'eau, — pour vous demander un grand service ou plutôt pour vous proposer de rendre un service à la science. Vous m'entendez?

— Oui.

— Vous me comprenez?

— Oui.

Je lui exposai sèchement le but de ma visite.

— Acceptez-vous de vous prêter à cette expérience?

Il se leva sans répondre.

Je voulus m'enfuir.

Le gardien m'observait en silence. Il mâchonnait un fragment d'allumette et repassait du plat de la main son journal. Je me levai.

— Vous avez fini, — demanda le gardien.

Je ne répondis pas. Je ne voulais pas partir encore. J'étais révolté de mon attitude.

— Un instant.

— Mon vieux, — criai-je, — ne m'en veuillez pas!

Le prisonnier se rapprocha de moi.

— Écoutez, — fit-il d'une voix sifflante, — laissez-moi réfléchir. Vous dites qu'il s'agirait d'une seule piqûre au moment de la dernière cigarette?

— Oui, oui, une seule.

— Et après?

— Après, rien, vous ne sentirez probablement rien.

— Probablement?

— Quatre-vingt dix neuf chances sur cent.

Il y eut un grand, un énorme silence.

Il faisait une chaleur étouffante. L'air semblait manquer, la lumière vaciller. Je pris mon mouchoir pour m'éponger le front. Le gardien s'élanca vers moi. Puis il recula.

— A ma place, — reprit le prisonnier qui avait de ses deux mains saisi les barreaux, — à ma place, le feriez-vous?

Je ne répondis pas. Je n'avais pas, en venant le voir, réfléchi à cette question. Mais, reprenant brusquement conscience, je hurlai :

— Non!

Il ricana derrière la grille.

Tout était donc perdu. Amèrement, je regrettais ma démarche, mon ignoble cruauté et j'en voulus férocement à mon ami de m'avoir contraint à exprimer ce désir. Je ne sais pourquoi, je vis du sang partout. Les murs étaient rouges.

Tout était bien perdu. Je me levai avec peine et demandai

au gardien de me délivrer. J'avais hâte maintenant de fuir la prison, de retrouver l'air libre, de fumer, de boire, de marcher...

— Pardon, — fis-je devant la porte.

— Psst! — répondit le prisonnier. — Vous pouvez dire à votre ami que j'accepte.

— Non?

J'étais prêt à le supplier de ne pas se prêter à cette expérience, à refuser de toutes ses forces.

— J'accepte, on verra bien.

Le gardien qui m'avait conduit ouvrit la porte et me dit :

— Suivez-moi.

Je lui obéis, mais je me retournai quand même et criai du fond du cœur :

— Merci!

J'aurais voulu courir pour fuir plus vite.

A la porte de la prison, mon ami m'attendait. Il faisait les cent pas et s'écria quand il m'aperçut :

— Déjà? Eh bien?

— Il accepte, — fis-je.

Je devais être très pâle car mon ami contint sa joie, mais il ne put s'empêcher de sourire triomphalement.

Il héla un taxi et nous fit conduire dans un café. J'avalai une grande quantité de rhum.

— Racontez-moi, — dit-il, — quand il me vit moins pâle.

— Impossible, mon cher.

Je crois que, s'il avait insisté, je me serais jeté sur lui et l'aurais giflé.

Il fit enfin ce qu'il aurait dû faire plus tôt, il partit me donnant rendez-vous pour le lendemain.

Je restai encore quelques quarts d'heure dans ce café et bus force rhum. Je me levai pour acheter des cigarettes et me fis conduire dans une boîte de nuit que je désignai au hasard. On venait à peine d'ouvrir et il régnait dans toute la pièce un silence lugubre, ce silence si particulier des cabarets avant la fête.

Je me jetai dans un coin et attendis je ne sais quoi. On m'avait apporté du champagne. L'orchestre arriva et mit un temps considérable à s'installer. J'étais encore seul et les musiciens ne songeaient pas à jouer pour un unique client.

Enfin des hôtes firent leur apparition. Ils semblaient très gais, mais quand ils virent ce cabaret vide, ce client sinistre et abandonné, ils eurent un mouvement de recul et il fallut toute l'amabilité du patron et la furia de l'orchestre soudain déchaîné pour les retenir.

Ils furent suivis d'autres couples et peu après leur arrivée le cabaret fut comble. On s'écrasait.

Le défilé des mendiants commença. Ce furent d'abord les mendiants autorisés, la fleuriste, le chef d'orchestre, la marchande de balles, la danseuse...

Puis d'autres gens se glissèrent qui n'avaient d'autres motifs de quêter que d'implorer la charité. On les mit proprement et rapidement à la porte.

Je quittai cette boîte. Tous les mendiants étaient à la porte et guettaient le charitable.

Je m'évadai de cette fumée et de la musique. J'avais le désir de l'air froid et de la nuit. L'alcool tournait dans ma tête en ronflant. Je n'avais plus ni souvenir ni inquiétude. Je marchais régulièrement, éprouvant je ne sais quel imbécile plaisir à entendre sonner mes pas sur le trottoir.

Lorsque je repris contact avec la nuit et la ville, je reconnus le square d'Anvers. Je ne fus d'ailleurs nullement étonné de cette coïncidence, car je devais être passablement ivre. J'évoquais sans angoisse et sans dégoût le souvenir de celui que je désignais par ce mot : « le figurant » et qui hantait ces parages. Je reconnaissais son itinéraire. Je me dirigeais vers le petit café où nous nous étions rencontrés jadis.

Attablée dans le fond, il y avait une femme empanachée et misérable qui fumait en lisant un journal. Je m'assis à la table voisine et je la regardai attentivement. Elle me parut, à travers les brumes nées de l'alcool, assez jolie.

Je la regardais fixement et bientôt elle leva les yeux et m'observa à son tour. Avec cette insouciance, ce manque d'à-propos et cette tranquille audace des ivrognes, je lui demandai :

— Est-ce que, par hasard, vous avez connu il y a dix ou douze mois un homme d'une cinquantaine d'années qui venait souvent dans ce café après le théâtre? Il était figurant au Trianon Lyrique.

— Non, — fit-elle, en secouant la tête... — Connais pas! Demandez au patron.

— Tant pis!

Elle ne me prenait pas pour un client, mais simplement pour un bavard un peu gris.

Je m'en allai, titubant un peu. J'avais honte de ma solitude. Mais je ne pouvais me décider à dormir. Je voulais marcher toujours, le plus loin possible, à la recherche d'une quelconque certitude. Tout semblait me fuir. J'avais, à cette heure, un besoin fou de parler et de parler de lui.

Je ne pouvais y penser mais il fallait que je raconte et que je sache. Je suivais son souvenir comme celui qui éprouve le désir de revoir les lieux de son crime.

C'est ce soir-là que, devant un verre de vin blanc, je commençai d'écrire cette histoire. J'écrivais pour oublier l'ombre qui, dans sa prison, attendait.

Je rentrai chez moi au petit matin. J'avais peur du sommeil. Je m'installai devant ma table pour lire, mais ce fut en vain. J'écrivis de nouveau, mais les phrases ne s'assemblaient plus.

Enfin on sonna à la porte et mon ami l'expérimentateur fit son entrée.

Je dus lui raconter minutieusement ma visite. Je n'avais plus maintenant de répugnance à le faire. Le souvenir du prisonnier pâlissait.

Dès que j'eus terminé mon récit, mon ami se leva et, en s'excusant de prendre si rapidement congé, m'expliqua :

— Je n'ai pas une seconde à perdre.

Il eut en effet à faire des démarches qui furent d'ailleurs couronnées de succès. Trois ou quatre jours plus tard, je reçus un pneumatique me convoquant pour le surlendemain, à cinq heures au matin. « L'expérience va se poursuivre », écrivait-il. J'hésitais. Une horreur profonde me saisissait lorsque j'imaginais le laboratoire et les allées et venues des savants. Je construisais des images sanglantes et froides. Le centre de toutes ces imaginations était le souvenir d'un petit tableau que j'avais aperçu au Louvre, la tête de saint Jean-Baptiste d'Andrea Solario. Tous les détails de cette peinture, que j'avais jadis peu remarquée se coloraient tout à coup

devant mes yeux. Je me rappelais les lèvres du décapité, lèvres bleues, presque violettes comme le vin, le reflet de l'oreille sur le métal, l'inclinaison douloureuse de la tête et la brume étrange qui l'auréole. La scène identifiée que je prévoyais, me parut impossible à supporter, et, la veille du jour fixé, j'étais fermement résolu à ne pas me rendre à la convocation de l'expérimentateur. Ce fut en vain que j'essayai de dormir. La tête de saint Jean était devant moi, si proche que, parfois, j'étendais les mains pour en écarter la vision.

Je ne pus dormir. Dans l'ombre une tête coupée brillait comme une gigantesque pierrerie. Des mots insignifiants sonnaient et prenaient une valeur cruelle. Tout conspirait contre moi. Quand je m'assoupissais, le bruit de pas amplifié par la nuit, régulier comme celui d'un métronome, montait de la rue et secouait ma torpeur.

Je ne cherchais pas à accuser, je ne voulais pas savoir le responsable de ce que j'appelais avec une cruelle inconscience cette mise en scène. J'étais décidé à ne pas prendre part à ces expériences, à refuser d'en connaître les résultats. Cependant, plus l'heure indiquée par mon ami approchait, plus la vision, le souvenir du tableau de Solario, la tête de saint Jean, se précisait et se colorait. Dans la nuit, les yeux écarquillés, je voyais la tête contre le mur. J'allumais l'électricité, et la tête s'éclairait. Les détails devinrent plus nets.

Je ne me faisais aucune illusion : je savais que j'étais la proie d'une hallucination. Elle ne me faisait pas peur, mais elle me gênait jusqu'à provoquer une douleur des yeux. Je résolus de me lever et de m'habiller. Je tentai de lire, je marchai de long en large. Il me fut impossible, malgré les efforts les plus violents et les plus concertés, de dissiper ce souvenir.

Une seule pensée avait la puissance de chasser cette tête, celle que, dans quelques instants, « l'expérience » aurait lieu.

Je compris tout à coup qu'il fallait que je voie, que je *voulais* voir. Dès que j'eus pris cette résolution, je retrouvai le calme. Le souvenir disparut.

Je ne peux pas dire cependant que je n'appréhendais pas les démarches qu'il me fallait faire pour aller jusqu'à ce laboratoire, mais j'avais la sensation que l'on a fréquemment

dans un rêve, sensation très nette que, malgré les difficultés de toutes sortes accumulées, l'on atteindra le but prévu.

Je sautai dans un taxi et me rendis à l'adresse indiquée. Le taxi stoppa sur une petite place dans un quartier qui m'était, pour ainsi dire, inconnu. Des gens allaient et venaient malgré l'heure. Je sautai du taxi, arrivai devant la porte d'un petit pavillon. J'aperçus brusquement en me retournant les bois de justice entre les troncs des arbres.

Mon ami m'attendait et ne parut nullement surpris de mon arrivée. Il ne se rendait évidemment pas compte de mes hésitations. Il était calme et l'énervement des jours précédents semblait décidément vaincu.

Il m'abandonna sur une chaise dans un coin de la salle qu'il avait transformée en laboratoire. Il parlait avec deux inconnus, vivement intéressés. Deux savants, pensai-je, des témoins.

De temps en temps, un homme venait dire quelques mots à mon ami.

Après quelques quarts d'heure qui passèrent à la fois lentement et rapidement (je n'avais plus conscience du temps), l'homme revint, mais il avait cette fois ôté sa casquette.

— Préparons-nous, messieurs, — dit mon ami.

Ils se vêtirent de blouses et se coiffèrent de bonnets. Ils enfilèrent des gants de caoutchouc et je vis des mains rouges s'agiter autour d'instruments et d'appareils qui étincelaient. Ils s'étaient tus. Leurs yeux guettaient. Je me souviens qu'à ce moment où mon cœur battait, je ne voyais plus les objets et les gens qu'à travers une brume. Seul un rayon de soleil levant qui s'était glissé dans la pièce me rappelait à la réalité et, je ne sais pourquoi, je lui en étais reconnaissant.

Il y eut dehors un bruit qui était à la fois un murmure et un cri prolongé. Puis des ordres secs et précis qui dominaient le tumulte. Une auto fit son entrée et stoppa.

Il y eut un silence qui dura longtemps, puis, de nouveau, un tumulte qui était à la fois joyeux et honteux. Mon ami qui avait écouté aussi attentivement que moi avait les yeux fixés sur la porte. Il regardait sa montre et, sans m'expliquer mon geste, je l'imitai. Il était 5 heures 59.

La porte s'ouvrit. L'homme qui était déjà venu à plusieurs

reprises entra accompagné de deux autres personnages qui portaient un lourd panier. Puis ils disparurent sans avoir prononcé un mot.

L'expérimentateur ouvrit le panier, fit jaillir une lumière. J'avais fermé les yeux. Je les rouvris avec prudence.

La tête du figurant était posée sur une plaque métallique. Je refermai les yeux, mais fus incapable de ne pas les ouvrir une fois encore. Un bruit sourd, comme celle d'une pompe, ronronnait avec régularité. Alors je ne pus plus fermer les yeux; mes mains se crispaient sur mes genoux.

L'expérimentateur dit : « Plus fort ».

Le bruit s'amplifia.

La tête était légèrement inclinée, la bouche entr'ouverte, les yeux semblaient regarder par la fenêtre.

L'expérimentateur répéta : « Plus fort ». Puis il approcha un pinceau des paupières et elles battirent.

— Notez, — dit-il.

Il saisit avec une pince les lèvres et écarta les mâchoires. Je regardais éperdument le figurant. C'était l'homme violent et plein de désir que j'avais connu immédiatement après son évasion.

Je ne pus supporter plus longtemps cette expérience et le souvenir qui flottait autour de moi. En titubant, je quittai la pièce.

J'étouffais. Quand je fus dehors, je me mis à courir en tournant le dos à la guillotine que l'on démontait à grands coups de marteau.

Quand je m'arrêtai, j'eus l'impression qu'un jour entier venait de s'écouler depuis mon départ. Je me trouvais sur un long boulevard où se tenait un marché. Une grande animation régnait autour des boutiques en plein vent. On y débitait des poissons, des légumes, des fleurs, de la viande rouge terriblement.

Je hélai un taxi et jetai au hasard l'adresse d'un ami.

— Plus vite, — criai-je au chauffeur.

J'avais un besoin terrible de bruit, d'odeurs, de vitesse, il fallait peut-être fuir.

Nous traversions Paris et je reconnaissais les places familières, les boulevards, les ponts.

Il se mit à pleuvoir.

Je donnai mon adresse au chauffeur qui se retourna pour me regarder fixement en souriant d'un air goguenard. Il fit demi-tour.

Rentré chez moi, j'essayai de fixer mon attention mais ce fut en vain. J'allai m'étendre sur mon divan et je m'endormis.

Il était trois heures quand je m'éveillai.

Je levai la tête et regardai autour de moi. Je reconnaissais avec peine la pièce où j'avais cependant passé un nombre incalculable d'heures. Il était évident à ce moment que je la voyais en dehors de mes habitudes, sans le vide épais de la routine. A mes yeux elle appartenait à quelqu'un d'autre. J'avais l'impression très nette que j'étais un étranger chez moi.

Je sortis le plus rapidement qu'il me fut possible. Je marchais avec une certaine difficulté. Le décor familier, la boulangerie du coin, la marchande de journaux, le pharmacien d'à côté, avait pris brutalement un aspect nouveau. Ce n'était plus mon quartier, mais celui que j'avais habité il y avait nombre d'années.

Je gagnai le centre de Paris.

Le printemps commençait son travail. Un soleil aigu badigeonnait les maisons, et faisait grincer les oiseaux. Les yeux des passants souriaient. On entendait même des rires fuser au coin des rues. Ce n'était pas cependant cette métamorhose soudaine qui me paraissait étrange, mais que chaque chose demeurât à sa place. Car j'avais devant moi une pensée, celle de la mort.

Elle était pour moi une succession d'images, un film. Je voyais une brisure, puis un carré blanc à côté d'un carré noir, la lumière puis l'ombre. Elle se dressait dans l'espace et dans le temps.

La mort que je devinais ne me faisait pas peur. Seule sa pensée était présente. Elle m'encombrait. Je ne savais pas lutter contre elle.

Je m'étais arrêté devant les boutiques de faux bijoux que l'électricité fait scintiller. Les milliers de feux qui se croisaient se résumaient en une petite flamme. Puis j'entrai

dans un bar célèbre par la qualité des vins du Portugal que l'on y boit.

Autour des petites tables, il y avait les habitués. Toujours les mêmes têtes, pensais-je.

Je pris un journal qu'un consommateur avait laissé sur une chaise et je parcourus distraitement les colonnes. La fermentation quotidienne me parut sans intérêt. Je lus les réclames et enfin, à la quatrième page, mes yeux tombèrent sur ces lignes :

« *Paris, le* 15 *mars.* — Une tête est tombée à Paris. Xavier Mureau, le bandit qui avait assassiné boulevard de la Chapelle la fille Brette, et qui fut condamné à mort le 12 octobre dernier par la Cour d'assises de la Seine, a payé ce matin sa dette à la société.

» Réveillé à 5 heures par M. Durand, substitut du Procureur de la République, accompagné de son avocat, le condamné pâlit légèrement à l'annonce du rejet de son recours en grâce.

» Son défenseur lui offrit alors une cigarette qu'il accepta, puis l'abbé Dumonteil, aumônier de la prison, s'approcha du condamné et lui offrit les secours de la religion. Mureau refusa. Son avocat l'embrassa une dernière fois au nom de sa famille et, escorté de l'aumônier, il parut dans l'encadrement de la porte de la prison. Saisi aussitôt par les aides de M. Deibler, en quelques secondes, il était couché sur la machine et le couteau tombait. Justice était faite. Il était 6 heures précises. »

Ce qu'on ne disait pas, c'était la suite.

Je relus attentivement le récit succinct de l'exécution. Mais je le relus sans aucune émotion. Cela déjà me parut une vieille histoire.

Je ne revis plus l expérimentateur.

Quelques jours plus tard, je pris le bateau pour l'Égypte et je ne revins à Paris qu'au bout de quatre mois. J'avais perdu tout contact. C'était l'été et Paris était désert.

On avait fait suivre toutes mes lettres mais on avait conservé les imprimés. Un gros tas de livres, de prospectus et de « convocations urgentes » attendaient. Il y avait aussi quelques faire-part de décès. Ce n'est qu'au bout de quelques

jours que je dépouillai ces papiers. C'est ainsi que j'appris, en ouvrant une lettre bordée de noir, la mort de mon ami, l'expérimentateur.

Je téléphonai immédiatement pour connaître les détails de sa mort car la lettre de faire-part portait cette seule indication : Décédé subitement.

— Je ne peux pas te répondre au téléphone, — me déclara l'ami consulté, — viens me voir.

Je me précipitai et j'appris que l'expérimentateur s'était empoisonné.

Mon ami ne put me renseigner d'une façon très détaillée car, quelque temps avant cette mort, il avait cessé de voir l'expérimentateur qui, affirmait-il, était devenu de plus en plus bizarre.

L'expérience dont il s'était rendu coupable avait obtenu dans le monde médical, et même dans le grand public, un très grand « succès », mais il s'y était montré fort indifférent et se moquait volontiers de lui-même.

Il abandonna son travail et se mit à faire la noce. Lui qui n'avait jamais bu, jamais fumé, devint un habitué des bars et on lui attribuait quelques aventures avec des femmes.

— C'était étonnant de sa part, mais somme toute assez naturel, — ajouta mon ami. — Il avait fourni une telle somme de travail qu'il avait besoin de distraction. Mais en outre, paix à ses cendres, il était devenu tout à fait insupportable. Il se promenait en compagnie de femmes impossibles, faisait des plaisanteries assez stupides...

Je quittai ce brave bavard. Une sorte de lueur était née. Je comprenais vaguement et je ne voulais pas comprendre. Désormais, quand je me souviens du figurant assassin et de l'expérimentateur, je songe au mystère, à l'indéfini, mais je me refuse à poursuivre plus longtemps le souvenir de ces deux hommes disparus. Je songe au vin, à l'amour, au tabac.

PHILIPPE SOUPAULT

LE DANGER AÉRIEN

Par le terme « frontières », on entend en général les lignes naturelles ou conventionnelles qui séparent le territoire national des pays limitrophes; par extension, on entend encore par là le contour total du territoire, qui présente ainsi des frontières terrestres et des frontières maritimes. Ces définitions négligent tout un côté de la question : nous les avons reçues de nos pères et nous les appliquons sans les adapter à notre temps, et sans tenir compte que l'aviation a bouleversé la notion de frontières. L'avion se soucie peu des lignes du sol, il peut franchir les lignes-frontières pour porter le combat en territoire ennemi; après quoi, il rallie son terrain. Le territoire situé dans le rayon d'action des avions ennemis peut voir l'ennemi aérien surgir brusquement dans son ciel, malgré les troupes qui le couvrent à terre : toute la région exposée aux insultes des avions ennemis est bien une frontière aérienne. Le fait capital est que cette frontière n'est plus une ligne : c'est une surface. Cette notion essentielle explique toutes les difficultés de la défense et tous les avantages de l'attaque.

Nous nous proposons de mesurer le danger aérien, en nous plaçant uniquement au point de vue de la défense du pays.

Le danger aérien se mesure au rayon d'action et au tonnage transporté par les avions, aux moyens d'action qu'ils peuvent employer et au genre d'objectifs qu'ils peuvent prendre à partie. Si, à ces notions, on ajoute l'étude des enseignements du passé et, en y apportant une certaine prudence, l'étude

des prévisions pour l'avenir faites par les auteurs qui se sont occupés de la question, il sera facile de définir les caractères généraux du danger aérien.

I

LE RAYON D'ACTION DES AVIONS ET LE TONNAGE TRANSPORTÉ

L'aviation ne cesse de faire des progrès tous les ans. Nous nous contenterons de donner quelques chiffres.

Le *Rohrbach Roland M B* a effectué des parcours de 1 100 kilomètres en sept heures et demie de vol, en portant 1 700 kilos de bombes, ou des parcours de 2 600 kilomètres en dix-sept heures de vol, en portant 700 kilos de bombes[1].

Le *G* 31 *Junkers* assure, depuis le 29 avril 1928, le service Berlin-Paris sans escale en portant 1 500 kilos; il parcourt les 1 000 kilomètres du trajet en cinq heures quinze[2].

Le *Farman F* 180 avec 1 000 CV de puissance, en deux moteurs Farman démultipliés, peut transporter 2 000 kilos de charge utile à une distance de 1 000 kilomètres[3].

Tous ces chiffres concernent des performances régulières, exécutées par des avions de lignes.

Les records sont supérieurs à ces résultats. D'après *Luftflotten*[4], les records de distance, transformés en rayon d'action (demi-distance parcourue en ligne droite), sont donnés en fonction de la charge utile transportée par le tableau suivant :

Charge utile.	Rayon d'action.
0 t. 5	1 400 kilomètres.
1 tonne.	1 200 —
2 tonnes.	900 —

Les chiffres obtenus par l'examen des records homologués

1. Renseignements donnés par M. Pierre-Étienne Flandin, à la tribune de la Chambre des Députés, lors de la discussion du budget de l'aéronautique (*Journal Officiel* du 10 décembre 1927).

2. Renseignements donnés par M. André Michelin : « Des faits sur l'aviation » (*Écho de Paris* du 10 septembre 1928).

3. *Illustration* du 7 juillet 1928. Numéro spécial sur l'aviation.

4. Numéro spécial des *Militärwissenschaftliche Mitteilungen*, de juillet-octobre 1928, p. 646.

par la Fédération internationale aéronautique sont sensiblement les mêmes :

Charge utile.	Rayon d'action.
0 t. 5	1 300 kilomètres.
1 tonne.	1 150 —
2 tonnes.	1 000 —

Ces records changent très vite; la courbe qui les définit s'élève progressivement tous les ans.

Il est bon de connaître aussi les essais en cours et ce qu'on attend des avions en construction :

Le *Romar Rohrbach* transporte 1 500 kilos à la vitesse de 224 kilomètres à l'heure; il peut porter 4 000 kilos d'essence et d'huile[1].

« Le *Superwal Dornier*, à quatre moteurs, peut parcourir 1 000 kilomètres (rayon d'action de 500 km.) à l'allure moyenne de 177 kilomètres à l'heure, en transportant 7 *tonnes utiles*[2]. »

Le *Dornier géant, le Do. X.*, construit en Allemagne dans les ateliers de Friedrichshafen, pèse un poids de l'ordre de 50 tonnes, y compris une charge utile de l'ordre de 25 *tonnes*. Il est propulsé par douze moteurs Jupiter de 500 CV, et peut emporter 16 000 litres de combustible. On escompte qu'il pourra couvrir plus de 4 000 kilomètres (2 000 km. de rayon d'action) à une vitesse moyenne de 185 kilomètres à l'heure. Les essais de cet hydravion géant ont commencé en juillet 1929 : « Le 26 juillet 1929, il a décollé avec un poids total de 48 tonnes et une charge utile de 23 tonnes[3]. » L'avion a, depuis, volé pendant plus d'une heure, et le général Balbo, sous-secrétaire d'État de l'aéronautique italienne, a pris passage sur cet appareil pour un vol de longue durée. Même si les essais du Do. X devaient aboutir à un échec, il est dès maintenant prouvé que la conception de machines volantes aussi volumineuses et capables de porter un tel poids est parfaitement viable.

Les records seront les performances de demain, en attendant

1. Renseignement de M. André Michelin (*Écho de Paris* du 10 septembre 1928).
2. *Ibid.*
3. *Les Ailes*, du 1er août 1929.

que les avions à l'essai deviennent eux-mêmes des réalités. Cependant, nous prendrons comme performances pratiquement réalisables aujourd'hui, par des avions de série, les chiffres des records, indiqués plus haut, réduits de 40 p. 100 de leur valeur, pour tenir compte de plusieurs circonstances défavorables. Les moteurs de série n'ont pas le rendement des moteurs de record. Le vent réduit dans une proportion notable les rayons d'action. Enfin, quand on veut battre un record de distance, l'altitude de vol importe peu, tandis que pour accomplir un raid profond dans un pays hostile, il faut d'abord prendre une certaine hauteur, pour pouvoir franchir les défenses ennemies dans de bonnes conditions. Toutes ces raisons diminuent sensiblement les rayons d'action de l'aviation. Le chiffre de 40 p. 100 a été choisi parce qu'il a paru bien traduire, aujourd'hui, l'état de la question. La plupart des performances régulières des avions bien étudiés se tiennent au voisinage de la courbe qu'on obtient en amputant les records de 40 p. 100; un grand nombre sont au-dessus de cette courbe.

Nous admettrons donc les chiffres pratiques suivants :

Charge utile.	Rayon d'action pratique.
0 t. 5	850 kilomètres.
1 tonne.	700 —
2 tonnes.	550 —

Ces chiffres coïncident avec ceux qui sont admis à l'étranger. Ainsi von Giesler[1] admet que la distance maximum que peut parcourir en ligne droite un avion de bombardement moderne, portant une charge utile de 1 500 kilos, est 1 100 à 1 200 kilomètres, ce qui donne un rayon d'environ 600 kilomètres. Les chiffres pratiques, admis ci-dessus, traduisent donc bien les possibilités actuelles de l'aviation. Ce sont des chiffres minima, qui sont sans doute dès maintenant dépassés. On admet couramment aujourd'hui qu'un avion de bombardement peut porter 1 tonne à 1 000 kilomètres chez l'ennemi et revenir à son terrain[2]. Cependant, nous avons voulu rester prudem-

1. *Luftwacht*, août 1927. « L'inutilité de la défense du pays dans la défense aérienne. »

2. *Les Ailes*, 9 mai 1929. « L'avion de bombardement. »

ment plutôt en deçà des possibilités actuelles, pour ne pas être accusés d'exagération.

Au début de 1929, un essai américain a donné le moyen d'augmenter sensiblement le rayon d'action des avions. Dans la première semaine de janvier 1929, un Fokker trimoteur Wright, le *Question Mark*, a entrepris de battre le record de durée, avec ravitaillement en essence au cours du vol. Toutes les cinq heures, un avion ravitailleur montait à 1 000 mètres et assurait le ravitaillement en essence et en huile du *Question Mark*. Pour cela « le pilote de l'avion ravitailleur s'approchait du Fokker et le survolait d'une dizaine de mètres et un peu en avant. Puis deux tuyaux étaient déroulés, l'un pour l'huile, l'autre pour l'essence; le combustible, sous le simple effet de la pesanteur, venait remplir les réservoirs du *Question Mark*. Le débit de ce « Bowser » aérien était de 280 litres à la minute et l'opération durait environ cinq minutes[1] ». Le *Question Mark* a pu voler ainsi 150 heures. Dans un vol plus récent, un autre avion américain a pu voler plus de 400 heures. Le ravitaillement en vol avait déjà été pratiqué en France par le commandant Pierre Weiss il y a plusieurs années.

Ce procédé permet d'augmenter le rayon d'action des avions. Deux *Romar Rohrbach* prennent le départ en même temps, tous deux avec leur plein d'essence, mais l'un chargé de 1 500 kilos de bombes et l'autre chargé d'un poids équivalent d'essence et d'huile. En l'absence de renseignements précis, supposons que la consommation horaire d'essence et d'huile soit de 400 kilos (chiffre fort); chaque avion aurait ainsi un rayon d'action de cinq heures, soit 1 000 kilomètres. Au bout de cinq heures de vol, si on ne procède à aucun ravitaillement, il faut que les avions fassent demi-tour, s'ils veulent retourner à leur terrain. Une heure avant ce moment, l'avion ravitailleur peut faire en vol le plein du bombardier à l'aide de l'essence emportée en remplacement des bombes; le ravitailleur abandonne ensuite le bombardier, qui voit son rayon d'action augmenté de deux heures de vol, soit de 400 kilomètres. Le rayon d'action total du bombardier, qui était primitivement, de 1 000 kilomètres, est devenu de 1 400 kilo-

1. *Les Ailes*, du 10 janvier 1929.

mètres, soit une augmentation de 40 p. 100. Le ravitaillement en plein vol peut donc servir à augmenter d'une façon appréciable le rayon d'action des avions.

Dans un autre ordre d'idées, il peut servir à faciliter le départ des avions lourdement chargés. L'avion de bombardement gros porteur part avec peu d'essence; il peut ainsi facilement décoller et prendre de l'altitude. Une fois franchies les premières défenses antiaériennes ennemies, il peut se ravitailler à un avion convoyeur et reprendre ainsi son rayon d'action normal.

Les deux procédés peuvent même être combinés, à l'aide de deux convoyeurs, dont l'un servirait à faire le plein du bombardier tout au début du raid, une fois les premières défenses ennemies franchies, et dont l'autre servirait vers le milieu du raid à faire le plein du bombardier pour augmenter son rayon d'action de 40 p. 100.

Il serait imprudent de s'en tenir aux chiffres pratiques indiqués plus haut pour établir les programmes de défense, seul point de vue qui nous occupe ici. L'aviation progresse sans arrêt. Le 28 avril 1929, le *Romar Rohrbach* a enlevé à 2 200 mètres d'altitude une charge de 2 000 kilos, le record des hydravions pour cette charge. On envisage actuellement qu'un tel appareil, « équipé pour franchir des distances de 3 500 kilomètres, pourra encore transporter une charge payante de 1 000 kilos[1] ». Nos chiffres pratiques sont largement dépassés, puisque ici le rayon d'action correspondant à 1 tonne de charge utile serait de 1 750 kilomètres!

Les progrès de l'aviation agissent sur toutes les causes qui réduisent le rendement des avions. Tous les jours on voit sortir de nouveaux appareils dont le poids utile par mètre carré de surface portante est plus élevé. La consommation horaire de carburant et d'huile par cheval diminue; aujourd'hui, on admet 250 grammes[2], certains auteurs vont même jusqu'à 150 grammes[3]. Toute réduction de la consommation équivaut à une augmentation du rayon d'action, ou, pour un rayon d'action donné, à une augmentation du tonnage transporté.

1. *Les Ailes*, 9 mai 1929. « Le record de la plus grande charge. »
2. D'après *Luftflotten*, déjà cité, p. 314.
3. *Les Ailes*, 9 mai 1929. « L'avion de bombardement. »

La courbe des records s'élève sans cesse. L'aviation établit ses programmes pour des délais très courts, que le général Niessel estime être de l'ordre de cinq ans[1]. Les programmes de défense ne peuvent être établis que pour des durées beaucoup plus longues. Tabler sur les chiffres pratiques, qui traduisent la situation actuelle, expose la défense à être complètement débordée dans un avenir rapproché. Quand on cherche à prévenir le danger aérien, il faut toujours avoir présente à l'esprit cette différence essentielle, qui favorise étrangement l'attaque au détriment de la défense.

***

Sans faire état des progrès entrevus, et en nous en tenant strictement aux chiffres pratiques actuels donnés plus haut, définissons sommairement la situation de la France en face du danger aérien. L'examen d'une carte de France, en supposant toutes les frontières terrestres et maritimes également dangereuses, montre qu'aucun point du territoire n'est situé, à vol d'oiseau, à plus de 400 kilomètres d'une des frontières. Si on suppose que la mer est interdite à l'ennemi, et que le danger ne peut venir que d'un côté, par exemple des frontières du Nord-Est et de l'Est, pour reprendre la situation de 1914, on constate qu'aucun point du territoire n'est situé à plus de 900 kilomètres de cette frontière. De ces constatations, on déduit deux conséquences très importantes :

1° *Tout point du territoire national est dès maintenant exposé aux coups de l'aviation ennemie.*

2° *Quand l'attaque aérienne peut partir de la mer et de toutes les frontières terrestres, la charge utile qui peut être transportée par un avion ennemi au-dessus du point le plus éloigné du territoire national est aujourd'hui de deux tonnes.*

Ce chiffre tombe aujourd'hui à 0 *tonne* 5, *quand la mer est interdite à l'ennemi et que les attaques aériennes ne peuvent partir que des frontières Nord et Nord-Est.*

Les progrès que l'aviation fera demain ne feront que renforcer la première conclusion. La deuxième conclusion sera modifiée en ce sens que la charge utile augmentera. Les

1. *La Maîtrise de l'air.*

vitesses des avions augmenteront sans doute aussi. A chaque instant, et pour chaque hypothèse stratégique, rendant dangereux une frontière ou un groupe de frontières, on peut dresser une carte de France indiquant où peut atteindre une charge utile donnée. On peut, en effet, augmenter la charge utile portée par un avion, en remplaçant une partie de l'essence par des bombes. On diminue en ce cas son rayon d'action. Le renseignement est utile à connaître : il mesure la puissance offensive d'un avion ennemi isolé, en tout point du territoire national.

Dans notre Europe morcelée en un grand nombre de petits États, la première conclusion formulée pour la France, vaut pour tous les États; sauf la Russie, toutes les nations européennes sont tout entières exposées aux coups des aviations ennemies. Les immenses étendues des terres russes ont favorisé autrefois la défense de l'empire des tsars; cette protection est encore efficace contre l'aviation; il faut noter cependant qu'avec un rayon d'action de 1 500 kilomètres, la Russie d'Europe à peu près tout entière peut être attaquée par la voie des airs. Les immenses étendues des États des autres parties du monde les protègent en partie contre le danger aérien.

Pendant la Grande Guerre, la plupart des attaques aériennes sur l'intérieur du pays ont eu lieu la nuit. S'il en est encore ainsi, on pourra déterminer l'heure à partir de laquelle un point donné du territoire peut être en butte à des attaques aériennes, et l'heure à partir de laquelle il ne peut plus être attaqué. Pour calculer ces heures, il suffit de tenir compte de la durée de trajet d'un avion ennemi, franchissant les lignes à la chute du jour, ou les regagnant à l'aube. Il sera possible de dresser une carte de France couverte de courbes, parallèles aux frontières dangereuses ou aux lignes de combat, chaque courbe délimitant la zone exposée aux attaques à une heure donnée. Si toutes les frontières sont dangereuses, on aura ainsi l'aspect d'un immense diaphragme à iris, dont la fermeture commence au coucher du soleil, qui arrive à se fermer complètement, reste fermé une partie de la nuit, et qui commence à s'ouvrir pour être de nouveau complètement ouvert à la naissance du jour.

L'établissement de ces cartes sera très utile pour le service des renseignements de la défense du territoire.

***

Le tonnage transporté pose d'autres questions. S'il est intéressant de connaître la capacité de transport d'un avion isolé, il est non moins intéressant de connaître le nombre d'avions que l'ennemi peut employer; on en déduira le tonnage total dont l'ennemi peut user au cours d'une expédition.

De combien d'avions une nation pourra-t-elle disposer dans un conflit futur? Il est très difficile de le dire. Il serait en tous cas tout à fait illusoire de tabler sur le chiffre officiel de ses avions militaires, quand il s'agit de trouver le tonnage total qu'il lui est possible de transporter. Les avions de transport des lignes aériennes peuvent servir à des fins militaires. De plus, la sortie en grand d'avions de bombardement spécialisés n'est qu'une affaire de quelques mois.

L'aménagement des avions commerciaux en avions de bombardement est assez controversée. Il ne paraît pas facile, en effet, de transformer un avion destiné à transporter des passagers en avion porteur de bombes : l'installation des porte-bombes, des lance-bombes, des appareils de visée, ne peut guère être faite que par des moyens de fortune, non susceptibles d'un bon rendement, si cette transformation n'a pas été étudiée à l'avance. Mais rien n'empêche qu'en étudiant un avion commercial, on étudie dans le détail sa transformation éventuelle, qui, étant prévue, ne souffrira plus aucune difficulté. Cette transformation peut d'ailleurs comporter le changement d'une partie de l'avion : toute la partie du fuselage destinée au transport des passagers pourrait être établie amovible; elle serait remplacée, le moment venue, par un autre fuselage, comportant les lance-bombes et les appareils de visée. L'essentiel d'un avion portant du poids est constitué par le moteur, les réservoirs d'essence, le poste de pilotage et les commandes, les plans porteurs, le train d'atterrissage : tout cela est nécessaire, que la charge utile soit constituée par des passagers ou par des bombes. Pour remplacer les passagers par des bombes, il suffit de modifier bien peu de choses

à l'avion de transport de passagers : si cela se fait en bloc, par remplacement d'un morceau de l'avion, la transformation pourra se faire presque instantanément. Les défenses de l'avion par mitrailleuses pourront de même être installées sur le morceau rapporté. L'avion commercial servant au transport de passagers en temps de paix, servira certainement, dans un prochain conflit, comme appareil de bombardement.

La production en grand d'avions de bombardement spécialisés peut se faire très rapidement; rien ne se construit plus vite qu'un avion dont le type est arrêté. Le tonnage total qu'une nation peut transporter par la voie des airs est essentiellement variable d'un mois à l'autre; il peut s'accroître dans des proportions importantes et très brusquement, sans qu'on ait pu le prévoir; et cela d'autant plus que le tonnage porté par un avion isolé est plus considérable. Il est tout à fait vain de faire le bilan des tonnages aériens des différentes nations à un moment donné; les chiffres doivent comprendre obligatoirement tout le fret commercial existant; même ainsi modifiés, ils risquent d'être tout à fait faux au bout d'un temps très court. Nous ne dresserons donc pas le tableau des tonnages disponibles des différentes nations; il suffit de savoir que ces tonnages sont déjà très importants aujourd'hui, et capables d'effectuer de grands dégâts, et que ces tonnages peuvent être multipliés très rapidement par un coefficient inconnu.

II

LES MOYENS D'ACTION

L'expérience de la guerre donne quelques renseignements à cet égard, mais ces renseignements sont fort incomplets : il est à craindre que les procédés de la dernière guerre soient dépassés en quantité et en qualité.

Les avions peuvent agir en vol, soit à l'aide de bombes (bombes incendiaires, bombes à gaz ou à cultures microbiennes, bombes explosives), soit à l'aide du tir des armes de bord. On peut encore craindre que les avions ennemis atterrissent en un point du territoire et déposent à terre des détachements chargés de remplir des missions importantes.

***

De tous les moyens de destruction que peuvent porter les avions en vol, le plus terrible est le *feu*.

Le feu a été de tous temps le moyen de détruire le plus efficace employé par les barbares. Reims a plus souffert des quelques bombardements à obus incendiaires qu'elle a subis en 1917 et en 1918, que de tous les bombardements explosifs endurés pendant toute la guerre. En septembre 1918, Paris et Londres ont failli recevoir une expédition de bombardement, armée de bombes incendiaires. Le général Ludendorf écrit dans ses *Souvenirs de guerre* :

Par suite de la gravité de notre situation, la Direction suprême résolut de ne plus essayer l'action d'un bombardement par avions sur Londres et Paris, pour rendre l'ennemi disposé à la paix. En conséquence, elle ne donna plus l'autorisation d'utiliser une bombe incendiaire particulièrement efficace, qui était sortie en grande quantité au mois d'août [1] et qui était destinée au bombardement des capitales. Les destructions considérables qu'on pouvait attendre de ces bombes n'auraient plus eu aucune influence sur le cours de la guerre; on ne pouvait tolérer d'exécuter ces destructions pour elles-mêmes. Le comte Hertling pria la Direction suprême de ne pas utiliser ces nouvelles bombes incendiaires, en considération des représailles que l'ennemi pourrait exercer contre nos villes. Mes résolutions, fondées sur la situation de guerre, restèrent conformes à cette décision[2].

Les bombes incendiaires dont il s'agit étaient des bombes Elektron, du poids de 1 kilo. L'enveloppe de la bombe était en métal Elektron[3], c'est-à-dire en magnésium à peu près pur; l'intérieur était chargé d'une poudre à base de magnésium ou d'aluminium et d'oxyde de fer. Ces bombes, fondées sur le principe de l'aluminothermie, brûlent à une température de 2 000 à 3 000°. Une fois allumées par la fusée, il est impossible de les éteindre; leur enveloppe brûle comme le reste. L'Elektron est un alliage qui peut se fondre et se couler très facilement. La production des bombes ne rencontre donc

1. 1918.
2. *Kriegserinnerungen*, p. 565.
3. Exemple d'alliage *Elektron* : Mg. 92,5 p. 100; Al. 4 p. 100; Zn, 3 p. 100; Mn 0,5 p. 100, d'après *Rivista Aeronautica* de Janvier 1929. Ingénieur Renato Ranalli. « L'elektron, les alliages légers et leur application dans la technique aéronautique. »

d'autre difficulté que la construction de la fusée. La bombe Elektron de 1 kilo n'avait pas une grande force de pénétration, il semble cependant qu'elle aurait pu percer facilement la plupart des toits des maisons modernes. Cependant, le Dr Krohne[1] est d'avis qu'il aurait fallu pour cela des bombes de 5 kilos; les Anglais, d'autre part, pensent qu'une bombe de 200 grammes aurait été suffisante. En tous cas, les toits actuels sont percés par des bombes légères : un avion de bombardement peut en emporter une grande quantité. Leur énorme température de combustion met le feu à tout objet combustible qui est à leur portée; il n'y a pas de procédé pouvant éteindre un tel foyer d'incendie. Les dangers d'incendies auraient été d'autant plus graves, comme l'écrit le colonel Bloch, que les « habitants descendus dans les caves se seraient, dans de nombreux cas, aperçus trop tardivement des incendies allumés aux étages supérieurs[2] ».

Parlant de l'expédition projetée sur Londres au milieu de l'été de 1918, le lieutenant-colonel de l'aviation autrichienne Robert Eyb écrit[3] :

Au milieu de 1918, 36 avions devaient attaquer Londres avec de telles bombes (Elektron). Cependant, la Direction suprême de l'armée allemande interdit l'emploi de ces bombes, une demi-heure avant le départ de l'attaque. La *Luftwacht* de juin 1927 prétend que, malgré le peu de charge utile emportée alors par les avions, malgré une défense antiaérienne puissante, et même en supposant un grand nombre d'avions forcés de faire demi-tour, 2 250 bombes incendiaires auraient été jetées sur Londres. Un court calcul montre l'efficacité terrible de ce moyen. La surface bâtie des villes varie de 15 p. 100 (Graz) à 50 p. 100 (Danzig, Breslau); on peut la prendre en moyenne de 35 p. 100. Si on suppose que la moitié des bombes ne perce pas les toits ou ne s'allume pas, et que l'autre moitié seulement perce les toits et s'allume, une escadre de 100 avions, portant chacun 1 tonne de bombes allumerait 17 000 incendies, nombre qui n'est pas à négliger.

Même en supposant que sur les 100 avions partis, 5 seulement réussissent à survoler une ville comme Paris, cela fait 5 000 bombes Elektron de 1 kilo qui tombent sur la ville. En

1. *Le danger aérien et les possibilités de défense aérienne de l'Allemagne.*
2. *La Guerre chimique*, Berger-Levrault.
3. Protection des villes contre les attaques aériennes. Numéro spécial des *Militärwissenschaftliche und Technische Mitteilungen* de juillet-octobre 1928, intitulé : *Luftflotten* (Vienne).

admettant les proportions indiquées par l'officier autrichien, cela fait encore plus de 800 foyers d'incendie. 17 000 ou 800 incendies éclatant simultanément, le résultat est à peu près le même, si les conditions météorologiques sont favorables à la propagation du feu, c'est-à-dire si la force et la direction du vent sont satisfaisantes. Sous une telle attaque, les services d'incendie de Paris, quoique constituant un corps d'élite bien instruit et bien équipé, auraient été débordés; des quartiers entiers de Paris eussent flambé. La catastrophe eût abouti à des pertes énormes en vies humaines, en approvisionnements et en richesses de toute nature.

D'autres bombes incendiaires, chargées de phosphore blanc, auraient, paraît-il, une efficacité équivalente à celle des bombes Elektron, et seraient comme elles impossibles à éteindre. Les Américains utiliseraient des bombes au phosphore de 12 à 25 kilos à la fois fumigènes et incendiaires.

***

Le second moyen de destruction susceptible d'être porté par les avions, ce sont les *gaz* auxquels on peut associer les *microbes*.

Les gaz toxiques, qui sont d'ailleurs souvent des liquides toxiques, peuvent être jetés par bombes, ou directement projetés sur le sol sous forme de pluie, ou portés au sol par des nuages artificiels; ils agissent surtout sur les personnes.

Une bombe à gaz renferme en général en poids 50 à 60 p. 100 de gaz. Une bombe d'une tonne contient ainsi 5 à 600 kilos de gaz. Quelle serait l'action d'une telle masse de gaz dans une grande ville? D'après le colonel Bloch[1],

si une bombe, chargée de 500 kilos de *phosgène*, tombait à l'intérieur d'un édifice, la concentration serait telle que toutes les personnes, même protégées par un masque, succomberaient. Si elle tombait dans une rue, un nuage se formerait instantanément, dont le volume final théorique, lorsque le gaz serait dilué au 1 /1 000e, — et à cette concentration il aurait encore des effets mortels foudroyants, — serait de l'ordre de 100 000 mètres cubes (environ 35 m. de haut, 30 m. de large, la largeur de l'avenue, et 100 m. de long). Aux abords du point de chute, même les porteurs de masques seraient intoxiqués. Le nuage,

1. *La Guerre chimique.*

canalisé par les maisons, se déplacerait en supposant un vent favorable et sur un parcours de plus d'un kilomètre, resterait dangereux pour les passants, les occupants des caves non calfeutrées et sans doute aussi pour les habitants des maisons longées par lui.

L'action du phosgène a d'ailleurs été expérimentée récemment sur la population d'une ville à la suite d'un accident qui s'est produit le 21 mai 1928 dans l'usine de produits chimiques du Dr Stolzeberg, située dans le quartier industriel de Hambourg. Voici comment le général G. Douhet résume l'accident[1] :

Un gros nuage de phosgène s'éleva dans l'usine et, poussé par un vent favorable, se dirigea vers l'eau. Cinq jeunes gens qui pêchaient sur le rivage, atteints par les gaz, perdirent connaissance, tombèrent dans l'eau et se noyèrent. Sur l'îlot de Wilhelmstephanburg, où le vent poussa le nuage, la panique fut très grande : des jeunes gens qui participaient à une fête tentèrent de se sauver en bateau à moteur, mais sept d'entre eux furent gravement atteints. Les pompiers et le service de santé s'employèrent aussitôt à organiser les secours. Avec de puissants jets d'eau, ils tentèrent vainement de rompre le nuage; la pluie n'obtint pas de meilleur résultat. Deux jours après l'accident, un groupe d'excursionnistes, à 18 kilomètres de la ville, fut atteint par les restes du nuage : quelques-uns d'entre eux tombèrent inanimés; ils ne furent sauvés que par la présence d'esprit de leurs camarades qui les transportèrent à bras, en fuyant dans la direction du vent. A l'hôpital de Hambourg on porta 11 morts et 180 personnes en état plus ou moins grave, parmi lesquelles beaucoup étaient en danger. La police, le service de santé et la Reichswehr restèrent longtemps mobilisés, parce que les effets des gaz... continuèrent à se manifester plusieurs jours. Des milliers de poules, d'oiseaux et de pigeons moururent; des bœufs, des moutons et des porcs furent empoisonnés; une grande quantité de denrées alimentaires dut être détruite. La population, terrorisée, déserta les maisons et se réfugia dans les édifices publics loin de la zone infectée. Si le vent, au lieu de pousser le nuage vers l'eau, l'avait poussé vers la cité, la catastrophe aurait pris des proportions épouvantables.

Ce récit montre la terrible efficacité du phosgène qui peut lentement ratisser le terrain pendant deux jours et garder une concentration suffisante pour intoxiquer des excursionnistes à 18 kilomètres du lieu de l'accident.

Le Dr Hanslian, parlant d'un bombardement à gaz toxique et de l'espoir qu'aurait l'assaillant de voir le vent pousser

1. *Rivista Aeronautica*, septembre 1928. Général Douhet, *Chasse, combat, bataille.*

le nuage de gaz sur un point où il pourra occasionner du mal, si les moyens de protection font défaut, écrit à ce sujet[1] :

Il ne faut pas se dissimuler que cet espoir sera souvent fallacieux, car, dans les hypothèses de vent aussi favorables que possible, on ne peut guère compter que des nuages gazeux garderont une toxicité suffisante à une distance de plus d'un kilomètre du point de chute des bombes.

Ces lignes, écrites en 1923, semblent bien avoir été démenties par les suites de l'accident de Hambourg. D'ailleurs, créer dans une ville surpeuplée une zone dangereuse de l'ordre de 1 kilomètre n'est pas un résultat si négligeable, car la direction du vent importe peu si la bombe toxique tombe au milieu de la ville. Le Dr Hanslian tire de ces prémisses des conclusions sur le poids des bombes :

Le lancement de très grosses bombes à gaz isolées, d'un poids atteignant 1 000 à 3 000 kilos, représente donc dans tous les cas un risque sérieux de gaspillage de matériel. Il semble plus indiqué d'utiliser des bombes à gaz moutarde de faible calibre, pour des infections systématiques de zones de terrain. On n'a pas besoin de faire de visées précises, et l'on peut se contenter de lâcher des bombes à intervalles réguliers sur la surface à couvrir. Les États-Unis ayant reconnu la justesse de ces principes, viennent d'abandonner complètement les très grosses bombes à gaz et se contentent de petites et de moyennes dont les poids varient entre 12 et 130 kilos. Les plus petites, de 12 à 24 kilos, seront chargées soit en gaz moutarde, soit en gaz lacrymogène, soit en phosphore, ces dernières étant soit fumigènes, soit incendiaires; les plus lourdes renfermeront soit des gaz facilement liquéfiables tels que le phosgène ou le chlore, soit un chargement mixte de gaz moutarde (ypérite) et explosif.

Les petites bombes chargées de produits persistants, du genre de l'ypérite, pourraient, en effet, créer des centres d'infection très difficiles à faire disparaître rapidement et qui causeraient de gros embarras de circulation. Toutes les conclusions du Dr Hanslian paraissent fort logiques, sauf celle qui condamne les très grosses bombes toxiques, conclusion démentie par l'accident de Hambourg; les très grosses bombes toxiques auront une efficacité certaine sur les grosses agglomérations.

1. *La Guerre chimique.* Voir des extraits de cet ouvrage traduits dans la *Revue de l'Aéronautique militaire* de juillet-août 1928. Voir aussi un résumé de l'ouvrage dans la *Revue d'Artillerie* d'octobre et novembre 1925.

Le Dr Hanslian recommande les chargements de bombe au chlore, parce que ce produit détériore les matériels en fer ou en acier, sur lesquels il provoque la formation de rouille.

Les substances toxiques peuvent être projetées sur le sol sous forme de *pluie*. La projection s'effectue sous pression, au moyen d'air ou d'acide carbonique comprimé.

Ce procédé semble exiger que l'avion vole à basse altitude. Il utilise à plein la capacité de transport de l'avion, puisqu'il n'y a plus dans ce cas le poids mort de l'enveloppe de la bombe.

Un avion américain du type Barling de bombardement, écrit le docteur Hanslian, est capable de transporter 3 000 kilos de gaz moutarde (sous la forme utilisée pendant la guerre d'une solution de 75 à 90 p. 100 du produit toxique dans un dissolvant plus volatil) et de le répandre en pluie. Cette quantité est théoriquement suffisante pour infecter un tiers de kilomètre carré...

La projection directe des produits toxiques a ses détracteurs et ses partisans. Les premiers font ressortir que l'opération ne peut réussir qu'avec des circonstances atmosphériques favorables et sur certains terrains non boisés et comportant cependant une certaine végétation; le vol à basse altitude au-dessus des arbres et des maisons implique d'ailleurs de grands dangers pour l'avion. Les seconds prétendent qu'en projetant des liquides visqueux, l'avion peut voler à des altitudes relativement élevées; si ce procédé ne peut obtenir une forte concentration des produits d'infection, il pourra au moins porter l'inquiétude dans les arrières et frapper le moral des populations.

Un dernier moyen d'attaque consiste à produire en l'air des *fumées* ou des *nuages*, chargés de substances toxiques, qui tombent lentement sur le sol.

D'après le Dr Hanslian, les premiers essais auraient été faits en Amérique le 5 septembre 1923.

Le principe de la méthode consiste à projeter le produit fumigène, qui se trouve enfermé dans un ou plusieurs réservoirs derrière le pilote, par des orifices disposés de façon telle que sa vitesse horizontale résultant de la vitesse de l'avion et de sa vitesse de projection sous l'action du gaz carbonique liquide ou de l'air comprimé, soit à peu près nulle. Les particules fumigènes doivent ainsi tomber à peu près

verticalement sur le sol... Par temps favorable, il est possible de tendre des rideaux de fumée qui de hauteurs atteignant 600 mètres arriveront jusqu'au sol... D'après les données américaines, un avion de taille moyenne est susceptible de tendre, en 1 minute, un rideau de fumée de 180 mètres de haut sur 1 600 de long... Pour rendre le nuage toxique, les Américains ont ajouté aux produits fumigènes des matières analogues à notre produit *Croix bleue* (groupe des arsines) ou de nouveaux gaz lacrymogènes. On ne peut espérer obtenir de grands résultats de ces adjonctions, qui ne constituent qu'une fraction minime du nuage, lequel a déjà par lui-même une concentration très faible.

Il semble que ce procédé, comme le précédent, ne peut servir qu'à inquiéter la population de l'arrière. On connaît d'ailleurs encore très mal, aujourd'hui, ce qu'on peut attendre exactement des deux derniers procédés.

Pour finir de connaître la nocivité des gaz, il est important de savoir la quantité de produits toxiques nécessaire pour infecter une surface donnée. Cette quantité est assez variable suivant les auteurs. Le capitaine Hans Ritter a écrit que, pour empoisonner une ville comme Berlin (300 km. carrés), il faudrait 2 500 appareils, capables de porter chacun 2 tonnes de bombes : ce qui fait 9 appareils, ou 18 tonnes de bombes, ou 9 tonnes de produits toxiques par kilomètre carré. Le major Turner est d'avis que, pour rendre inhabitable un mille carré, il faudrait 30 tonnes de produits toxiques. En réduisant tout au kilomètre carré, on trouve comme plus haut 10 tonnes de produits toxiques au kilomètre carré[1]. Le général Douhet a écrit dans *Le domaine de l'air* qu'il fallait 10 appareils de 2 tonnes pour détruire tous les habitants d'un carré de 500 mètres de côté, soit 40 appareils ou 40 tonnes de produits toxiques au kilomètre carré[2]. Le colonel roumain Popescu chiffre à 15 tonnes la quantité d'ypérite nécessaire pour infecter efficacement une zone de 1 kilomètre carré[3]. Nous avons vu plus haut que le Dr Hanslian est d'avis que 3 tonnes de gaz moutarde sont théoriquement suffisantes pour infecter un tiers de kilomètre carré, ce qui fait 9 tonnes au kilomètre

1. *Journal of the Royal United Service Institution*, novembre 1928. « La défense aérienne des villes. »
2. D'après *Rivista Aeronautica*, avril 1929, général Douhet.
3. *Rivista Antigaz*, novembre 1927.

carré. Ce chiffre est d'accord avec ceux du capitaine Ritter et du major Turner. Le général Douhet donne donc les chiffres les moins favorables à l'attaque aérienne; et pourtant, de tous les auteurs cités, c'est lui, sans contredit, qui croit le plus fermement à l'efficacité des attaques aériennes.

Enfin, aux attaques par gaz, il faut associer les attaques sur la population, sur les animaux et sur les plantes, à l'aide de *cultures microbiennes*, susceptibles de déclencher des maladies. Il est à souhaiter, pour l'honneur de l'humanité, que ce moyen ne soit jamais employé. Jusqu'ici, à vrai dire, l'honneur de l'humanité n'a pas beaucoup empêché le perfectionnement des moyens inventés par les hommes pour se détruire entre eux. Le Dr Krohne[1] estime que les cultures microbiennes sont trop fragiles, dans l'état actuel de la science; il ne croit pas à l'efficacité de ce moyen d'agression et pense qu'il n'y a rien à craindre de ce côté. Tel n'est pas l'opinion du Dr Georges qui dans une conférence faite aux officiers de complément du 20e Corps à Nancy le 16 février 1922, émet l'avis qu'on peut craindre la diffusion artificielle de la peste, transmissible par contact et aussi par les rats et les puces, et du choléra et de la fièvre typhoïde, transmissibles par l'eau. Le Dr Georges croit également que des épizooties de morve, de charbon et de fièvre aphteuse pourraient être développées artificiellement.

Il semble, sans qu'on puisse être bien fixé à cet égard, que le danger bactériologique existe et qu'il faille se prémunir contre ses effets.

***

Le troisième moyen de destruction que peut porter l'aviation, ce sont les *explosifs*. Celui-là est mieux connu, et l'expérience de la dernière guerre est assez complète à ce sujet. Depuis le 30 août 1914, date où la première bombe allemande tomba sur Notre-Dame de Paris, jusqu'au 15 septembre 1918, date où eut lieu le dernier raid d'avions sur Paris, un grand nombre de bombes explosives furent lancées sur la capitale

1. *Le danger aérien et les possibilités de la défense aérienne de l'Allemagne.*

et sur d'autres villes de l'arrière-front. Londres fut également le but de nombreuses expéditions aériennes allemandes. On a pu recueillir des renseignements détaillés sur l'effet matériel des bombes; il ne faut d'ailleurs pas négliger leur effet moral, qui, pour les très grosses bombes capables de détruire des immeubles entiers et d'en perforer les caves, est fort impressionnant.

La charge utile portée par les avions peut aujourd'hui atteindre et peut-être dépasser 2 tonnes. L'aviation emploiera ces bombes lourdes contre de grosses agglomérations urbaines, où leur effet sera plus effayant. De telles bombes contiennent 50 à 60 p. 100 d'explosif, c'est-à-dire 2 à 3 fois plus que les obus d'artillerie à grande capacité d'un poids équivalent. « Les bombes de 1 000 kilos de la dernière guerre contiennent 680 kilos d'explosif; les bombes américaines de 1 820 kilos contiennent plus de 50 p. 100, savoir 1 000 kilos d'explosif[1]. » Le Dr Krohne va même jusqu'à prétendre qu'une bombe explosive lourde « éclatant en terrain libre à 50 mètres d'une maison normale, bien construite, est encore en mesure de la démolir ». Ceci demanderait à être vérifié.

Contre des installations importantes, contre les villes, les gares, les ponts, etc., l'aviation utilisera des bombes d'un poids de 50 à 500 kilos. Elles peuvent avoir des parois minces et une grande capacité, ou des parois épaisses et une capacité plus réduite; dans ce dernier cas, on peut les employer avec des fusées retardées, qui leur permettent de traverser plusieurs étages des constructions et d'exploser aux étages inférieurs.

Enfin, contre le personnel, l'aviation peut utiliser des bombes légères du poids de 10 kilos environ, et contenant 10 p. 100 d'explosif. Ces bombes donnent de nombreux éclats, et sont toujours employées instantanées.

Contrairement aux effets des gaz, les effets des explosifs sont strictement localisés.

Quel est l'effet des bombes explosives? Les dimensions des entonnoirs produits dans le sol naturel par les bombes d'avions

1. Dr Krohne : *Le danger aérien et les possibilités de la défense aérienne de l'Allemagne.* Le lieutenant-colonel de l'aviation autrichienne Eyb émet un avis conforme à celui du Dr Krohne pour les bombes de 1 T 8 (1 T d'explosif) éclatant à 50 mètres d'une maison (*Militärwissenschaftliche Mitteilungen*, juillet-août 1928).

sont données par un tableau publié par Jüstrow[1]. D'après ce tableau, les bombes d'un poids inférieur à 300 kilos pénètrent à 4 mètres dans le sol; la bombe de 300 kilos pénètre à 6 mètres celle de 1 000 kilos à 9 mètres. Ailleurs, le colonel italien Alessandro Romani[2] estime que les profondeurs de pénétration dans le sol naturel des bombes de 500 et de 1 000 kilos sont respectivement de 12 et de 18 mètres. D'après le même auteur, une bombe allemande de 1 000 kilos non explosée a été trouvée à une profondeur de 13 mètres après avoir traversé une couche de gravier de 2 mètres. La force de pénétration des bombes de 500 et de 1 000 kilos dans le béton armé est d'environ 1 mètre. En plus de la force de pénétration des bombes, il faut compter sur la force de l'explosion. Le colonel Romani arrive par le calcul à des *rayons d'explosion* de 7 et de 14 mètres pour les bombes de 500 et de 1 000 kilos. Dans le ciment armé, ces rayons tomberaient à 2 m. 40 et à 3 mètres. Dans cet ordre d'idées, les données expérimentales manquent.

En adoptant les données théoriques du colonel Alessandro Romani sur l'explosion et les données allemandes sur la force de pénétration dans la terre, il faut, pour être à l'abri des bombes de 500 kilos, se placer au minimum à 13 mètres sous terre, ou à 3 m. 50 sous béton. Pour les bombes de 1 000 kilos les chiffres deviennent 24 mètres sous terre ou 4 mètres sous béton.

Ces renseignements permettent de se faire une idée de la terrible efficacité des explosifs. Des expériences méthodiques permettraient seules d'obtenir des données plus certaines sur la valeur des « rayons d'explosion » dans le terrain naturel et dans le béton.

Jüstrow exprime d'ailleurs l'avis que les bombes de 1 000 kilos et au-dessus ont un mauvais rendement.

Si à l'aide d'une bombe de 1 tonne mal ajustée, on casse quelques carreaux ou quelques tuiles de plus, et on démolit peut-être çà et là un mur de plus, ce résultat est insignifiant en comparaison du fait

1. *Heerestechnik*, mars à mai 1927 : « Construction et efficacité des bombes d'avions ». Un tableau à peu après analogue a été publié par le lieutenant-colonel de l'aviation autrichienne Eyb dans les *Militärwissenschaftliche und Technische Mitteilungen*, de juillet-octobre 1928, p. 416.

2. *Rivista Artiglieria e Genio*, mai 1927. Abris de défense contre avions.

qu'en portant trois bombes de 300 kilos on pourrait augmenter les chances d'atteindre le but[1].

Cette question de la bombe optimum à utiliser contre les différents objectifs paraît mal éclaircie à l'heure actuelle, bien que l'expérience de la guerre soit assez complète en fait d'explosifs.

***

Enfin, il faut craindre l'action des *armes de bord* : canons ou mitrailleuses. On a déjà placé des canons sur les avions, mais il semble que ce soit surtout en vue de la lutte aérienne contre d'autres avions. Il ne paraît pas très judicieux d'utiliser des canons contre les objectifs terrestres, car le poids du canon lui-même est un poids mort; le poids de l'enveloppe des projectiles est également un poids mort, car l'enveloppe de l'obus est nécessairement plus épaisse que la bombe d'avion, puisqu'elle doit résister au lancement dans la bouche à feu. Il paraît donc plus judicieux, pour une charge utile donnée, de composer cette charge de bombes qu'il suffit de lâcher, plutôt que de projectiles qu'il faut tirer à l'aide d'un canon. Le canon ne serait utile que dans le cas où on voudrait atteindre un objectif de très petite dimension, par exemple un dépôt d'essence ou un organe précis d'une usine, s'il était prouvé que le tir du canon est plus précis que celui de la bombe.

Quant aux mitrailleuses, elles pourront avoir un effet moral considérable partout où la défense antiaérienne contre les avions volant bas n'aura pas été organisée, mais leur effet matériel sera très localisé.

***

Toutes les actions qui viennent d'être décrites sont pratiquées par des avions « en vol ». Il faut prévoir d'autres modes d'action. Rien n'empêche, en effet, de remplacer poids pour poids les bombes par des hommes, des armes et des explosifs, et d'aller déposer des *détachements* loin à l'intérieur des lignes ennemies pour exécuter des missions précises.

L'énorme avion auquel tout le monde travaille, écrit M. André Michelin, qui doit assurer le service transatlantique entre l'Europe et

1. *Heerestechnik*, mars à mai 1927.

les Amériques, pourquoi ne l'admettrait-on pas militaire, emportant au lieu de fret, des bombes asphyxiantes, ou une compagnie de tireurs émérites; au lieu du poids d'essence formidable nécessaire pour traverser l'Atlantique, des mitrailleuses, des fusils automatiques, pour occuper chez l'ennemi des points vitaux et réaliser par surprise des destructions d'extrême importance[1].

Jusqu'ici, écrit le colonel Allehaut, les avions ont été, il est vrai, utilisés à peu près uniquement comme engins de reconnaissance, de liaison ou de combat. Des transports de forces ont déjà été effectués, à petite échelle il est vrai, dans des affaires coloniales; et il n'est pas absurde d'envisager un avenir peut-être peu éloigné, où les aviations belligérantes seront en mesure de transporter, de mettre à terre, puis de soutenir par leur feu et de ravitailler des forces importantes, mettant ainsi entre les mains du commandement un instrument de surprise et de manœuvre d'une souplesse et d'une puissance insoupçonnée jusqu'ici[2].

Enfin le général Hirschauer a écrit ceci :

Les avions grandissent chaque jour; l'aviation commerciale cherche à faire les avions gros porteurs, transportant de nombreux passagers; ces passagers seront-ils toujours de paisibles négociants ou d'aimables touristes? Une centaine d'hommes résolus peuvent faire de rudes actions de destruction et de surprise; il faut dix avions pour les transporter en un point critique : grand pont, usine de guerre, gare importante, etc.[3].

Il est certain qu'il y a là un élément nouveau qui sera utilisé tôt ou tard, et non seulement dans la bataille proprement dite, mais dans des actions lointaines contre les arrières. L'occupation d'un point important, la destruction d'un ouvrage d'art essentiel, l'attaque d'un dépôt de munitions, d'un dépôt d'essence, d'une gare, d'un laboratoire, d'une usine, etc., sont des opérations susceptibles d'apporter des troubles graves dans la vie des arrières.

Le 21 janvier 1871, dans la nuit, trois cents chasseurs des Vosges, sous les ordres du commandant Bernard, arrivent à Fontenoy, près de Toul, où la voie ferrée de Paris à Strasbourg franchit la Moselle; ils viennent de la région de Neufchâteau et ont parcouru dans les lignes ennemies plus de 100 kilomètres en trois jours. Ils attaquent aussitôt le poste de garde de la gare. Après avoir tué ou mis en fuite la cinquantaine

1. *Les Ailes* du 22 décembre 1927.
2. *Revue d'infanterie* de février 1928.
3. *Information* du 18 octobre 1928. « Les trois armées aériennes. »

d'hommes de la landwehr prussienne qui le composent, ils chargent le fourneau de mine d'une des piles du pont et la font sauter, coupant la voie de communication principale de l'armée allemande qui assiège Paris. Le travail de réparation, commencé dès le 24 janvier, ne fut terminé que le 4 février pour une voie, et le 11 février pour les deux voies. L'opération, exécutée huit jours avant la capitulation de Paris, fut trop tardive pour influer sur le sort de la guerre[1].

Dans la guerre moderne, on conçoit mal la possibilité pour des détachements de trois cents hommes de faire des incursions dans les lignes ennemies et de détruire par surprise des ouvrages d'art. L'aviation donne un moyen nouveau d'exécuter ces coups de main. A l'avenir, tous les ouvrages d'art, toutes les gares et tous les points sensibles de toute nature des arrières seront à chaque instant sous la menace d'une attaque analogue. Après avoir exécuté leurs coups de main, les détachements pourront reprendre l'air et rejoindre leurs bases. Les difficultés d'atterrissage et de décollage aux environs des objectifs choisis seront en grande partie atténuées si l'emploi d'hélicoptères, autogires, ou d'autres avions à voilure tournante se généralise. On peut même concevoir que les destructions les plus importantes pourront être faites par des hommes résolus, au moral exalté, déposés à terre sans possibilité de retour, et décidés à se sacrifier pour la grandeur de leur mission. « Ta lance est payée! » criait sous le Premier Empire le capitaine de Brack au meilleur lancier de son escadron, qui, ne pouvant retirer son arme du corps d'un cavalier ennemi, se laissait entraîner par lui. Que ne pourra-t-on attendre de détachements à qui on aura dit : « Vos avions sont payés, si tel pont est détruit! » Et ceci augmentera encore, s'il en est besoin, le rayon d'action de détachements de cette nature, puisque dans ce cas le retour des avions ne sera pas prévu.

LIEUTENANT-COLONEL VAUTHIER

(A suivre.)

1. Voir lieutenant-colonel Saint-Étienne : *Les Chasseurs des Vosges et le pont de Fontenoy.*

LAMARTINE EN 1848

— DOCUMENTS INÉDITS —

Le 24 février 1848, le trône de Louis-Philippe s'écroulait sous la poussée de l'émeute, et le peuple de Paris réclamait la République.

Spontanément les regards se tournèrent vers Lamartine. N'était-il pas depuis plusieurs années l'homme prédestiné, celui en qui la France pressentait le chef, le sauveur aux jours de péril national? Aussi bien il avait traduit plus d'une fois en des formules d'un relief saisissant, la pensée profonde du pays : « La France est une nation qui s'ennuie » (1839). « Nous voulons être les Whigs de la démocratie moderne, et des progrès de la liberté et de l'esprit humain, dans tout l'univers » (1843). Par son *Histoire des Girondins*, où il avait cherché moins à établir la vérité documentaire qu'à réveiller dans les âmes l'enthousiasme de 1789 pour la liberté, il avait fait entendre les grondements de l'orage prochain. Enfin dans la célèbre campagne des Banquets, on l'avait vu allier le dévouement civique au respect de la légalité : à la jeunesse des écoles, qui l'invitait à « fraterniser dans un commun amour et dans une commune espérance », il avait répondu (le 14 février 1848) : « Dans l'état de crise où l'interdiction arbitraire du droit de réunion par le gouvernement a jeté les esprits, les citoyens qui, comme moi, doivent protester à titre de députés contre cette interdiction, sont tenus d'éviter avec scrupule toute autre manifestation que la manifestation authentique et légale qu'ils se proposent de faire. »

Il ne faillit pas à ce devoir, et la tribune de la Chambre ne tardait pas à retentir d'accents où l'indignation se mêlait à l'espérance et qui achevèrent de lui gagner les cœurs; son jeune ami Henry de Lacretelle lui exprimait la reconnaissance de la génération toute palpitante du sentiment national; il lui écrivait : « L'esprit de la France, endormi, perverti, et profondément troublé, s'est réveillé vendredi dans son expression la plus saine et la plus admirable. La vérité était suspendue et invisible dans l'atmosphère du Parlement; d'un geste vous l'avez dégagée de ses nuages, et avec des paroles qu'aucune éloquence n'avait encore trouvées, vous l'avez fait ruisseler sur tous, éclatante, idéale et immortelle. »

Aussitôt tous les jeunes soldats gagnés à l'idée républicaine s'enrôlaient sous le drapeau de Lamartine; à l'heure de la crise, tous se retrouvèrent groupés autour du grand tribun. Ils étaient là, ces ardents patriotes, lorsque, dans l'effondrement du pouvoir légal, il fut question de nommer un gouvernement provisoire et la première liste qui fut dressée par la foule haletante s'ouvrait par le nom de Lamartine, suivi de ceux d'Arago, d'Armand Marrast, de Garnier-Pagès, d'Odilon Barrot, de Marie, de Ledru-Rollin, de Louis Blanc. Dans les archives de Saint-Point, sur une feuille de papier à l'en-tête de la préfecture de la Seine et datée de l'Hôtel de Ville, 24 février, on peut lire ces mots adressés à Lamartine : « Citoyen, le gouvernement provisoire vous a désigné pour les fonctions provisoires du (*sic*) ministre des Affaires étrangères, il compte sur votre dévouement à la France dans les circonstances difficiles et glorieuses où elle se trouve. Veuillez vous rendre ce soir même à l'hôtel de votre ministère. »

On sait ce que fut cette journée historique; des témoins, Lamartine en particulier, en ont fait le récit vibrant. Voici un court billet écrit vers le soir par le nouveau ministre à sa femme; on y sent le frémissement de la bataille et la joie de la victoire : « Je t'envoie un mot par M. Etzel (*sic*). Je suis fatigué, mais tout va bien. Dans la matinée j'irai, j'espère, te voir un moment. Je prends les affaires étrangères où j'irai demain m'installer.

« Envoie-moi du tabac cette nuit, ou à six heures du matin. Je ne me couche pas. J'ai signé deux cents mesures et parlé

au peuple cinq fois. Partout je l'ai assoupli et enlevé mieux mille fois qu'à la Chambre. La République n'est proclamée que provisoire. »

Nous n'avons pas l'intention de dérouler cette épopée de « trois mois », qui, commencée le 23 février, se termina le 4 mai, à l'ouverture de l'Assemblée Constituante. L'histoire en est connue. Il nous suffit de jalonner de quelques documents inédits la route parcourue par Lamartine et qui devait d'abord le conduire à l'apothéose.

Dès le 4 mars, il lançait son fameux « Manifeste aux Puissances ». Au lendemain d'une autre révolution (juillet 1830), un vétéran de la diplomatie française, Talleyrand, alors âgé de quatre-vingts ans, lui avait appris comment on sauvegarde la paix, au milieu d'une Europe menaçante. Cette leçon que Lamartine reçut à Londres en 1831 par de froides matinées de septembre, le nouveau ministre l'adaptait au temps présent, et il réussissait à renouveler ce miracle de la paix, où il voyait, à juste titre, le chef-d'œuvre du génie humain. On admirera la forte pensée et la noble inspiration qui lui dictaient ces « Instructions secrètes » à M. de Circourt, nommé ambassadeur en Prusse :

« Dans la mission d'humanité que je vous donne, vos instructions sont toutes dans votre caractère. Préserver l'Europe d'un incendie général que la moindre étincelle de guerre pourrait allumer; éclairer Sa Majesté le roi de Prusse sur le vrai sens d'une révolution qui ne veut que sa place dans les esprits, sans prétendre à aucun agrandissement de territoires; unir par ce respect réciproque le sentiment et le droit de la nationalité allemande au sentiment et au droit de la nationalité française; former ou préparer entre les trois grandes puissances essentiellement pacificatrices, la Prusse, l'Angleterre et la France, les bases d'un système d'équilibre et de paix, du Rhin aux Alpes; faire accéder peu à peu, et au pas des événements eux-mêmes, à ce système : la Belgique, l'Espagne, la Suisse, les puissances indépendantes de l'Italie; laisser à chaque peuple entrant dans ce système sa forme spéciale de gouvernement, expression de ses habitudes ou de ses besoins; constituer ainsi l'union au lieu de l'isolement, la paix au lieu de la guerre, voilà notre pensée.

« Représentez à Sa Majesté, si vous avez le bonheur de l'approcher, dites aux hommes éminents dont se compose le cabinet de Berlin, que notre politique avoue tout haut ses désirs, parce qu'il n'y en a aucun qui ne soit, non seulement légitime, mais même religieux et qui n'ait pour objet le progrès moral et le salut commun des sociétés. Montrez-leur l'unanimité de la République en France, précisément parce que la République rationnelle, honnête, modérée, n'est pas la pensée d'un parti, mais la pensée de la nation entière. Pénétrez-les de cette vérité : que la destruction de la République, dernière expression du pouvoir, serait le bouleversement de l'ordre social, parce que, au delà de cette forme extrême, il n'y a que les éléments de la guerre et du chaos...

« Nous nous sommes interposés avec bonheur à Paris entre l'anarchie et l'ordre, et nous avons triomphé avec l'assistance de Dieu. Nous voulons nous interposer avec la même énergie entre la guerre et l'Europe. Que le vénérable souverain dont vous connaissez les sentiments nous comprenne, et nous aurons scellé pour la première fois l'alliance possible et divine de la monarchie libérale et de la liberté conservatrice ».

Comment Lamartine concilierait-il cet amour de la paix avec les traditions nationales qui faisaient de la France l'apôtre de la libération des peuples? Des mains se tendaient vers la République, qui portaient des chaînes séculaires; vouloir les briser, n'était-ce pas déchaîner la guerre? rester insensible à ces supplications, n'était-ce pas abandonner la mission de la France, trahir les intérêts de la civilisation?

Lamartine triompha de la difficulté, parce que son idéalisme transcendant ne quittait pas, malgré les apparences, la sphère de la réalité. Ainsi l'appel de la Pologne martyrisée allait-il déchaîner les sympathies françaises? Certes Lamartine ne pouvait pas, ne voulait pas y rester sourd; mais en répondant à la députation des Polonais, venus demander l'appui du gouvernement provisoire pour le rétablissement de leur nationalité, il tint le langage de la raison la plus haute : « Laissez à la France, leur disait-il, ce qui lui appartient exclusivement, l'heure, le moment, la force dont la providence déterminera le choix et la convenance, pour vous rendre, sans agression

et sans effusion de sang, la place qui vous est due au soleil et dans le catalogue des peuples. » Aux patriotes italiens sollicitant le concours de la France pour la régénération de leur patrie il disait : « Votre cause est la nôtre... Allez dire à l'Italie qu'elle a des enfants aussi de ce côté des Alpes! Allez lui dire que si elle était attaquée dans son sol ou dans son âme, dans ses limites ou dans ses libertés, que si vos bras ne suffisaient pas à la défendre, ce ne sont plus des vœux seulement, c'est l'épée de la France que nous lui offririons pour la préserver de tout envahissement ». Aux Irlandais tâchant d'intéresser la France à leur indépendance, il répondait : « Quand on n'a pas son sang dans les affaires d'un peuple, il n'est pas permis d'y avoir son intervention ni sa main. Nous ne sommes d'aucun parti en Irlande, ou ailleurs, que du parti de la justice, de la liberté et du bonheur des peuples... Nous sommes en paix, nous désirons rester en bons rapports d'égalité, non avec telle ou telle partie de la Grande-Bretagne mais avec la Grande-Bretagne tout entière [1]!... »

Une politique extérieure inspirée de ces principes, ne pouvait qu'attirer à la France le respect de l'Europe et servir la cause de la paix. Lamartine à bon droit pouvait dans son rapport présenté à l'Assemblée nationale sur les relations de la République avec les puissances européennes, revendiquer les heureux résultats de cette « déclaration de paix » respectueuse de l'inviolabilité des peuples, se féliciter d'avoir relevé le prestige de la France, d'avoir grandi la confiance en son désintéressement, et d'avoir fondé une République pure de sang humain.

1. Pour l'Irlande, comme pour l'Italie, la pensée de Lamartine fut défigurée par les passions des partis. Il crut devoir s'expliquer dans une lettre écrite le 3 novembre 1848 à M. John Léonard, président du comité irlandais : « Vous m'annoncez que, dans le procès de Mr Smith O'Brien, l'accusation a allégué contre lui une prétendue promesse de secours à l'insurrection irlandaise, qu'il aurait obtenue de moi dans une entrevue particulière... Le mensonge de cette conversation se réfute de lui-même par un discours, celui que j'ai prononcé à l'Hôtel de Ville en réponse à la députation irlandaise, et qui en est la contradiction officielle. Si cependant vous croyez qu'un démenti plus direct soit nécessaire, je vous le transmets en vous priant de le publier. Je n'apporte dans ce témoignage donné devant un échafaud ni la condescendance de la pitié, ni la partialité de l'attendrissement. C'est une déposition simple et formelle comme la vérité que j'envoie au tribunal de Dublin, sous la foi du serment intérieur de ma conscience et de ma mémoire. »

***

Lamartine n'était pas seulement chargé des affaires étrangères; il était encore, de l'aveu de ses collègues, le chef du gouvernement provisoire. Quand une délégation se présentait à l'Hôtel de Ville, l'attention se portait sur lui; c'est de lui qu'était attendue la parole éloquente, qui raffermirait les convictions et récompenserait les dévouements : les sourds-muets, les francs-maçons, les pêcheurs de Meudon, les « Vésuviennes », etc., applaudirent tour à tour le grand tribun.

C'est encore lui qui symbolisait la République aux yeux des représentants de l'aristocratie, qui dissipait les défiances des chefs des anciens partis, qui suscitait sur l'étendue du territoire entier les sympathies en faveur du pouvoir nouveau. Il écrivait au comte de Marcellus :

« Si la République n'appartient pas à tous, elle serait étroite et courte comme un parti. Nous la voulons grande et durable comme la France entière. Il faut qu'elle sorte des élections avec toutes les pensées, toutes les classes, toutes les intelligences, toutes les vertus, c'est vous dire assez que je désire que vous sortiez vous-même.

« Je ne dors pas depuis dix-neuf jours. Nous sommes encore dans les grosses vagues, les franchirons-nous? Je l'espère quelquefois, quand je vois la sagesse et les bonnes intentions de ce grand peuple.

» Vous savez depuis combien de temps je pensais à lui donner son propre gouvernement, la République. Dieu qui l'a aidé à la conquérir, l'inspirera pour l'organiser.

» Mille respects à madame de Marcellus. Quand serons-nous à Audour au pied d'un arbre à voir miroiter l'étang? Dans ce moment je regarde miroiter les magnifiques vagues du peuple sous les balcons de l'Hôtel de Ville[1]? ».

1. Le prince de Caraman écrivait à Lamartine le 24 mars : « Puissiez-vous, d'accord avec ceux auxquels vous êtes associé, accomplir heureusement la tâche vraiment glorieuse de *régulariser une révolution*! Tous les gens de bien, sans exception de parti quelconque, marcheront avec vous, en oubliant ce qu'ils ont pu croire avoir à reprocher et même à blâmer dans d'autres temps. La République devient aujourd'hui, en France, et probablement en Europe, possible, mais il faut qu'elle se montre pure de tous les excès, sage dans ses principes et

Les conspirations se heurtaient principalement à cette grande popularité. Témoin ce billet de madame de Lamartine à son mari, dans lequel on voit passer la figure sinistre des émeutiers prêts à se transformer en assassins : « Un homme de Sobrier qui était dans la grande rue de Rivoli, a confessé à madame Valmore qu'il était arrêté que si la nouvelle révolution *réussissait*, ils *te fusilleraient*, parce que tu ferais avorter leur triomphe. Mais si elle ne réussissait pas, ils te gardaient pour se ménager une autre occasion. Cet homme était comme fou de terreur, et madame Valmore est accourue hier soir pour me le dire. »

Mais l'Orphée moderne continuait son chemin, indifférent aux fusils et aux poignards; armé de sa parole, il s'offrait crânement à l'émeute et la faisait reculer. Écoutez-le dictant à sa femme ces quelques lignes, emportées dans un tourbillon de fièvre et d'optimisme *quand même* : « Je suis très fatigué et sans sommeil... On suppose des conspirations de toutes les couleurs. J'espère bien qu'il n'y a pas un mot de vrai. Il irait de la vie de milliers d'individus et de la guerre universelle.

» La République grande, vraie, honnête, est la seule chose possible et désirable; il faut la consolider. »

Les catholiques plaçaient tous leurs espoirs en Lamartine, sa seule présence au gouvernement les rassurait : de lui, ils attendaient plus que la tolérance, une efficace protection. Si le poète de Jocelyn avait paru infidèle à l'orthodoxie de sa jeunesse, ils savaient qu'il était resté ardemment spiritualiste et qu'il mettait Dieu au centre de sa vie comme au sommet de sa pensée. A un prélat qui lui offrait son concours, il répondait cette lettre *confidentielle* :

« La liberté est surtout la propriété des consciences. Vous savez que je la veux entière pour toutes les pensées religieuses. A ce titre, sans doute, vous me jugez digne de défendre celle des catholiques de tous les départements. C'est à ce titre aussi de liberté égale et complète et sincère pour tous que je crois pouvoir accepter votre honorable mandat.

ses tendances, et conservatrice des droits de tous. C'est ainsi qu'elle pourra faire perdre de vue ce qui effraie en son nom par suite de souvenirs trop récents... J'aime à y croire surtout en voyant votre nom en tête de ses décrets... »

» Joignez-y vos prières pour l'œuvre difficile dont la Providence a chargé le gouvernement provisoire, et aidez-nous ainsi à faire de la République le gouvernement de l'intelligence, de la moralité et de Dieu[1]. »

Quoi d'étonnant qu'aux élections d'avril, Lamartine ait paru en triomphateur? Il fut élu dans dix départements. Les amis qu'il avait recommandés aux suffrages de leurs compatriotes n'avaient pas tous réussi au scrutin; mais le succès de leur grand chef leur compensait cette déception. Ainsi Ronchaud, qui venait d'échouer dans le Jura, bien qu'une lettre de Lamartine l'y eût accrédité, lui écrivait :

« J'ai assisté de cœur et d'esprit, avec une joie profonde, au dépouillement de ces scrutins qui vous ont donné une majorité si imposante... Jamais popularité n'a été plus grande que la vôtre. Je l'entendais comparer autour de moi à celle de Bonaparte au moment où il se fit proclamer empereur. Mais combien la vôtre est de meilleur aloi! Quelle différence! Le triomphe du citoyen au lieu de celui de l'usurpateur! la gloire de l'idée au lieu de celle du sabre! Ce rapprochement peut servir à faire juger la distance qui sépare les deux époques non moins que les deux hommes. Quel progrès il signale dans l'intelligence et la morale publique! J'en suis heureux pour vous, mais j'en suis plus fier encore pour mon pays. »

La reconnaissance du pays à l'endroit du chef du gouvernement provisoire trouva, pour s'exprimer, une forme grandiose. Lorsque Lamartine et ses collègues se présentèrent le 6 mai, devant les nouveaux députés, ceux-ci se levèrent dans une manifestation unanime, et proclamèrent que les ministres, venus pour remettre leur pouvoir à la représentation nationale, avaient bien mérité de la patrie. Heure bénie où de grands citoyens étaient ainsi honorés et récompensés! Ils avaient en trois mois accompli une œuvre gigantesque : fondé la République, décrété le suffrage universel, supprimé la peine de mort en matière politique, sanctionné le libre exercice de tous les cultes, voté l'émancipation immédiate des esclaves dans

1. Mgr Affre, archevêque de Paris, admirait la « merveilleuse fermeté » et la « noblesse de langage et de conduite » de Lamartine.

toutes les colonies de la République, sauvé la paix extérieure, etc., etc.

Eût-on prévu alors la rapide et irrémédiable décadence de Lamartine?

***

Une commission exécutive, issue de l'Assemblée nationale, avait remplacé le gouvernement provisoire; Lamartine, qui la présidait, avait pleine confiance en ses collègues : « Les membres du nouveau cabinet, écrivait-il à l'archevêque de Bordeaux, Mgr Donnet, sont des hommes de cœur et très résolus au maintien de l'ordre. »

Mais les partis avancés, encouragés par la présence de Ledru-Rollin à la commission, ne cessaient de troubler la rue; même le 15 mai, les délégués des clubs envahirent l'Assemblée et Lamartine dut marcher sur l'Hôtel de Ville à la tête de la garde nationale pour repousser la formation d'un gouvernement anarchique et venger la violation de l'enceinte législative. Le préfet de police, Caussidière, soutint loyalement Lamartine; il lui écrivait le 18 mai :

« J'ai reçu votre lettre avec bonheur; si l'on pouvait se consoler des malheurs que l'on pressent pour son pays dans les circonstances où nous nous trouvons, les lignes que vous m'avez envoyées seraient pour mon cœur le plus vif dédommagement... Laissez-moi vous dire que si mes sympathies étaient acquises à quelqu'un, c'était à vous; j'allais presque dire, à vous seul. Votre lettre est celle d'un ami généreux. J'accepte le titre avec bonheur et j'ajoute avec orgueil... »

Pour les jours agités qu'il faudrait traverser, Lamartine faisait appel à tous les bons citoyens, et souhaitait de voir se rétablir entre l'Assemblée et le gouvernement exécutif une « parfaite harmonie de sentiments ».

Mais pourquoi mit-il son honneur à ne pas se désolidariser d'avec Ledru-Rollin? Cette alliance avec le tribun socialiste lui a été reprochée. Cependant s'il ne l'eût pas maintenu à la commission exécutive, les insurgés n'auraient pas attendu un jour de plus pour monter à l'assaut du pouvoir, et dans l'orga-

nisation encore rudimentaire de la garde nationale, que fût-il advenu? Paris mis à feu et à sang, c'était pour toute la France un complet bouleversement.

La faute de Lamartine fut de ne pas prendre la dictature qui lui était offerte. Il craignait de s'aliéner ses collègues de la commission, de déchaîner les violences, et d'afficher plus d'ambition que de respect de la légalité :

« Soyez convaincu, écrivait-il quelques mois plus tard au représentant Creton, que je n'ai rien fait là qu'après mûre réflexion et après conviction bien assise qu'en agissant moins impersonnellement, je perdais l'Assemblée nationale et j'ensanglantais la république pendant quelques mois. La France aurait vaincu, je le sais, mais elle aurait vaincu violemment et dans cette violence elle eût frappé la république elle-même. Je me suis perdu avec préméditation, pour qu'il n'y eût de perdu que moi. C'est mon tort apparent aujourd'hui, ce sera ma consolation plus tard. Je puis m'être trompé d'esprit, je ne me suis pas trompé de cœur.

» Le 23 juin n'a pas été une conséquence de ma résolution. Il a été, sachez-le bien, l'avortement du mouvement que j'avais au contraire dissous et circonscrit aux seuls ateliers nationaux. Si le 23 juin que j'attendais a duré plus de quatre heures, vous saurez un jour que ceci n'est pas le tort de ma prévoyance et de ma résolution. Il ne faut pas devancer l'histoire, vous aurez maintenant les vrais mouvements politiques que j'ai retardés; mais l'Assemblée nationale a, pour les soutenir et les vaincre, toutes les forces que je lui ai préparées et qu'elle ne pouvait avoir encore à l'époque où vous me reprochez de ne l'avoir pas engagée. Le 23 juin n'était qu'une émeute... »

Dans cette bataille, Lamartine fut héroïque : il marcha contre les barricades, indifférent aux coups de feu, nu-tête, poussant sa jument Saphyr au plus fort de la mêlée et souhaitant de trouver une belle mort pour la défense de la République. En réalité, l'attitude de Lamartine, ce jour-là, contribua à briser l'insurrection et à retenir dans le devoir cent mille hommes encore indécis.

L'un des insurgés et non des moindres, Sobrier, aurait été de connivence, a-t-on dit, avec Lamartine, qui, pour rester

au pouvoir, aurait accepté ce concours coupable. Dans une lettre écrite par Sobrier du donjon de Vincennes, où il fut incarcéré le lendemain du 15 mai, on lit :

« Si j'avais voulu renverser l'Assemblée, rien n'eût été plus facile. Mais où cela nous aurait-il conduits? A la guerre civile, pas autre chose... Par la nature des circonstances qui ont amené la révolution, il était facile de prévoir que la cause socialiste ne pouvait triompher encore. L'éducation politique du peuple n'était pas faite, la transition était fatale, nécessaire.

» Il a fallu toute la modération, la sagesse du peuple de Paris et votre renommée, pour que la République fût acceptée par la province.

» Quant à vos collègues, la plupart tarés, ils ont trompé sciemment le peuple en lui faisant des promesses irréalisables et cela pour garder le pouvoir qu'ils craignaient de perdre. »

L'émeute du 23 juin mit un terme aux pouvoirs de la commission exécutive. Le général Cavaignac fut nommé pour « achever et consolider la victoire ». Lamartine, redevenu simple représentant, offrit ses services à Cavaignac, n'étant pas de « ceux qui se réfugient dans l'opposition en tombant du pouvoir ».

Ce fut pour lui le signal de l'impopularité.

Le peuple qui ne pardonne pas à ses idoles d'avoir refusé ses présents, même illégaux, rejeta sur Lamartine la responsabilité de cette guerre civile qui avait ensanglanté Paris.

Il connut l'amertume de se voir soumis à une enquête; il en sortit, il est vrai, « irréprochable », comme a dit un témoin [1]. Mais il lui avait fallu plaider sa cause; bien convaincu que des accusations de ce genre laissent derrière elles un levain de soupçons, il voulut porter devant la France elle-même la question dans laquelle il venait d'être absous.

De là sa *Lettre aux dix départements*; une émotion contenue, une dignité mélancolique donnent à cette apologie une force souveraine.

Trois mois à peine s'étaient écoulés, depuis que son nom s'auréolait de deux millions de suffrages, et il sentait sa popu-

1. La Guéronnière, lettre à Chamborant.

larité vaciller aux caprices de la foule. Il avait beau se dire « sans amertume contre le dénigrement et les calomnies qui sont le salaire ordinaire des révolutions », il n'en comprenait pas moins qu'il ne remonterait jamais au sommet d'où il était descendu : « Les idées de 89, écrit-il le 6 août, sont apostasiées par tous ceux qui s'étaient chargés de les accomplir. Il n'y a qu'à protester et à gémir. Le temps de les ressusciter viendra. Quand? je l'ignore. Pour sauver un pays, il faut être deux : le sauveur et le pays; le pays manque en ce moment. »

Quelques lueurs brillent à de rares intervalles dans cette nuit d'oubli; ainsi au début d'octobre, il envoyait à sa sœur madame de Cessia ce bulletin : « Tout ici va bien. On revient à vue d'œil des atrocités contre moi à la justice et même à la popularité. J'ai refusé hier d'être président de l'Assemblée. Je ne désire que repos et retour à Mâcon. »

C'est là que vint le trouver une lettre urgente de Champvans, son collaborateur au *Bien public*. La situation venait de se dessiner (1er novembre) : une candidature « entraînante, fascinatrice, éblouissante » se levait à l'horizon : celle de Bonaparte. Dans tous les partis des adhésions lui arrivaient. Victor Hugo, Boulay (de la Meurthe), Crémieux, Thiers, Barrot, Berryer, etc.,; le *Constitutionnel*, la *Presse*, les *Débats*, la *Patrie*, la soutenaient; beaucoup d'ouvriers des faubourgs, jusque-là ralliés aux factions socialistes et terroristes, suivaient le courant. Cette candidature, à la fois factieuse et réactionnaire, mêlait adroitement le passé à l'avenir, et rejetait dans l'ombre celle de Cavaignac, que les uns craignaient, pour qui les autres n'avaient que de l'indifférence. Cavaignac ne pouvait forcer le succès, ni par ses talents, très discutés, ni par son nom, puisque l'autre était le neveu de Napoléon, ni par ses opinions suspectes de pencher vers le parti exalté.

Entre ces deux candidats, quelles chances restaient à Lamartine? D'après Champvans, les légitimistes inclinaient vers lui sans oser le porter, mais la bourgeoisie boudait : « Somme toute, lui écrivait son ami, votre candidature est faible, votre nom grand, votre personne aimée. »

Comment augmenter les chances de succès? Ses partisans estimèrent d'abord que la meilleure tactique était d'attendre, de maintenir sa candidature dans les termes où il l'avait posée,

« ni solennelle, ni déclinée [1] », laissant flotter un peu d'indécision pour avoir la liberté de ses mouvements.

Mais l'opinion était si mouvante! Quinze jours plus tard, Champvans pressait Lamartine d'accourir à Paris et de prendre position : « L'indécision, écrivait-il, est plus grande que jamais. Ceux qui paraissaient le plus résolus ne le sont guère. Déjà il y a huit jours un vent favorable s'était élevé pour vous. Il est retombé à cause de votre absence. Il s'élève de nouveau. Le parti modéré ne peut plus se résoudre à voter ni pour Bonaparte, ni pour Cavaignac... Venez! venez! rien n'est perdu ».

Marcellus, au nom des légitimistes, pressait Lamartine de se déclarer. Il en reçut cette réponse : « Je ne désire pas la présidence de la République. Je trouve le fardeau trop lourd. Je prie Dieu de le transporter à d'autres. Je ne désire que la solitude et le repos; mais je connais les devoirs d'un homme qui a accepté une fois charge d'idée et charge de peuple. Si l'idée et le peuple se repentaient et me rappelaient à l'œuvre, il n'y a aucune considération humaine qui me fît hésiter. Je prendrais le timon, même brisé par la tempête... Que si j'échouais et que si la République même honnête, morale, religieuse — dans le grand sens, venait à faiblir sous moi, je périrais avec elle. »

On connaît le dénouement : plus de cinq millions de suffrages se portaient sur Bonaparte, alors que lui-même en obtenait 17 910. La France était ingrate envers son grand homme.

Bientôt même Lamartine échouait aux élections législatives à Mâcon. Les peuples ont de ces ostracismes qui affligent la justice et la vertu.

CAMILLE LATREILLE

1. Vers le même temps Lamartine écrivait à un collègue qu'il ne poserait pas de candidature officielle : « Je ne désire pas la présidence, disait-il. Je sens le fardeau non pas précisément au-dessus de mon dévouement, mais au-dessus de la confiance que le pays trompé a aujourd'hui en moi. Si néanmoins le pays revenait de ses préventions et m'imposait spontanément le fardeau, je l'accepterais *sans hésiter...* »

LA BANQUE

DES

RÈGLEMENTS INTERNATIONAUX

La Banque des Règlements internationaux va ouvrir ses portes et Bâle va être le point de mire de presque tous les économistes du monde civilisé.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont paru s'intéresser aux articles publiés depuis plusieurs années sur le marché monétaire du monde, et l'essai de coopération financière proposé par le Comité des Experts, qui représente un nouveau pas dans le domaine des réalités, méritait d'être soumis à leur examen.

Les auteurs du Plan Dawes, volontairement incomplet, élaboré en 1924, n'avaient point osé étudier la création d'un organisme de coopération internationale. Les temps n'étaient pas encore révolus, et, bien qu'on en ait eu l'idée dès la réunion de la Conférence Financière Internationale de Bruxelles en 1920 et à la Conférence de Gênes en 1922, le mot n'avait pas été prononcé.

C'est qu'un organisme financier international ne pouvait se concevoir sans l'aide des États-Unis d'Amérique, ou de ses Banques, puisqu'on en arrivait toujours ou à la mobilisation des créances par voie d'émission publique, et surtout grâce aux Banques américaines, ou à des ententes relatives à l'or mondial dont le détenteur principal était la Banque Fédérale de Réserve de New-York.

Aussi est-ce sous la présidence de M. Owen Young, citoyen américain, et avec l'aide de son collègue, M. J. P. Morgan, tous deux experts dûment mandatés, mais par la Commission des Réparations et le Gouvernement allemand, que le Comité des Experts, convoqué par six Gouvernements, s'est réuni à Paris en 1929, suivant la décision prise à Genève le 16 septembre 1928 par leurs délégués. Un nouveau plan a été élaboré et un projet d'organisme financier international — la Banque des Règlements internationaux — a été établi.

Remplaçant la Commission des Réparations, en ce qui concerne l'exécution de ce nouveau plan, le nouvel organisme ne devait pas et ne pouvait pas entrer encore dans le cadre des organisations internationales prévues au Pacte de Genève, et la dernière Assemblée de la Société des Nations ne put prendre en considération la motion proposée par quelques délégués de l'Europe septentrionale, relative aux relations à établir entre la Banque des Règlements internationaux et la Société des Nations.

Le nouveau plan établi par le Comité des Experts est destiné à fixer, d'accord avec l'Allemagne, le montant des annuités allemandes, à les rendre commerciales et à supprimer la Commission des Réparations. Ce nouveau Plan préconise la création de la Banque des Règlements internationaux qui évitera les règlements intergouvernementaux; les experts en ont établi la charte constitutive.

Le Comité des experts s'est séparé après dix-sept semaines de travail, ayant établi un rapport de cent pages, qui a été complété et homologué par les représentants officiels des six Gouvernements à la Haye en janvier 1930 dans l'acte final de la Conférence de la Haye et dans l'accord du 29 janvier. Vingt-deux accords ou actes y ont été également signés; l'Allemagne s'est engagée solennellement à appliquer le nouveau Plan et l'évacuation de la Rhénanie y a été décidée. Le règlement définitif des Réparations y a été enregistré.

Ne voulant pas examiner ici le nouveau Plan, ni les nouvelles conditions de la dette allemande, nous bornons cette brève analyse à la Banque des Règlements internationaux.

Sa charte constitutive, ses statuts détaillés, ses juridictions arbitrales sont étudiés minutieusement dans le rapport des experts et dans l'accord de la Haye et ses annexes.

Les Parties Contractantes lui ont reconnu la personnalité juridique et ont déclaré que la Banque des Règlements internationaux serait constituée dès que les engagements signés seront ratifiés par les six pays signataires, spécialement l'Allemagne, et les certificats de dette transmis par le Gouvernement allemand à la Banque des Règlements internationaux. D'accord avec le Gouvernement suisse, son siège a été fixé à Bâle; la Convention actuelle est signée pour quinze années, mais le Gouvernement suisse s'est engagé à la proposer à la ratification de la Confédération par voie de référendum pour la durée de la Banque internationale.

La Banque des Règlements internationaux est libre d'impôts aussi bien en Suisse que dans les pays signataires. Son objet peut se diviser en trois départements spéciaux.

Elle doit, pour exécuter le nouveau Plan Young, recevoir les annuités de l'Allemagne telles qu'elles sont fixées et se substituer à la Commission des Réparations qui clôt ses relations avec l'Allemagne et supprime ses organismes à Berlin. Le Gouvernement allemand s'engage à lui remettre les certificats de dette et le certificat de contribution des chemins de fer allemands de 660 millions de reichsmarks annuels et la Banque des Règlements internationaux doit répartir les sommes revenant aux Gouvernements créanciers d'après le nouveau Plan et en tenir la comptabilité.

Les Gouvernements créanciers et l'Allemagne chargent la Banque du règlement financier de la guerre et lui confient un mandat de trustee pour recevoir tous ces certificats et paiements en leur lieu et place, moyennant des avantages spécifiés — dépôts sans intérêts et commission de 1 franc pour 1 000 francs sur les paiements réels de l'Allemagne. Ce mandat permettra à la Banque des Règlements internationaux de faire émettre sur le marché international des obligations émises par l'État débiteur, au profit des créanciers, en conservant le gage des opérations.

Un accord spécial signé à la Haye entre les Gouvernements

et le Reich prévoit qu'un premier emprunt de 300 millions de dollars sera émis avant le 1er octobre et que l'Allemagne aura le droit d'y participer. Les détails relatifs à cette émission sont déjà publiés et les Banques françaises commencent discrètement le placement réservé à la France.

Ce mandat de trustee s'exerce aussi pour le dépôt et la répartition des sommes dues aux Gouvernements créanciers, à la suite des accords signés avec la Hongrie, la Bulgarie et la Tchécoslovaquie; il est assez étendu pour permettre à la Banque de Bâle d'être l'intermédiaire entre l'Amérique et les Alliés pour le règlement, dans l'avenir, des dettes interalliées.

La Banque des Règlements internationaux a aussi pour objet de gérer les fonds remis aux Gouvernements créanciers, au titre de prestations en nature, par le Reich, de tenir la comptabilité de ces règlements, les statistiques et d'en assurer le contrôle. Ces opérations échelonnées sur dix ans porteront sur un montant de cinq milliards de reichsmarks sur lesquels la France a droit à plus de la moitié.

Enfin la Banque des Règlements internationaux est l'organe de coopération des Banques Centrales d'émission et leur correspondante : elle aura de ce fait à gérer une grande part de l'or mondial et sa répartition. Elle pourra acheter et vendre l'or, en recevoir en dépôt des Banques Centrales et prêter ou emprunter sur cet or. Tout en débutant avec prudence, la Banque des Règlements internationaux, qui peut devenir en somme la Banque des Banques, mais ne doit pas les concurrencer, aura à effectuer le transfert des sommes dues par l'Allemagne sans troubler le marché des changes; or les Banques Centrales possèdent des devises qu'elles ne peuvent utiliser et ces devises, déposées à la Banque des Règlements internationaux à des comptes ouverts, pourront être tirées de Banque Centrale à Banque Centrale sans gêner le marché. Ce rôle de chambre de compensation des devises ou de clearing international sera certainement dévolu à la Banque des Règlements internationaux et ménage quelques aperçus intéressants. La Banque des Banques pourra en effet opérer ces virements non pas seulement en devises mais également en or, puisque les Banques Centrales le détiennent pour le

compte des Gouvernements, et les virements pourront être compensés par des prélèvements opérés sur cet or. La Banque des Règlements créditerait ou débiterait en or au poids, ou or-grammes, les comptes or de chaque Banque Centrale chez elle, ou même les comptes en devises établis au pair monétaire de l'or. On en arriverait ainsi à éviter, ou en tout cas à diminuer, les transferts du métal jaune, que les frets, transports et assurances rendent si onéreux, et cette innovation suffirait à elle seule à justifier l'utilité de la Banque.

Le capital de la Banque des Règlements internationaux a été fixé pour le début à 500 millions de francs suisses or, en 200 000 actions de 2 500 francs nominatives, souscrites par quantités égales par la Banque Nationale de Belgique, la Banque d'Angleterre, la Banque de France, la Reichsbank, la Banque d'Italie, la Banque du Japon et un groupe financier américain composé de M. J. P. Morgan et C°, la First National Bank de New-York et la First National Bank de Chicago.

Chaque Banque centrale pourra émettre, en contre-valeur de sa souscription, des certificats permettant de faire une émission publique. La cession des actions nominatives sera en tout cas sans danger, puisque ni droit de vote ni représentation au Conseil n'est réservé aux actionnaires. Ces droits sont réservés aux sept groupements nationaux. La Banque pourra commencer ses opérations dès que 112 000 actions auront été souscrites, le solde des actions serait émis en deux ans au plus et le capital pourrait ensuite être porté à 1 milliard de francs suisses, 500 millions étant répartis entre les sept Gouvernements, les Banques Centrales de Suisse, de Hollande, des Pays Scandinaves, etc...

Son Conseil d'administration sera composé de sept gouverneurs des Banques centrales et de sept personnalités nommées chacune par les sept Gouverneurs, appartenant à l'élite de la Finance, de l'Industrie et du Commerce, plus un Français et un Allemand pendant les dix années de Réparations en nature. Ce conseil de seize membres pourra se compléter par neuf personnes au maximum élues par le Conseil sur présentation d'une liste de quatre personnes établies par les gouverneurs à raison de deux financiers et de deux industriels ou commerçants; les neuf administrateurs seront à choisir parmi

les vingt-huit candidats proposés. Dix Conseils par an, dont quatre à Bâle, sont obligatoires de par les statuts. Les Gouverneurs pourront y envoyer leurs suppléants.

Le Conseil élira pour trois années un Président qui surveillera la politique de la Banque et dirigera l'Administration. Un directeur général sera nommé par le Conseil sur la proposition du Président, ainsi que des chefs de service. Le Président sera probablement M. Gates Mac Garrah qui vient pour ce motif de donner sa démission de Président de la Fédéral Reserve Bank de New-York, et le Directeur général, M. Pierre Quesnay, Chef des Études de la Banque de France, qui a été l'animateur de la nouvelle Banque.

Les administrateurs français, outre M. Moreau, Gouverneur de la Banque de France, ayant comme suppléant M. C. Moret, premier sous-Gouverneur, seront le baron Brincard, Président du Crédit Lyonnais et le Marquis de Vogüé, Administrateur de la Compagnie du Canal de Suez.

Les autres articles des statuts sont analogues aux statuts des sociétés financières françaises, sauf l'article 53 relatif à la répartition des bénéfices annuels qui diffère de la répartition habituelle, et peut se résumer ainsi :

5 p. 100 des bénéfices nets sont portés à un Fonds de réserve légale, puis les bénéfices nets serviront au paiement de 6 p. 100 cumulatif aux actionnaires.

Du solde 20 p. 100 aux actions pour un second dividende de 6 p. 100 non cumulatif ou porté en tout ou partie à un fonds de réserve de paiement d'un dividende cumulatif.

Puis la moitié des bénéfices nets constituera le fonds de Réserve générale jusqu'à ce que la réserve égale le capital social, ensuite en diminuant par tranches de 10 p. 100 jusqu'à quintupler le capital, alors 5 p. 100 des bénéfices seront affectés à la Réserve générale sans limitation.

Une fois ces prélèvements effectués et pendant l'exécution du nouveau Plan, le solde des bénéfices sera distribué :

75 p. 100 aux Gouvernements créanciers et aux Banques centrales d'Allemagne et répartis porportionnellement aux dépôts à long terme laissés dans la Banque par les sept Banques Centrales, et le solde, soit 25 p. 100, à un fonds spécial qui servira à l'Allemagne pour payer les 22 dernières annuités

du Plan, à condition qu'elle maintienne à la Banque des Règlements internationaux un dépôt de 400 millions de reichsmarks qui s'ajoutera aux comptes obligatoires de l'Allemagne.

Il est assez délicat d'établir un compte des dépôts qui pourront être effectués à la Banque des Banques. Il faut cependant noter que, si la France reçoit d'abord 500 millions de marks sur l'annuité inconditionnelle, elle a accepté de déposer à la Banque des Règlements internationaux, en cas de suspension des paiements, un dépôt à long terme de la même somme donnant droit, il est vrai, à intérêts et bénéfices. Les dépôts libres constitués par les diverses Banques Centrales le seront progressivement et avec prudence et dépendront aussi de leurs disponibilités et de la situation économique générale; il est fort probable qu'en y ajoutant les dépôts obligatoires, les annuités de prestations ou de dettes, les dépôts faits à la Banque pourront atteindre assez rapidement quelques milliards de francs suisses, sans même avoir à tenir compte du dépôt de plusieurs milliards que le Reich pourrait effectuer en Bons amortissables.

L'arbitrage avait été prévu par le Comité des Experts pour le règlement des conflits pouvant survenir entre la Banque et les Gouvernements, au sujet de l'exécution du nouveau Plan. L'accord signé par les Gouvernements à la Haye crée un tribunal spécial de cinq Membres, dont le Président devra être citoyen américain, pour régler les différends entre les Gouvernements et la Banque des Règlements internationaux, comme Banque ou comme trustee. Il est évident que cette Banque, composée des Banques Centrales d'émission, agissant comme mandataire des Gouvernements eux-mêmes, qui lui donnent tout pouvoir, ne peut avoir qu'une juridiction arbitrale internationale, et la compétence de ce tribunal arbitral est admise pour toute contestation avec les Banques centrales, les Banques et même les actionnaires de la Banque des Règlements internationaux.

Cependant la Cour Permanente de Justice internationale a été choisie comme juridiction arbitrale pour la Banque dans deux cas spéciaux.

Quand les six Gouvernements ne peuvent s'entendre sur le

maintien d'un membre du tribunal arbitral, on recourt à l'arbitrage du Président en exercice de la Cour Permanente.

La Banque des Règlements internationaux, « en cas de tout différend surgissant entre elle et un ou plusieurs Gouvernements, devra accepter la compétence de la Cour Permanente de Justice internationale concernant l'interprétation ou l'application de ses statuts ou du nouveau Plan. »

Ce bref aperçu des conflits que nous avons passés en revue, et qui pourront surgir entre l'Allemagne et la Banque des Règlements internationaux ou entre l'un ou plusieurs des Gouvernements et la Banque, n'implique pourtant pas que tous ses différends devront être portés devant les juridictions arbitrales prévues à l'accord de la Haye et résumés dans ses statuts. Il reste entendu que, suivant l'esprit du rapport du Comité des Experts qui établit que la Banque des Règlements internationaux est un mécanisme de caractère essentiellement commercial et financier, elle en assumera les opérations et que son organisation échappera aux influences politiques. Aussi l'article 57 de ses statuts prévoit que, sauf pour les cas que nous venons d'étudier et pour lesquels des dispositions d'arbitrage n'ont pas été prises, la Banque pourra ester en justice et être assignée devant toute juridiction compétente.

Le vote par le Reichstag et par le Conseil d'Empire des accords de la Haye a été obtenu plus facilement qu'on ne le prévoyait; mais il est heureux que des juridictions arbitrales aient été désignées pour cette Banque et que la procédure ait été enregistrée avec l'accord de tous les Gouvernements intéressés. Dans le nouveau Plan, aucune sanction n'a été prévue, mais il reste encore aux Gouvernements le moyen de fermer le crédit international à l'Allemagne par la nouvelle Banque, et cette arme est aussi précieuse que des armées, mais ceci à la condition expresse que les Gouvernements restent étroitement unis. Cette union politique et cette solidarité financière ayant à persister pendant près de soixante ans.

N'oublions pas que les Partis qui dirigent actuellement la politique du Reich ne sont pas et ne seront peut-être pas toujours l'Allemagne.

M. Dernburg, le leader démocrate, a su déclarer au Reichstag que « le plan Young contenait des possibilités intrinsèques de révision »; des États importants, comme la Bavière, la Saxe et le Mecklembourg-Schwerin, se sont abstenus de voter au Conseil d'Empire. Enfin, le Président Hindenburg, tout en conseillant au peuple allemand d'approuver les accords de la Haye, a proclamé qu'il ne le faisait qu'en faisant abstraction de ses sentiments personnels, « le cœur serré mais ferme »...

Que d'événements peuvent surgir en Europe et dans le monde avant 1988! Il y a autant de temps à courir de 1930 à la fin de l'exécution du nouveau Plan par nos descendants, qu'entre cette année et la fondation de l'Empire allemand en 1871. Il faut espérer que les juridictions arbitrales prévues pour la Banque des Règlements internationaux et le Comité Consultatif désigné pour suivre l'exécution du nouveau Plan, auront assez de souplesse pour permettre à cet important organe de s'adapter aux conditions économiques actuelles aussi bien qu'à celles qui prévaudront dans les dernières années du XXe siècle.

Les journalistes ont, cette fois encore, suivi l'impulsion donnée, par les Gouvernements et les Banques Centrales, à l'idée de coopération financière internationale, comprenant qu'elle était indispensable pour assurer l'équilibre économique; mais ils ont traduit cette idée en l'adaptant à la situation monétaire propre à leur pays. En examinant les réactions de la Presse relativement à la Banque des Règlements internationaux, nous avons été amenés à étudier les répercussions que la politique probable de l'or de cet organisme pourrait faire naître en Angleterre, en Amérique, en Allemagne et en France, et qui peuvent être ainsi résumées.

La presse anglaise a parlé, d'abord, de la Banque des Règlements internationaux avec une certaine réticence. Il est possible qu'au début, les cinq grandes banques anglaises aient pu craindre une concurrence de la part de la Banque des Règlements internationaux; en tout cas, quelques articles de l'*Economist* et de la *Bankers Magazine* ont fait de discrètes allusions à la perte du prestige possible du fait de la fondation de la Banque des Banques, au monopole de l'or et aux

influences gouvernementales qui ne manqueraient pas de s'exercer envers cet organisme international. Bien que l'Angleterre eût nettement préféré que le siège de cette Banque fût à Londres, elle considère maintenant qu'une politique de coopération financière lui est plus profitable qu'à tout autre pays.

La Cité ne peut accomplir son gigantesque travail de banquier, affrêteur, assureur et commissionnaire du Monde qu'avec des changes universellement stabilisés et au sein de l'équilibre financier général. L'Angleterre qui a repris l'étalon-or, et cela grâce aux crédits consentis par l'Amérique, souffre encore de la crise que cette réadaptation a occasionnée. Son industrie et son commerce souffrent à la fois de l'avilissement des cours des matières premières partout en surproduction, de la cherté de leurs prix de revient et des charges imposées par le chômage des travailleurs et de leurs dépendants qui dépasse trois millions d'individus secourus financièrement. Mais, si sa balance semble déficitaire, ses exportations invisibles lui permettent pourtant d'avoir un excédent créditeur réel de plus de 18 milliards de francs. Elle semble, en somme, sur la voie d'une future prospérité financière, si des désordres politiques, sociaux ou coloniaux ne viennent pas contrarier ses efforts continus. La Banque nationale, ayant le monopole de l'or en Angleterre et le privilège des monnaies sans proportion des lingots, a pu ainsi restreindre la circulation de l'or à l'intérieur du pays et le réserver pour les opérations à l'étranger. Elle a reconstitué à peu près le stock de métal jaune qu'elle possédait en 1913 et qui était tombé en 1918 à 14 milliards 350 millions de francs français; elle possède actuellement dans ses coffres plus de 19 milliards de francs. Sa proportion ou le rapport qui existe entre son or et ses engagements atteint 36 p. 100; c'est la plus forte qui ait été atteinte depuis la guerre. L'Angleterre ne s'est du reste préoccupée du métal jaune que pour tenter de maintenir la livre sterling aux environs de la parité de l'or; sa principale réserve est constituée par les avoirs britanniques à l'étranger qui, bien qu'ayant beaucoup diminué depuis 1914, dépassent encore 35 milliards de francs. Si l'Angleterre veut augmenter sa réserve d'or, il suffit que ses nationaux rapatrient leurs avoirs à l'étranger; elle peut

aussi accélérer ou restreindre les arrivées du métal précieux par le jeu continuel du taux d'escompte de la Banque. Mais, par contre, elle ne tient aucunement à l'accaparement de l'or mondial par un gouvernement quelconque; aussi a-t-elle contribué, mais avec circonspection, à la création de la Banque des Règlements internationaux, comprenant bien qu'une coopération en matière d'or impliquerait à la fois une répartition et un contrôle qui, en évitant l'accaparement, ne pourrait qu'aider l'œuvre de la Cité.

La Presse américaine n'a consacré que quelques articles à la Banque de Bâle, cependant elle a été étudiée dans la « Revue de l'Université de Harward », l' « Outlook », le « Wall Street Journal », le « Journal Of Commerce », etc. Au début l'impression qui se dégage est assez pessimiste; sans aller jusqu'à la paire de pincettes que brandit la « République » de Spingfield, le « New York Index » exprime l'idée que les Américains « ne sont pas très tranquilles de confier les destinées économiques du monde à un consortium professionnel indépendant, même composé des banquiers les plus experts ». Cependant, presque tous ces articles reconnaissent que cette Banque peut devenir très importante, et bien qu'inquiets sur la conduite à lui donner, tous demandent, en tout cas, que l'Amérique ne s'en désintéresse pas et que les Représentants de la Federal Reserve y figurent officiellement. Suivant des informations que nous avons pu recueillir, les critiques formulées proviennent surtout de la crainte qu'éprouvent les Banques américaines, soit de la concurrence que pourrait leur faire la Banque des Règlements internationaux, soit de la mainmise que pourront exercer sur elle certaines Banques d'Amérique, au détriment des Banques Centrales. La Présidence de la Banque donnée à un Américain aussi distingué que M. Mac Garah, sera certainement appréciée hautement par le monde des affaires en Amérique et la prudence avec laquelle le Conseil dirigera les destinées de la Banque des Banques calmera bien vite les appréhensions américaines.

L'Amérique continue d'être le plus grand propriétaire d'or du monde; ses réserves totales atteignent 158 milliards 125 millions de francs français, dépassant de 16 milliards la moitié de l'or total du monde qui atteint 285 milliards de

francs. Le Federal Reserve System tend à conserver l'or américain, mais, tout en laissant une partie disponible pour le marché extérieur, il exerce une influence considérable sur la politique financière mondiale en tendant à remplacer l'or du monde par le dollar américain. La présence de représentants de la Federal Reserve Bank de New-York aux réunions qui ont précédé la création de la Banque des Règlements internationaux tend à faire croire que, sans entrer de suite dans cet organisme, les Reserve Banks travailleront en accord avec elle, ne serait-ce que pour utiliser une partie de l'or de la Trésorerie Fédérale. Il semble admis par les Américains avertis que leur réserve d'or ne peut être intéressante qu'à condition de fructifier pour l'Amérique, dans un monde régénéré et équilibré. L'ambiance créée par la réserve d'or et par la sécurité des placements a fait affluer en Amérique les avoirs de l'étranger. Si la crise récente de Wall Street les a fait légèrement diminuer, il n'en reste pas moins certain que les avoirs étrangers en Amérique égalent presque la moitié de la valeur de l'énorme masse d'or emmagasinée à New-York. Il est donc prudent de diminuer le risque toujours possible de rapatriement par des prêts d'or à l'étranger et d'éviter l'inflation de crédit que cause toujours l'affluence de l'or. Les émissions étrangères à New-York représentaient en 1928 près d'un neuvième des émissions totales, et, en augmentant ces opérations, on aurait pu fixer ainsi une partie de l'or américain; cependant les émissions faites au bénéfice des Gouvernements ou des Sociétés étrangères viennent de diminuer en 1929 de près des trois-quarts et l'on ne peut incriminer de cela la panique de la Bourse puisque les émissions faites par les sociétés américaines n'ont pas diminué.

Ce changement de tactique est probablement dû à l'influence du « Federal Reserve Board » qui est seul juge du moment où il fera intervenir l'or américain. En tout cas, les banquiers, les industriels et les fermiers américains sont maintenant convertis à la coopération financière nécessaire avec « les gens de l'autre côté de l'Océan ». Il ne peut du reste en être autrement, quand on se rend compte que la grande Amérique ne représente tout de même que la neuvième partie du monde

et qu'elle possède pourtant les trois-quarts du pétrole, environ la moitié du cuivre et de l'acier, et près du tiers du charbon dont elle doit exporter ce qu'elle ne consomme pas. Il en est de même pour les produits agricoles, puisqu'elle possède les trois-quarts du maïs, les deux tiers du coton et plus du cinquième du blé. L'Amérique a tout à gagner à une collaboration suivie avec la Banque des Règlements internationaux, qui, en rétablissant l'équilibre financier de l'Europe, augmentera son pouvoir d'achat et permettra d'écouler le surplus de ses matières premières et de ses produits manufacturés.

La Presse allemande a surtout fait porter ses critiques sur le plan Young et aussi sur la nomination du directeur éventuel de la Banque des Règlements internationaux; il semble inutile de revenir sur des questions qui ne se posent plus maintenant de la même façon par suite du remplacement du Dr Schacht par M. Luther comme Président de la Reichsbank.

Le Comité des experts a, en quelques lignes, résumé les avantages que trouve l'Allemagne dans le nouveau Plan, surtout en amoindrissant les possibilités d'interruption de paiement des annuités. Et si ces paiements sont réduits, le nouveau Plan élimine les incertitudes antérieures et permet à la dette allemande de rentrer dans le plan des règlements internationaux. De plus l'Allemagne voit sa charge réduite à 34 milliards 500 millions de marks or au total et sa charge annuelle diminue de 500 millions par rapport au plan Dawes. Aussi l'Allemagne s'est-elle engagée solennellement à appliquer le plan Young et l'a-t-elle facilement ratifié. Ses experts ont fort bien compris que la Banque des Règlements internationaux était surtout créée pour aider l'Allemagne dans ses opérations de règlement des dettes. On a prétendu que la première idée d'une Banque internationale venait d'Allemagne; l'idée d'une Banque d'émission lancée par le Docteur Schacht était toute différente de la création actuelle, puisqu'elle avait pour but d'émettre du papier monnaie pour compte des Gouvernements, aidant de cette façon l'Allemagne de son crédit et payant toutes ses dettes par une inflation progressive. Il n'en reste pas moins que la Banque des Règlements internationaux a pour premier objectif d'aider le Reich, dont la

situation financière se trouve du reste déjà améliorée.

L'Allemagne, qui ne possédait presque plus d'or en 1920, a reconstitué à peu près sa réserve de métal qui se monte à 14 milliards 770 millions de francs, son assainissement monétaire est réalisé, mais sa trésorerie reste encore assez faible et ne va s'équilibrer que par la première tranche de l'emprunt suédois Kreuger. Elle verra ses disponibilités augmenter par suite de l'aide importante que lui apportera sa part dans l'émission de 300 millions de dollars auquel la Banque des Règlements internationaux va procéder. La Banque de Bâle fonctionnant comme clearing international pourra grandement aider le Reich pour le transfert de ses marks comme moyen de paiement, elle pourra aussi l'aider éventuellement en lui ouvrant des crédits de change, lui évitant le moratoire en cas de difficultés. Aussi l'Allemagne va-t-elle aider la Banque de Bâle, non seulement en souscrivant un septième de son capital, mais aussi en lui apportant des dépôts obligatoires en plus des annuités de sa dette et des prestations qu'elle lui confiera.

La Presse française a probablement attendu que l'Allemagne ait accepté le nouveau Plan pour étudier la Banque des Règlements internationaux et nous n'avons à signaler que l'article du « Pour et le Contre » sur « un Saint Empire d'argent ». L'auteur a examiné avec soin les statuts de la Banque et les fonctions que les experts lui ont attribuées. Tout en reconnaissant que son intervention doit être bienfaisante, l'auteur craint que la France, qui fournira une partie du capital et des dépôts obligatoirement importants, ne perde une partie de l'influence financière et politique qui lui donne son pouvoir d'achat sur le marché américain. Elle pourrait aussi être entraînée dans l'orbite de la puissance financière qui prendra en mains la Banque des Règlements internationaux et être ballottée entre Londres et New-York comme nous l'avions dit autrefois. Il est vrai que le redressement monétaire de la France tient presque du miracle et il serait malheureux que les efforts continus qui ont produit cette situation exceptionnelle et en si peu de temps soient annihilés.

La France se trouve actuellement avec une réserve d'or de plus de 42 milliards et demi de francs et une proportion

qui dépasse 49 p. 100, mais il faut, comme vient de le déclarer le Gouverneur de la Banque de France, que le franc évolue librement sur le marché des changes et que cette liberté soit fécondée par la collaboration avec les grands marchés du monde. La préoccupation pour la Banque de France de mettre son or au service du crédit international indique clairement la part active que la Banque de France compte prendre, d'accord avec le Gouvernement à la Banque des Règlements internationaux. La France est, en effet, la plus intéressée à l'exécution du nouveau Plan qui permet seul la mobilisation de la dette allemande; elle doit du reste toucher les cinq sixièmes de l'annuité inconditionnelle et plus de la moitié des prestations en nature.

Pour obtenir cette mobilisation par les emprunts envisagés, nous avons accepté de diminuer les paiements de l'Allemagne, mais, par contre, nous les rendons inconditionnels, donc bancables. De plus, l'Allemagne, souscrivant une part importante de cet emprunt dont elle bénéficie pour un tiers, confond son crédit avec le crédit des Gouvernements créanciers et c'est peut-être l'avantage le plus considérable pour la France qui découle du nouveau Plan. La France, qui souscrit un septième du capital de la Banque des Règlements internationaux, maintiendra aussi un dépôt obligatoire de garantie de près de trois milliards de francs et des dépôts libres d'or et de devises; elle aura le plus grand intérêt à participer à l'administration et à la Direction de la Banque pour son intérêt particulier et pour la coopération financière avec les autres Gouvernements.

En réalité, ce n'est pas le premier essai de coopération financière qui s'accomplit par la création de la Banque des Banques; cet essai a déjà été réalisé par le Comité d'Experts et par les accords des Gouvernements à la Haye. N'est-ce déjà pas de la coopération internationale qui se pratique, et depuis des années, au Comité financier de la Société des Nations à Genève? Nous avons signalé, et avec netteté, l'effort continu nécessaire pour que sept Gouvernements coopèrent pendant soixante ans, et sans défaillance. Il y a déjà eu une guerre de Cent ans, mais il n'y a jamais eu d'alliance aussi longue inscrite au cours de l'Histoire.

Cependant, pour finir par une note optimiste, nous voulons indiquer que la mentalité internationale progresse chaque année et que la crainte de la guerre a changé bien des idées. En voici un exemple : tout récemment, un accord vient d'être signé entre la puissante société allemande « Siemens » et un groupe d'industriels et de banquiers américains pour une ouverture de crédits d'environ 800 millions de francs fournis partie en Allemagne et partie en Amérique, et cet emprunt est remboursable en l'an 2930, c'est-à-dire dans mille ans. Cette collaboration germano-américaine, qui aurait paru impossible avant la guerre de 1914, sera autrement plus longue que l'accord des Gouvernements pour le nouveau Plan qui ne durera que jusqu'en 1988.

PAUL-GÉRARD WEST

LES LIVRES D'HISTOIRE

La Marseille romaine. — Les États-Unis vus par eux-mêmes. La France depuis un siècle.

Nous attendions depuis trois ans le second tome de l'histoire de Marseille, *Massalia* (librairie Tacussel, Marseille) par M. Michel Clerc, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, l'homme du monde qui connaît le mieux la question. Le voici, et digne du premier. Tout ce qu'on peut savoir de Marseille antique est maintenant réuni. Ce second volume, ce n'est plus la Marseille grecque et indépendante, c'est la Marseille devenant romaine puis romanisée, du IIIe siècle av. J.-C. à la chute de l'Empire d'occident (476).

Marseille était l'alliée de Rome presque depuis sa fondation. Enclave grecque en pays barbare, elle fait naturellement cause commune avec Rome qui combat les mêmes barbares. Les Gaulois de la Gaule avaient parfaitement conscience de leur consanguinité avec ceux de la Cisalpine. A l'époque de l'expédition d'Annibal, quand les Romains leur demandent de barrer le passage à l'armée carthaginoise, ils répondent, après délibération dans une assemblée convoquée à cet effet, que les Carthaginois ne leur ont fait aucun tort justifiant une hostilité, que d'autre part les Romains ne leur ont rendu aucun service justifiant une aide, et que même ils ont entendu dire que leurs frères de race ont été chassés d'Italie par Rome ou obligés de payer tribut et de

subir les pires indignités. Marseille était dans une situation tout opposée, tout opposée fut naturellement son attitude.

Marseille rend surtout service aux Romains comme informatrice. Elle a des comptoirs et des trafiquants en Espagne. C'est par elle que le Sénat apprend qu'Annibal a passé l'Ebre. C'est près d'elle que le consul Publius Scipion, en route pour l'Espagne, se renseigne au passage. Ce qu'il apprend le dissuade de continuer. Il jette l'ancre à l'est du delta du Rhône, au golfe de Fos, guettant l'arrivée d'Annibal, surveillant le passage du fleuve, qui d'ailleurs est déjà accompli. Un combat de cavalerie entre les éclaireurs des deux armées ne lui laisse aucun doute, il se rembarque pour l'Italie. Comme Marseille garde la route côtière, la meilleure, Annibal est forcé de passer par un chemin beaucoup moins commode, par un col des Alpes encore impossible à préciser, mais septentrional, où les Marseillais ne pouvaient ni le gêner ni même dénoncer sa présence. Cet itinéraire difficultueux lui coûtera des pertes irréparables : Marseille de ce seul fait avait bien mérité des Romains.

Elle en est médiocrement récompensée. Rome a pour principe de ne pas gâter ses alliés. Les tribus gauloises du voisinage de Marseille, qu'on désignait encore sous le nom générique de Ligures, l'attaquent sans cesse, elle se montre peu capable de les contenir et Rome assez peu disposée à le faire à sa place. Il fallut l'obstination agressive des peuplades gauloises de la région pour amener les Romains à s'intéresser à ce pays et à y prendre pied. La création de la province romaine, bien que garantissant Marseille contre d'incommodes voisins, ne fut pas tout profit pour elle. La fondation de Narbonne lui faisait concurrence. Marseille passait peu à peu du rôle d'alliée au rôle de cliente. On la paye en amabilités. Marius lui fait cadeau du canal creusé par ses légions en attendant les Teutons, la *Fossa Mariana*, dont Rome n'avait que faire après la destruction de l'ennemi dans la souricière de Pourrières. Elle obtient aussi la grâce de Phocée qui s'était compromise dans la révolte d'Aristonic, candidat au trône de Pergame. Elle devient un lieu d'asile pour les proscrits ou les vaincus des luttes civiles : un Scipion s'y réfugie à l'époque de Sylla, Milon après le meurtre de Clodius. Son caractère

grec commence à s'altérer. Il était plus facile de résister au contact barbare qu'à la pénétration romaine. Marseille qui avait commencé à helléniser la Gaule va désormais se romaniser. Son rayonnement commercial n'est pas moins atteint. Son trafic avec l'intérieur se heurte aux barrières de l'administration romaine, les hommes d'affaires et d'argent de Rome, les chevaliers, font une concurrence invincible à ce que peut tenter en face d'eux une cité dont le nom est plus considérable que l'importance.

Dans la guerre civile entre César et Pompée, Marseille aurait bien voulu garder la neutralité. C'était d'une prudence élémentaire et les deux adversaires étaient également ses patrons. César, pour aller de Rome en Espagne, la somme de lui ouvrir ses portes. Elle s'y refuse, est bloquée et sera prise par César à son retour. Cet épisode de son histoire est bien connu et M. Clerc ne pouvait y apporter beaucoup de nouveau. Pompée ne parut pas comprendre l'intérêt qu'il avait à aider cette ville qui coupait ou tout au moins gênait les communications de César, alors en Espagne, avec Rome. Il s'en tient aux manifestations verbales qui caractérisent son indécision, par contaste avec l'activité de son rival. Il avait une énorme flotte dont il ne fera rien, il n'eut pas l'idée d'en envoyer une partie au secours de Marseille. Le Sénat pompéien qui siégeait à Thessalonique ne sait faire que des phrases. Phocée fut déclarée libre pour récompenser Marseille de sa fidélité. Marseille tint six mois, ce qui est plus qu'honorable. Finalement, elle est désarmée, démantelée, privée de ses dépendances (sauf Nice et les îles d'Hyères), ne garde de la liberté que le nom sous la forme de l'autonomie municipale. Sa statue figurera dans le cortège des vaincus au triomphe de César.

Il lui reste son rôle de centre d'études grecques. Auguste y expédie sous ce prétexte un petit-fils d'Antoine dont il veut se débarrasser sans violence. C'est bien un prétexte, car cet étudiant à vie y restera vingt-trois ans, jusqu'à sa mort. Le prétexte indique au moins que Marseille était fréquentée par les fils de famille qu'on ne voulait pas envoyer à Athènes qui a mauvaise réputation. Agricola, le beau-père de Tacite, fut dans ce cas. Pétrone au contraire y vint comme exilé momen-

tané. C'est un lieu de déportation distingué au début de l'Empire. Le pauvre Ovide l'aurait échangé volontiers contre sa boréale bourgade de Tomi, au pays des Gètes.

Marseille est et reste donc pendant deux siècles une sorte d'université grecque, mais de plus en plus mélangée de culture romaine. Nous voyons dès l'époque de la guerre civile que Pompée renvoie de Rome les jeunes Massaliotes de bonne famille qui y faisaient un stage, dans l'espoir qu'ils plaideraient sa cause dans leur patrie. Si les Massaliotes de marque tenaient ainsi à se familiariser avec la langue et les mœurs de Rome, c'est que la culture purement grecque ne leur suffisait plus. Marseille n'a plus de relations commerciales suivies qu'avec Rome et l'Italie. Le lien intellectuel avec le monde méditerranéen oriental ne peut survivre indéfiniment à la rupture du lien matériel. Les grammairiens et rhéteurs qui sont en vogue à Marseille ne sont plus uniquement des Grecs, et il n'est pas certain que ceux même qui sont des Grecs professent uniquement en grec. A Marseille comme à Rome, l'enseignement était bilingue : on déclamait en grec mais aussi en latin. Le corps professoral était en double, le maître romain portait la toge, le maître grec le pallium.

A partir du IIIe siècle, les études baissent, le grec perd du terrain; à Marseille même il passe au second plan. Massalia n'attire plus la jeunesse à la fin de l'Empire parce qu'elle a perdu l'attrait hellénique. Ausone ne la mentionne même pas parmi les villes célèbres de la Gaule. Ausone, bon élève en tout, avoue qu'il était faible en grec, comme la plupart des occidentaux distingués à partir du IVe siècle, comme saint Augustin lui-même qui est pourtant un brillant professeur de rhétorique.

La lumière s'éteint, Marseille entre dans la pénombre. On ne parle plus guère d'elle. L'empereur Maximien s'y fait prendre et mettre à mort par son gendre Constantin, mais la ville se garda de jouer aucun rôle dans ce drame de famille. Elle avait ouvert ses portes à Maximien d'abord, à Constantin ensuite.

Le phénomène intéressant à partir du IIIe siècle c'est la christianisation de la région. M. Clerc traite avec précision

cette question, qui a été si obscurcie par les légendes. Il montre comment l'attribution faussée d'inscriptions authentiques a été la grande source des traditions tardivement écloses. Par exemple, un évêque d'Aix, appelé Lazare, meurt vers 411. On retrouve plus tard son épitaphe à saint Victor de Marseille. Nul n'avait gardé le souvenir de cet évêque obscur. On attribua sans hésiter son épitaphe au grand saint Lazare, le ressuscité de l'Évangile. Le personnage est réel, l'inscription authentique, il n'y a d'erreur que sur la personne. Il est vrai que c'est tout. Le cas de saint Trophime à Arles, de sainte Madeleine à la Sainte-Baume, des Saintes-Maries de la mer dans la Camargue, est plus ou moins analogue. Les amateurs d'épigraphie trouveront sur tous ces points, dans le livre de M. Clerc, ample satisfaction à leur curiosité.

En résumé, les premiers documents solides sur l'existence du christianisme à Marseille et en Provence ne remontent qu'au début du IVe siècle. Ce n'est pas dire qu'il n'y ait pas eu de chrétiens auparavant, puisqu'il y en avait bien à Lyon dès le temps de Marc-Aurèle, mais à Marseille, nous n'en avons pas de traces certaines.

***

M. Henry William Elson, professeur d'histoire à l'Université de New-York, a publié une *Histoire des États-Unis* qui sera lue et consultée avec profit. Elle ne se borne pas au récit des faits; elle se propose : 1° de faire comprendre aux Américains ce qu'ils sont et doivent être; 2° d'éviter aux étrangers les erreurs auxquelles les conduit une idée superficielle des principes et des institutions de la libre Amérique. M. Cestre, professeur d'histoire de la littérature et de la civilisation américaines à la Sorbonne, a bien fait de la traduire (Payot). Le président Wilson avait fait de même, il y a un quart de siècle, mais en se plaçant plus étroitement au point de vue national, comme il est naturel à un homme politique. Son ouvrage portait un titre moins neutre, c'était l'*Histoire du peuple américain*, traduit aussi au moment de la guerre.

M. Elson admire beaucoup le régime de l'instruction publique aux États-Unis. Il le juge « un des meilleurs du monde ». Il n'y a plus parmi les Américains natifs que 2 p. 100 d'illettrés.On en trouve, il est vrai, 13 p. 100 parmi les Américains d'origine étrangère, citoyens de fraîche date, et près de 30 p. 100 parmi les noirs, citoyens de seconde zone. C'est honorable, mais l'Américain intellectuel, malgré la multiplication des Universités, ne joue pas encore un rôle comparable à celui des hommes d'étude dans la vieille Europe. Socialement, il ne « vaut » pas, comme on dit là-bas, ce qu'il « vaut » chez nous. La masse vit sur peu d'idées et peu réfléchies. Gâtée par les flagorneries des candidats qui sollicitent ses suffrages, elle n'admet pas qu'on puisse parler de son pays autrement qu'au superlatif. Les journaux populaires ne connaissent pas les nuances.

Dans les États de l'Ouest principalement, l'infatuation naïve, le dédain de tout ce qui se passe hors des frontières, la persuasion robuste que la justice n'a d'asile au monde que dans l'âme de la démocratie américaine, sont inébranlables. Or, l'influence des États de l'Ouest va sans cesse en grandissant. La « marche vers l'Ouest » remarquait le président Wilson, c'est toute l'histoire de l'Amérique. Rien de plus vrai. C'est le résultat du peuplement de territoires naguère plus ou moins déserts. Mais leur entrée au Congrès, leur influence croissante dans les élections, ne sont pas un gage d'ouverture d'esprit. L'orgueil grossier est encore plus mauvais conseiller que l'orgueil éclairé.

Le lecteur français courra tout de suite au chapitre sur l'entrée en guerre des États-Unis, leur rôle au traité de Versailles, leur refus de le ratifier et d'en accepter les obligations et responsabilités tout en gardant les avantages. M. Elson traite toutes ces questions avec une louable et utile sincérité. Il constate que la victoire de l'impérialisme germanique, sans mettre en péril immédiat et direct les États-Unis, aurait constitué à leurs yeux une défaite des idées de liberté et de civilisation dans le monde, ce qui froissait leurs sentiments les plus profonds. Cette préoccupation généreuse n'avait pas suffi cependant à les entraîner hors de la neutralité. Les violations de la liberté des mers

par les sous-marins n'y auraient pas suffi davantage, car les Anglais aussi avaient arrêté en pleine mer des vaisseaux américains et confisqué leurs cargaisons. Mais les Allemands ont été plus loin. En coulant des paquebots, ils ne s'en prenaient pas seulement aux biens des neutres, ils s'en prenaient à leurs vies. C'est ce qui a fait déborder le vase.

L'immensité de l'effort américain, une fois la guerre décidée, a beau être connue, elle reste impressionnante. On conçoit que le peuple des États-Unis aime qu'on la lui retrace et que M. Elson ait pris plaisir à le faire. Il en est de même de la bataille sur la Meuse et en Argonne où la jeune armée américaine a joué son rôle principal. La fin est moins flatteuse. M. Elson ne cache pas à ceux qui le savent — et rappelle à ceux qui l'ont oublié — que la Société des Nations a été acceptée par les alliés sur l'exigence du président Wilson, et que le refus du Sénat de faire honneur à la signature des États-Unis est « le chapitre le plus pénible de l'histoire américaine moderne ». A la suite de la carence américaine, les sacrifices arrachés à la France par la promesse d'une garantie de sa sécurité restaient acquis, mais la contre-partie disparaissait purement et simplement. M. Elson n'insiste pas. Il suggère les réflexions à faire, il ne les formule pas trop haut. Il montre que les Américains ont laissé aux autres « les frais et les responsabilités » de la tâche énorme assignée à la S. D. N., tout en jouissant « comme les autres de ses bienfaits ».

Nous nous garderons de commentaires superflus. Les peuples n'aiment pas qu'on leur fasse la leçon. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'ils se la feront eux-mêmes tôt ou tard. M. Elson donne à ses compatriotes l'occasion d'y penser.

Il leur propose également un utile sujet de réflexion à propos des Peaux-Rouges, dont la quasi-destruction par les colons anglo-saxons n'est pas un titre de gloire. Le court chapitre sur « l'Indien d'Amérique » est une discrète réparation. M. Elson montre les erreurs commises à cet égard. Ces indigènes n'étaient ni des sauvages ni des brutes comme on le croit encore communément. Ce sont des hommes de famille, ils ne font nullement de la femme une esclave. La squaw prépare les repas, fait le travail domestique, pendant que le mari est à la chasse ou à la guerre. A chacun son rôle : c'est

la simple division du travail. En marche, si la femme porte la tente, — ce qui a tant choqué les visages pâles, — c'est pour laisser à l'homme la liberté de ses mouvements en cas d'un imprévu qui est toujours un danger. L'Indien en temps de paix est hospitalier et fidèle à l'amitié. Il ne bat jamais ni sa femme ni son enfant. Que de civilisés n'en auraient pu dire autant, surtout il y a un siècle!

Sa cruauté en temps de guerre? Elle est l'autre face de son stoïque mépris de la souffrance. On cite des massacres. En est-il un d'aussi odieux que celui de Gnadenhutten « où quatre-vingt seize Indiens paisibles et amis furent égorgés, écrit M. Elson, par une bande de blancs qui prenaient le titre de milice de Pensylvanie »? M. Elson fait excuser cette sévérité à l'égard d'ancêtres peu recommandables par ses compliments à la génération présente. « Il n'y a pas lieu de douter que la grande majorité des citoyens n'aiment la justice et n'aient de nobles intentions. Nous avons encore de grands problèmes à résoudre. Peut-être ne serons-nous pas plus à l'abri d'erreurs, de rechutes, de découragement que par le passé. Mais nous avançons, nous progressons en intelligence, en vertus civiques et morales. C'est là ce qui nous fait bien augurer de l'avenir. Lorsqu'un peuple est capable de comprendre ce à quoi il faut remédier quand les choses vont mal, son avenir est assuré ».

Il n'est pas facile de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité, à un souverain absolu, que ce soit un homme ou un peuple.

***

Saluons le couronnement de cette imposante *Histoire de la Nation française* (Plon) dirigée par M. Gabriel Hanotaux, dont les quinze volumes donnent un tableau complet de notre vie nationale des origines à la fin de la dernière guerre. Est-il besoin de rappeler ce que le plan a de nouveau? C'est le découpage vertical substitué au découpage horizontal. Au lieu d'étudier l'histoire par époques, ou l'étudie par matières. Au lieu de faire des étages, on creuse des puits. Cette nouvelle histoire est une juxtaposition d'histoires spéciales, dont chacune pourrait se suffire dans sa spécialité, et dont

l'ensemble forme en plus une histoire générale. Nous avons, à côté d'une Histoire politique, une Histoire militaire, une Histoire diplomatique, une Histoire religieuse, une Histoire économique, une Histoire des Arts, des Lettres et des Sciences, signées des noms les plus autorisés en chaque branche. L'unité de ton, de méthode, de pensée, de présentation, est assurée par la baguette du chef d'orchestre. Ce plan n'a pas que des avantages, mais il en a.

Le volume qui met aujourd'hui le point final à toute la collection est dû au maître de l'œuvre, M. Gabriel Hanotaux. C'est l'*Histoire politique de* 1804 *à* 1926, en réalité, de l'avènement de Napoléon Ier à la fin de la grande guerre. Le dernier chapitre se termine ainsi : « Le 14 juillet 1919, les armées victorieuses passaient sous l'Arc de triomphe ».

Dans cet intervalle qui ne dépasse guère un siècle, se sont déroulés des événements qui semblent en avoir rempli plusieurs. Même pour la simple politique intérieure, qui est ici seule en cause, quelles vicissitudes depuis le commencement du Premier empire jusqu'à la fin de la Présidence tragique de M. Raymond Poincaré! Nous sommes trop habitués à ne voir en Napoléon Ier que le dieu de la guerre. M. Hanotaux nous montre en lui le stabilisateur des réformes politiques et sociales de la Révolution, comme il nous montrera sous la Restauration l'essai du régime parlementaire à base censitaire, contrarié par le ressouvenir et le regret plus ou moins conscient du pouvoir absolu. La monarchie de Juillet, issue du dessein de faire de la Charte une vérité, reste elle-même un peu à mi-chemin : appuyée sur le « pays légal », elle oublie qu'elle règne sur le pays tout entier, et la République de 48 sortira, sans que personne l'ait beaucoup voulu, de ce malentendu.

Cette fois, c'est le suffrage universel, le régime démocratique, mais sans expérience ni le temps d'en acquérir. La Deuxième République est tout de suite discréditée par l'anarchie, par l'insurrection, par la répression même. La peur du désordre jette cette démocratie improvisée et déconcertée dans les bras d'un sauveur. Le coup d'État du Deux Décembre est accueilli avec satisfaction par les uns, sans enthousiasme par d'autres, par presque tous comme une délivrance ou

tout au moins une nécessité. Et l'Empire aurait bénéficié indéfiniment de cette adhésion de la masse paysanne sans la légèreté coupable de sa politique extérieure, qui l'accule à la catastrophe. La France est moins révolutionnaire qu'on ne croit. Elle ne demande qu'à faire confiance à ses dirigeants, croire à leurs mérites, leur en prêter *a priori*. Il faut bien des fautes, bien des déceptions pour faire descendre le peuple souverain dans la rue, même celui de Paris, malgré sa vieille habitude des barricades.

La troisième République, née du désastre de Sedan, a duré plus qu'aucune autre forme de gouvernement depuis la prise de la Bastille, parce qu'elle est élastique, qu'elle n'a aucune force de résistance au changement et qu'elle ne ferme par suite l'avenir à aucune idée ni à aucun parti. Cette faiblesse fait sa force, la force d'inertie, celle dont rien ne triomphe.

Par un paradoxe déconcertant, la République, même incontestée, repousse de ses rangs tous ceux qui se réclament de l'instinct de la conversation. Cet instinct n'en reste pas moins la première sauvegarde d'un gouvernement quel qu'il soit. « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas », a dit un homme d'État. Elle n'est pas conservatrice, se défend de l'être, mais, du seul fait qu'elle aura soixante ans dans quelques mois, elle a pour elle les partisans de l'état de choses existant qui sont toujours nombreux, et qui sont conservateurs même quand ils considèrent cette étiquette comme une injure.

L'histoire n'est pas infaillible, l'historien non plus, même doublé d'un politique averti. C'est en ce sens que Fustel de Coulanges disait que l'histoire ne sert à rien. M. Hanotaux, en commençant son œuvre et surtout en écrivant, au lendemain de la guerre, son introduction générale dans le premier volume de sa collection (*Géographie Humaine* de M. Jean Brunhes), était plus résolument optimiste qu'il ne paraît l'être aujourd'hui, dans sa conclusion. La paix était belle au temps de la guerre. On en attendait un puissant essor, une magnifique floraison de vie, de pensées, de vertus civiques et privées. « Tout porte à croire, disait M. Hanotaux, que la génération qui a fait la guerre de 1914-1918 verra s'ouvrir

ces larges horizons. En elle, les qualités l'emportent : vaillante, modeste, raisonnable, elle a recueilli une victoire sans ostentation et une paix modérée : les deux provinces séparées sont rentrées au foyer. Le niveau moral est bon, même, aux grandes heures, il a paru excellent. Des troubles profonds ont remué le fond des âmes. Le culte du bien, le culte de l'Idée, le culte de la France ont si profondément pénétré les consciences que, tant que cette génération durera, ils ne sauraient en être arrachés. Jamais, peut-être, on n'a vu une victoire plus douloureuse; 1 500 000 morts. De telles épreuves sont des leçons que les peuples n'oublient pas. »

L'historien pouvait en effet espérer tout cela sans faire preuve de trop d'illusions. On vivait dans le sublime comme dans une réalité de tous les jours. On considérait l'habitude du sacrifice comme une seconde nature. Il a fallu en rabattre. On est rentré dans l'ornière. Nous avons eu le Directoire comme réplique au Comité de Salut Public. La conclusion du dernier volume de M. Hanotaux, tout en enregistrant les fruits heureux de la victoire, est mélancolique. L'enthousiasme a cargué ses voiles. Il y a des traités de paix qui laissent beaucoup à désirer; celui de Versailles laissait en outre beaucoup à espérer. « Signé, écrit M. Hanotaux par des négociateurs plus chargés de bonnes intentions que d'expérience », il fermait l'ère des hostilités, mais ouvrait celle des difficultés. Son exécution n'allait pas toute seule. Elle supposait, suivant la forte expression de M. Raymond Poincaré, une « création continue ».

Le spectre de la banqueroute, ou tout au moins de la mainmise étrangère sur nos finances, était à nos portes. Il a été conjuré après 1926, et par les moyens que prévoyait M. Hanotaux, par la mise en action de nos qualités traditionnelles : esprit de travail et d'épargne, claire vue de la situation, développement de nos ressources coloniales. Mais la sécurité du lendemain est restée précaire pour l'individu comme pour le pays. Nul n'ose plus affirmer que la dernière guerre aura été la dernière des guerres. Nous espérions alors une ère nouvelle, un âge d'or : l'âge de fer continue.

A. ALBERT-PETIT

CORRESPONDANCE

Le Directeur de la Revue de Paris *a reçu la lettre suivante :*

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 1er mars 1930, je lis avec un étonnement douloureux, sous la signature de M. Georges Suarez, les lignes suivantes :

« Pourquoi avez-vous laissé à Lille ce général incapable, discrédité, renié par ses pairs? Son départ de Lille s'est fait dans des conditions honteuses, indéfendables. »

Il me paraît impossible que l'auteur de ces lignes ne se soit pas rendu compte de la gravité de tels propos.

Mon mari « *incapable et discrédité* »? J'ai les mains pleines de documents officiels qui chantent les louanges du général Percin, quant à ses travaux techniques sur les méthodes de tir du canon de 75 et sur la liaison de l'infanterie et de l'artillerie. Ce fut son œuvre capitale pendant la paix. Et la guerre qui, hélas! survint, donna raison à toutes ses théories, ainsi qu'en portent témoignage les déclarations des plus hautes autorités militaires.

Mon mari « *renié par ses pairs* »? L'auteur de votre article du 1er mars devrait connaître les témoignages éclatants décernés au général Percin par le général Pétain en pleine guerre, alors qu'il lui écrivait : « La guerre permet d'apprécier l'éminent service que vous avez rendu à l'armée en contribuant à l'orienter dans la bonne voie. »

Mon mari ayant « *quitté Lille dans des conditions honteuses et indéfendables* »? Heureusement que tous ceux qui ont quelque compétence savent qu'au début de la guerre le général Percin commandait le territoire de la 1re région et

résidait à Lille. Le Ier corps d'armée ayant quitté ce centre de mobilisation pour se porter à la droite de la cinquième armée, le général Percin n'avait à sa disposition que les éléments en voie d'organisation dans les dépôts.

C'était là une situation naturelle, puisque, *dès le début de* 1914, *Lille, par des ordres exprès,* qui sont aux archives de la Guerre, était considérée comme *ville ouverte* et non comme place forte. Le général Percin organisa cependant la défense de la ville « rue par rue, maison par maison » sous les ordres de son chef direct le général d'Amade.

Le général Percin a si bien fait son devoir pour la mise en état de défense de la ville de Lille, dont l'ordre était, je le répète, de la laisser « ouverte » en cas d'invasion, qu'il a reçu sur ce point spécial des félicitations :

le 1er septembre 1914, du général d'Amade, dont la lettre a été publiée intégralement par mon mari dans son ouvrage : *Lille* — 1914;

le 16 septembre 1916, de M. Briand;

et, le 14 juillet 1917, sur la proposition de M. Painlevé et pour répondre à la campagne infâme qui avait été dirigée contre mon mari, le général Percin a été élevé à la dignité de Grand-Croix de la Légion d'Honneur.

Le texte de votre article porte que le général Percin aurait reçu son affectation « il y a six ans », donc en 1908. C'est en juillet 1912 que, par décision du ministre de la Guerre, le général Percin a été nommé au commandement de la 1re région en cas de mobilisation.

J'ajoute enfin que, par un scrupule professionnel, mon avocat, Me Fernand Corcos, ayant appelé sur le récit de M. Georges Suarez l'attention de M. Raymond Poincaré, celui-ci s'en est référé purement et simplement à son ouvrage *L'Invasion*, pages 186-190, où chacun peut lire que l'évacuation de Lille résulte d'une décision du Conseil Supérieur de la guerre.

Il vous apparaîtra, Monsieur le Directeur, indispensable de publier la présente lettre que je vous écris avec le regret de voir traiter si légèrement la mémoire d'un homme deux fois blessé sur le champ de bataille, qui a reçu la Croix de la Légion d'Honneur à vingt-cinq ans dans les premiers combats

de la guerre de 1870, et dont toute la vie ne fut qu'honneur et probité, entendu au sens le plus strictement militaire, comme au sens le plus largement humain.

Et croyez à ma considération distinguée.

GÉNÉRALE PERCIN

Nous avons communiqué la lettre de madame la générale Percin à M. Georges Suarez qui nous a fait parvenir la réponse suivante :

Il n'est ni dans mes goûts ni dans mon rôle de poursuivre une polémique avec la femme d'un officier qui défend — et doit défendre — la mémoire de son mari.

Je me contenterai d'indiquer mes sources.

Dans *l'Invasion*, de M. Raymond Poincaré, page 187 :

« ... M. Messimy avait pris la décision d'autoriser le général à ramener ses troupes en arrière, mais *on* avait commis la faute de laisser à Lille des automobiles et des céréales. »

Page 199, dans le même volume :

« ... Il (le Préfet du Nord) s'efforce néanmoins d'assurer tant bien que mal le fonctionnement des services publics. Mais quel désordre dans le départ de la garnison de Lille! M. Clemenceau n'a pas, malgré tout, entièrement tort. »

A ces témoignages qualifiés, et que madame la générale Percin invoque elle-même dans sa lettre, on peut joindre celui de M. Léopold Marcellin dans *Politique et Politiciens pendant la Guerre.*

On peut multiplier les citations. A quoi bon? Est-ce qu'il n'est pas rigoureusement légitime que madame la générale Percin ne soit pas de notre avis?

J'ajoute que les épithètes appliquées au général Percin sont celles dont Clemenceau se servit au cours des entretiens que j'eus avec lui, et que l'on peut retrouver, du reste, dans certains articles de *l'Homme Libre* parus au début de la guerre.

GEORGES SUAREZ

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Le dernier Empire africain en Abyssinie, par **Hermann Norden** (*Payot*).

Au moment où se préparait l'élévation au trône d'Éthiopie du Ras Tafari Makonnen deux livres venaient de paraître sur ce pays étrange, qui, par son altitude, ses montagnes abruptes, ses gorges profondes, a permis au dernier empire africain de survivre d'abord à l'invasion islamique, puis à la pénétration des grands États colonisateurs. Le premier de ces livres, c'est celui du voyageur anglais Hermann Norden, dont les notes sur la Perse avaient été déjà remarquées. Il a parcouru l'Abyssinie, de la mer Rouge au Soudan. Il est entré en relation avec les souverains, les hauts dignitaires, comme avec les diverses classes et les diverses tribus, qui ont toutes gardé leur originalité. Ses descriptions sont complétées par de nombreuses photographies originales et par une carte de son itinéraire.

Histoire politique et religieuse de l'Abyssinie, 3 vol., par **J.-B Coulbeaux** (*Geuthner*).

M. Coulbeaux, de la Congrégation des Prêtres de la Mission, qui passa presque toute sa vie en Abyssinie et qui avait acquis une parfaite connaissance de la langue amarigna, a pu mener presque jusqu'à son terme le vaste ouvrage qu'il avait entrepris; c'est un de ses confrères, M. Baeteman, lui-même auteur d'un excellent dictionnaire amarigna-français, qui compléta le manuscrit, mit à jour la bibliographie, et surveilla l'édition. L'ouvrage va des origines, qui touchent à la légende de Salomon et de la Reine de Saba, — puis, plus tard, aux mystérieux récits sur le pays du Prêtre Jean, — jusqu'à l'époque contemporaine, au règne glorieux et victorieux du Négus Ménélick. L'auteur a écrit des chapitres fort curieux sur la diffusion, le maintien et l'évolution du christianisme en Éthiopie, et sur l'influence qu'ont pu y exercer l'Arabie et l'Égypte. — Un album de « documentation », du même format que les deux volumes de texte, comprend notamment une collection méthodique de photographies et de dessins, concernant l'architecture, les dessins et peintures, et les types ethniques abyssins.

Des travaux historiques et philologiques aussi remarquables que ceux de ces deux missionnaires lazaristes ne peuvent qu'étendre dans ce pays l'influence intellectuelle française.

Les Origines secrètes du bolchevisme,
par **Salluste** (*Éditions J. Tallandier*).

Nos lecteurs retrouveront avec plaisir dans ce livre les études de Salluste parues il y a quelques mois dans la *Revue de Paris*, ainsi que l'intéressante réponse de M. le rabbin Liber, et la réponse de l'auteur à cette réponse. Comme l'explique Salluste dans sa préface, ce livre est le développement de conférences qu'il fit, en 1927, à l'*Institut antimarxiste* de Paris. — Il se donne pour tâche de prouver que le communisme n'est pas une conséquence du développement industriel contemporain, ainsi que le croient la masse de ses adeptes et de ses adversaires; le communisme est une machine de guerre juive, élaborée au cours du XIXe s., de Zunz à Heine et à Marx, pour dissocier la vieille civilisation chrétienne et donner à Israël la domination du monde. Cette doctrine, réservée aux initiés, ce « néo-messianisme » est dissimulé à la masse sous un programme de revendications sociales. Les principaux résultats de cette conspiration ont été, selon Salluste, la Commune de Paris et la Révolution russe. Ainsi les Juifs auraient donné aux Occidentaux non seulement leur religion, le christianisme, non seulement la forme actuelle de leur civilisation, le capitalisme et la vie bourgeoise, comme l'a prouvé le savant allemand Werner Sombart, mais aussi les doctrines destructives de cette religion et de cette civilisation, le système communiste et le programme de l'Internationale. Ces constatations sont assez humiliantes pour les non-juifs, puisqu'elles établissent que, pieux ou athées — conservateurs ou révolutionnaires — ils n'ont rien dans leurs cerveaux ou leurs cœurs qui ne soit marqué du sceau de Salomon.

On relira avec fruit le récit que fait l'auteur de l'action de Marx en France à la fin du Second Empire, et du déclenchement de l'insurrection parisienne, et l'on appréciera la portée des citations de Bernard Lazare et d'Edmond Fley, qui forment l'essentiel de la réponse à M. Liber.

J. POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris* (VIIIe).

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.